

8.5. *Éléments de la psychologie platonicienne*

Institut supérieur de pédagogie
Cours de philosophie deuxième année

VII-th - Olympiadelaan 25
2020 Anvers

1991/1992

Contenu et notes d'étude : voir p. 115

Introduction. (1/8)-

Cette section du cours de deuxième année fait suite aux *Éléments de la philosophie platonicienne*, qui expliquent la structure de base de la pensée platonicienne.

Pour ne pas rendre les choses trop compliquées, les deux parties sont présentées séparément. Par conséquent, il ne sera pas fait référence à la première partie invariablement supposée.

La nature dialogique de la philosophie platonicienne.

Janne Lundström, De gevangene van de regenboog (Vijftig Afrikaanse dilemma-sprookjes), Louvain/La Haye, 1991, fournit des exemples de ce que l'on pense n'exister que dans les contes de fées africains du type "conte à dilemme", à savoir une histoire sur le bien et le mal qui se termine par des questions telles que : "Qui, parmi les personnages, a le plus droit à l'amour de la fille ?". Ou encore : "Qui, parmi les quatre fils, a droit à l'héritage ?".

Quiconque connaît un tant soit peu le dialogue platonicien sait combien d'aporias, de questions non résolues, peuvent apparaître à la fin d'un dialogue. En d'autres termes : la méthode du dilemme-conte est une application africaine d'une méthode aporétique inconsciemment platonicienne.

Ou, plus précisément, ce que Platon fait dans ses dialogues - stimuler les auditeurs ou les lecteurs à une réflexion personnelle, par exemple sous la forme d'un argument et d'un contre-argument - ce n'est qu'un exemple d'un mode de pensée qui s'est répandu dans le monde entier.

L'idée maîtresse : non seulement la "psychologie" scientifique, mais aussi et surtout la "science spirituelle". Non pas que Platon, personnellement, n'ait pas insisté sur la logique et la science ! C'est ce que le cours de logique (première année) nous a appris.

Platon était trop peu "rationaliste" pour ne croire qu'aux faits positifs - il les appelait, en grec ancien, "phénomènes". Avant tout, Socrate et lui ont adhéré rigoureusement à ce que les religions populaires archaïques du monde entier croient : l'essence d'un être humain est invariablement son "âme".

Au cours des derniers siècles, la croyance en une "âme" (quelle que soit la façon dont on l'entend) a été remise en question avec force. Pourtant, la mentalité occidentale se débarrasse de cette "âme".

En voici la preuve.

En C.G. Jung (1875/1961 ; psychologue des profondeurs) a publié **1934** *Wirklichkeit der Seele*. Il y dénonce - ce qu'il appelle - "l'objectivité moderne", qui par "sécularisme" (la sécularisation, la simple adhésion à tout ce qui est "réalité terrestre" (les choses visibles et tangibles)) rejette radicalement ou met entre parenthèses tout ce qui dépasse l'évidence immédiate ou les décisions rationnelles qui en découlent (l'aspect transrationnel). En référence à cet "aveuglement" (sic.) concernant l'"âme" à la fois comme entité (c'est-à-dire comme être indépendant) et comme vie intérieure, Jung parle de "Naïveté moderne".

Charles Baudouin (1893/1963) a publié **1969** *L'âme et l'action (Prémises d'une philosophie de la psychanalyse)*, Genève, 1969-2, dans lequel il tente de montrer que tant l'objectivement-observable (i.e. en l'occurrence : le langage et l'humeur) que le subjectivement-percevable (i.e. : la conscience et le désir) peuvent effectivement trouver leur place dans une psychologie strictement scientifique;-- si l'on veut : un traitement scientifique de la psychologie introspective et comportementale. dans ce cas : la conscience et le désir) dans une psychologie strictement scientifique peut en effet trouver sa place ; - si l'on veut : un traitement scientifique de la psychologie introspective et comportementale. O.c., 132, Baudouin fait le lien avec la *Wirklichkeit der Seele* de Jung.

En publié **1984** Kl. Kremer, Hrsg, *Seele (Ihre Wirklichkeit, ihr Verhältnis zum Leib und zur menschlichen Person)*, Leiden/ Cologne, 1984, dans lequel, bien sûr, l'âme joue à nouveau un rôle central, à la fois comme élément d'animation par rapport au corps et comme noyau de la ou des personnes.

Platon et le néoplatonisme, Aristote, Thomas d'Aquin,-- la Bible représentent les modes de pensée antiques-médiévaux.

I. Kant, L. Wittgenstein, C.G. Jung représentent la mentalité moderne-actuelle.-- Ce travail est fait par des spécialistes.

1989 D. Bombardier/ Cl. Saint-Laurent, *Le mal de l'âme (Essai sur le mal de vivre au temps présent)*, Paris, 1989, veut délibérément réhabiliter le terme "âme",

Conclusion. Si nous nous lançons maintenant dans une science de l'"âme" platonique et paternaliste, nous ne sommes pas entièrement en dehors de notre réalité. Au contraire.

En ce sens, nous ne sommes pas "modernes" (voulant à tout prix présenter quelque chose de radicalement non traditionnel), mais postmodernes, c'est-à-dire que nous sommes liés indépendamment à la tradition platonicienne.

Le concept d'“esprit”

Comme le terme “esprit” sera fréquemment utilisé, nous expliquerons son utilisation -- sémasiologie -- dans ses principales caractéristiques.

Le terme “raison” est fréquemment utilisé par ceux qui parlent de Platon. Cette traduction de “nous” (lat. : intellectus, intellect) ou “logos” (lat. : ratio, raison) n'est pas nécessairement mauvaise.

Mais aujourd'hui, il a une connotation excessivement éclairée et rationaliste. C'est pourquoi nous préférons le terme “esprit”, qui préserve quelque chose de plus élevé - l'anagogique qui transparait toujours dans la pensée et la vie de Platon et qui s'oppose au “catagogique” (le descendant) de son époque.

Soit dit en passant, l'expression “le sublime” traduit quelque peu l'atmosphère dans laquelle baigne “l'esprit” dans le platonisme.

Échant. bibl. . : R. Guardini, Lebendiger Geist, Zürich, 1950, vrl. 102/107 (Der Begriff 'Geist');-- J. Scher, ed., Theories of the Mind, London/ New York, 1962.”

1. Commençons par Scher : trente-cinq chercheurs et philosophes - inter- et multidisciplinaires - ont contribué à ce merveilleux ouvrage. L'esprit “ est “ tout ce qui distingue l'homme de ce qui est en dessous de lui “, sa “ forme d'être “ ou - platonicien - “ eidos “.

Les biologistes, les philosophes, -- les méthodologues (= introspectifs, analystes de la mémoire, sociologues, mathématiciens, praticiens de l'hypnose, paranormologues) l'expliquent plus en détail.

2. Guardini.-- D'abord le sens très large : la mentalité. Par exemple, l'esprit de l'ordre bénédictin ou de la période de la Renaissance. -

Maintenant, les significations plus étroites.

a. Tout ce qui, en tant que réalité glacée et subtile, s'étend au-delà de la matière grossière : ainsi les Primitifs appellent “âme” tout ce qu'un être humain, par exemple, “dégage” de force vitale ; -- ainsi l'“ombre” d'un mort est son “âme” (elle n'est ni radicalement incorporelle (“spirituelle”) ni matière grossière, mais - matériellement - entre les deux).

b. Tout ce qui est purement incorporel est “esprit”. Ainsi l'âme incorporelle de l'homme -- ce qui n'exclut pas une âme (forme) subtile (l'Église dit “subtile”).

Les significations typiquement modernes de l'“esprit” s'en distinguent.

a. L'“esprit” est “le sujet ou le moi modern-rationaliste” (depuis le “je pense - philosophie” cartésien).

b. L'“esprit” est aussi - plus tard, dans le cas de certains romantiques - “le sujet romantique” qui peut

(pas toujours, loin de là) au-dessus de la masse médiocre des mortels (comme pour les partisans du mouvement Sturm-und-Drang).

Il faut en distinguer, dans une certaine mesure, le sens kierkegaardien de l'“esprit” : l'“esprit” est-il cet être humain qui, bien que jeté dans un monde qui existe pour lui contre sa volonté, “conçoit” néanmoins ce monde (en même temps qu'une “conception” de lui-même en tant qu'être choisissant et décidant librement), tout en se sachant personnellement responsable devant Dieu dans ce processus.

Note - L'idéalisme absolu ou allemand (Fichte, Schelling, surtout Hegel) nous a laissé un vocabulaire.. :

- a. “L'esprit subjectif” est tout ce que la culture produit ;
- b. L'“esprit objectif” est tout ce que la culture est en tant que performance de cet “esprit” producteur de culture (économie, politique, religion, système éducatif, etc.) : ici, l'“esprit” est soit producteur de culture, soit culture.

Conclusion - Lorsque nous utilisons le terme “esprit” au sens platonicien ou platonisant, l'une ou l'autre des significations que nous venons de mentionner peut résonner plusieurs fois.

Dialectique... Comme tous les mots, il en va de même pour “dialectique” : une multitude de sens connexes ! La description du Père Schleiermacher (1768/1834 ; herméneute) est peut-être la meilleure :

“La dialectique est la capacité de :

- a. d'une distinction, voire d'un différend, dans la pensée
- b. se mettre d'accord”.

Comme il le dit, “die Differenz aufheben” (abolir la différence, -- où “abolir” signifie à la fois “relever” et “élever”).

Cfr K1.E. Welker, *Die grundsätzliche Beurteilung der Religionsgeschichte durch Schleiermacher*, Leiden/ Köln, 1965, 15ff. (*Dialektik*).

Une chose qui est voulue dans le dialogue de Platon, mais qui dans de nombreux cas - aporétiquement - échoue.

Le soi-disant “logocentrisme” platonicien. --- Le “logocentrisme” au sens de J. Derrida (1930/2004 ; déconstructionniste) signifie ce qui suit.

Tous ceux qui, dans l'opinion qu'ils occupent une position supérieure, qu'ils ont une vue d'ensemble (transcendantale) de sorte qu'ils sont au-dessus des situations concrètes singulières, agissent comme s'ils avaient “la vérité (absolue)”,--sont en d'autres termes. logocentrique(in). Il s'imagine être le centre du logos, la vérité de la pensée.

Cela implique que ces “penseurs” “pensent” à côté de la réalité : ils sont, après tout, tout aussi situés que ceux à qui ils font la “leçon”.

Derrida et al. exagèrent lorsqu'ils ouvrent une sorte de “chasse aux sorcières” contre les personnes qui leur apparaissent comme “logocentriques”. Désormais, il suffit que quelqu'un tente de justifier - “justifier” - une prise de position pour voir toute une armée de “détracteurs” passer son comportement au peigne fin en le qualifiant de “logocentrisme”.

Comme si ces antilogocentristes eux-mêmes pouvaient quelque part “justifier” leur comportement sur la base de prémisses qui, dans leur cas, bien sûr, ne doit pas être compris comme s'ils vendaient leur vérité comme la vérité !

Échant. bibl. . L. van Tuijl, traducteur, *Poe, Lacan, Derrida, La lettre volée*, Amsterdam. SUA, 1989.

1955 : Lacan, le psychanalyste franc-tireur, interprète l'histoire de Poe (*La lettre dérobée*). Des années plus tard, Derrida analyse l'interprétation de Lacan comme “dogmatique” (La vérité de Lacan comme vérité).

Ph. Buyck/ K. Humbeeck, ed., *Déconstruction (Petit zoo pour les enfants d'aujourd'hui)*, Deuxième série, Restant xv/4, Anvers, 1987.

Il explique, entre autres, comment le célèbre article *La pharmacie de Platon* ne peut que procéder à la déconstruction du soi-disant “dogmatisme” de Platon parce qu'il ignore tout simplement les éléments qui démontrent le caractère non dogmatique de la pensée de Platon. Ce qui revient à dire : le déconstructionniste !

J. Derrida, *Limited Inc*, Northwestern University Press, Evanston (Ill.), 1989.-- Austin est bien connu pour sa réflexion sur le langage. Derrida le démonte.

En 1977, Searle, également un penseur du langage, déconstruit l'opinion de Derrida. Derrida démonte Searle.

Heureusement, Derrida s'exprime plus clairement : ceux qui le qualifient d’“anarchique” ou de “trop laxiste” ne comprennent pas Derrida. Il n'introduit pas d’“arbitraire” ou de “négation générale de la vérité” dans sa pensée réductionniste. C'est une “croyance populaire” de penser que Derrida efface toutes les distinctions entre “vrai” et “faux”.

P. Couttenier, éd. Guido Gezelle, *En stoort de stilte niet*, Louvain, Davidsfonds, 1987.-- Gezelle est souvent considéré par ses détracteurs comme un “prophète” qui “parle au nom de la vérité, de la beauté et de la valeur”. Oui, “au nom de Dieu”.

L'auteur montre qu'une lecture non décroissante du même Gezelle enseigne qu'il est aussi “aporétique” et donc pas un prophète sûr de lui “au nom de la vérité”. Lisez donc attentivement.

Pas de “logocentrisme” mais d’inductivisme.

La véritable thèse de Platon se résume à ceci : Socrate est connu comme l’importateur de la méthode inductive. -

a. La partie sommative comprend les phénomènes déterminés dans la mesure où ils présentent un seul et même trait ; par exemple : tous les cas déterminés et “vérifiés” de “justice” présentent le trait “personne consciencieuse” ;

b. la partie d’amplification comprend l’hypothèse - et non la certitude absolue - que tous les cas de droiture qui doivent encore être vérifiés présenteront également le trait de “personne consciencieuse”.

Qu’il ne peut être question de “logocentrisme” si l’on s’en tient strictement à la méthode inductive est démontré par le fait que la partie sommative est et reste décisive : les cas vérifiés ne sont toujours qu’une partie des cas réels. Nous ne disposons que d’une vérité partielle, à partir de laquelle nous pouvons hypothétiquement deviner la vérité totale.

Note : Le fait qu’un certain nombre de dialogues se terminent de façon aporétique, c’est-à-dire sans résolution du problème posé, expose un autre aspect du non-logocentrisme de Platon.

C’est précisément la raison pour laquelle nous avons ouvert ces leçons par la référence au caractère dialogique du philosophe platonicien (E. PL, PSY. 01 : Contes de fées à dilemme). Celui qui parle avec ses semblables n’est pas “fermé” (“dogmatique”), mais “ouvert” à la vérité partielle des autres.

Note - - Il y a une autre raison : celui qui avance des idées, au sens platonicien strict, afin de doter la relation entre ceux qui dialoguent, avec ou sans succès, d’un point de vue commun qui échappe à tout être humain individuel ou à tout groupe privé d’êtres humains (car il s’agit essentiellement d’une “idée”), s’oppose en principe tout logocentrisme.

Conclusion. Nous pouvons donc aborder la psychologie platonicienne sans trop de précautions et en apprendre beaucoup, simplement en lisant des textes et des commentaires (de préférence d’experts) sans idées préconçues.

Note : Avant d’entrer formellement dans la psychologie de Platon, il est question d’une saine science humaine (anthropologie philosophique). -

Échant. bibl. :

-- C. Schavemaker/H.Willemsen, ed., *Over de wijsbegeerte van de mens*, Alphen a/d Rijn, 1989 (douze chapitres - textes - dont un sur Platon) ;

-- R. Bakker, *Philosophical Anthropology of the Twentieth Century*, Assen, 1981, d’après de nombreux autres ouvrages et articles.

Note : Lorsque l'on parle de l'humanité, trois noms peuvent facilement être cités : Max Scheler, Arnold Gehlen et Helmuth Plessner. Les sciences humaines d'aujourd'hui s'appuient ou non sur ces trois éléments. Plessner les décrit comme les "fondements" des sciences humaines (y compris l'histoire).

En quoi consiste l'anthropologie contemporaine ? G. Haeffner, *Philosophische Anthropologie*, Stuttgart, Kohlhammer, 1982, indique : le langage, l'humanité (entre les personnes (= intersubjective) et entre les groupes), la corporéité et l'esprit (y compris la conscience de soi, la liberté), -- l'"historicité" (= le fait que l'homme change avec l'histoire culturelle), -- la religion, -- le sens de l'être humain.

Nous rencontrerons tous ces aspects en nous attardant sur Platon et la tradition platonicienne.

Où sera la différence ? Dans ce qu'on appelle "l'homme (scientifique) - et la vision du monde ". Les mêmes questions et les mêmes réponses diffèrent lorsqu'elles sont soulevées au cinquième ou au quatrième siècle avant Jésus-Christ et lorsqu'elles deviennent des sujets de discussion à la fin du vingtième siècle.

Mais c'est précisément ce qui est intéressant : cela démontre l'"historicité" de toutes sortes de thèmes. On comprend beaucoup mieux sa propre époque lorsqu'on s'attarde sur une époque antérieure.

Modèle applicative - Platon, en tant que Grec ancien, parle par exemple de "fusus" humain, de nature". Cela signifie que, à la suite des Milésiens, qui plaçaient la nature au centre, il situe l'homme dans l'ensemble (et la collection) de tout ce qui a une "nature", c'est-à-dire aussi bien la nature humaine (la collection et la totalité de tout ce qui est "homme" en tant que nature (forme de créature)) que la nature sans plus (qui est pour lui "être" et "bonté" (valeur) en un).

Si on le veut, quelle est la valeur réelle de l'être humain ?

D'ailleurs, ce point de vue reste valable, même s'il se situe dans une autre vision de l'homme et du monde, la nôtre.

Personnalité, société, culture - ces trois éléments déterminent dans une large mesure notre vision de l'homme et du monde.

Échant. bibl. :

Z. Barbu, *Société, culture et personnalité*, Utr./ Antw., 1973. Selon cet ouvrage, les concepts de "personnalité" (psychologique), de "société" (sociologique) et de "culture" (culturologique) sont eux-mêmes à l'origine des concepts d'"ordre/ structure et système". Ce qui nous amène à la pleine harmonie (ordre) ! La structure tripartite de Barbu se retrouve ailleurs comme division de base.

Par exemple, *Talcott Parsons/ Edward A. Shils*, eds, *Toward a General Theory of Action*, Cambridge (Mass.), 1951, propose comme cadre pour une théorie de l'action (praxéologie) la triple division.

De même, *J. Goudsblom, Nihilism and Culture*, Amsterdam, 1955, 74) 77 (*Society, Personality and Culture*) - dans le sillage de Talcott Parsons/ Shils d'autre part - traite du phénomène du 'nihilisme' (= crise des valeurs).

De même, *Mikhaïl Bakhtine, Esthétique de la création verbale*, Paris, 1984 (traduit du russe), dans lequel, contre le structuralisme, l'auteur propose le triptyque en question : l'usage de la langue, notamment le dialogue, est défini en termes de " voix ",

- a. la voix qui parle (personnalité),
- b. la voix à laquelle on s'adresse (société),
- c. la voix de la culture dans laquelle se situe le discours.

Ainsi, dans le sillage de Bakhtine, *Tzvetan Todorov, Mikhaïl Bakhtine et le principe dialogique*, Paris, 1981, et id. *La conquête de l'Amérique (La questin de l'Autre)*, Paris, 1982.

Note - Platon connaît bien cette triade : dans son explication de l'état utopique ("idéal"), par exemple, il parle de la nature singulière, de la nature universelle (par laquelle l'individu se situe dans la société) et de la nature supérieure (idéale) (idéal de culture).

Edward Montier, A l'école de Platon, Paris, Education Intégrale, s. d., 40s., dit ce qui suit sur le sens de l'étude de Platon. Non seulement pour savoir ce que Platon pensait il y a vingt siècles, il vaut la peine d'assister aux sunousia, aux réunions et aux dialogues. Aussi, et surtout, apprendre à penser par soi-même sans plus (...).

Aussi pour (...) découvrir ce que l'on doit penser des questions sans fin. Aussi parce qu'on conclut - avec Platon - des effets aux causes, du visible et du tangible à l'invisible, du monde sensoriel, périssable et vain au monde incorporel, seul réel et durable, - aux idées dont les données de l'expérience ne sont que les " images " (= spécimens imparfaits) (...). -

Voyez comment ce livre catholique primitif considère le grand païen Platon au milieu du vingtième siècle.

Une remarque - Montier dit "vingt siècles" en arrière. Il faut dire "vingt-cinq siècles". A part cette dispersion, ce qu'il dit est toujours correct.

Premier échantillon... la psychologie des valeurs. (09/11)

“Dis-moi quelles valeurs - les vraies - tu as en tête, et je te dirai quelle âme cela trahit”. Tel est le slogan que l’on pourrait avancer pour caractériser la psychologie (ou plutôt la science de l’âme) platonicienne ou patronnisante. Par conséquent, un mot sur la “valeur”, incarnée par les “biens” - sur le sentiment de valeur, etc.

Échant. bibl. : L. Lavelle, *Traité des valeurs, I (Théorie générale de la valeur)*, Paris, 1951 (avec a.o., comme chapitre intéressant : *La valeur dans l’histoire*,-- o.c., 33/181);--

P. Schotsmans, *De waardeleer als uitweg uit onze beschavingscrisis*, in : *Onze Alma Mater* 1986 : 2, 105/120 (montrant que l’axiologie ou la doctrine de la valeur est en plein essor).

Le côté objectif.

Notre point de départ est platonicien, à savoir le joug noble. D’une part, il y a l’objet, tout ce qui a de la valeur ; d’autre part, il y a le sujet, tout ce qui ressent la valeur (“apprécie”, “estime”, “valorise”, etc.) - les deux ensemble, Platon les appelle “le noble joug”.

Eh bien, ontologiquement, tout ce qui est est en même temps quelque part susceptible d’être soumis à des jugements de valeur (tout comme, incidemment, ontologiquement tout ce qui est est en même temps “vrai” (au sens antique), c’est-à-dire susceptible d’être soumis à des jugements vrais). C’est l’élément global et “objectif”. -

Modèle appliqué... Nous pensons à un cas limite, à savoir tout ce qui est purement “fantaisie” (produit imaginaire, voire imaginatif). Comme par exemple *Franz Rottensteiner, The Fantasy Book (An Illustrated History from Dracula to Tolkien)*, New York 1978, tente de dépeindre cela.

Eh bien, il ressort de ce livre que l’imagination pure dans l’art (littérature, plastique, etc.) “attire” de nombreuses personnes, c’est-à-dire qu’elle est considérée comme précieuse, comme un “bien” (en langage antique).

Après tout, l’imaginé est un “pas-rien”, quelque chose, un “être” - c’est-à-dire évaluable d’une manière ou d’une autre.

Note -- Ceci explique, entre autres, l’appréciation que Platon porte sur la préservation des mythes grecs et autres. De nombreux mythes sont, à ses yeux, des “mensonges”. Pourtant, il les utilise, par exemple, pour rendre les idées plus précises (si nécessaire, il les modifie partiellement pour qu’elles aient une “utilité” dans sa démarche logique).

Le côté subjectif.

Prenons maintenant l’autre côté du “noble joug” -- Max Scheler, axiologue par excellence, dit : “Il existe un sentiment intentionnel originel. (Il existe un sentiment intentionnel irréductible).----.

Note -- Chez Scheler, il y a un fort élément irrationnel à cela : la perception sensorielle ou la connaissance purement rationnelle est complètement absente du sens de la valeur ; -- sauf après coup et de l'extérieur. Ainsi, Scheler nie pratiquement l'unité radicale (qu'il postule ailleurs dans l'homme en tant que personne) : le sens de la valeur est à la fois raisonnement et sensation (du moins dans le cas des choses matérielles) et le sens de la valeur y est intimement mêlé. Ceci en même temps.

Méthode comparative... Comparons brièvement, dans la veine schelérienne, les états d'esprit, les réactions de la volonté et la recherche de buts avec la perception des valeurs,

a. -- Je me lève heureux ce matin : ce sentiment de "bonheur" n'a de sens que si, d'une manière ou d'une autre, les heures suivantes semblent "précieuses".

b. -- Je me lève ce matin "déprimé" et de mauvaise humeur : ce sentiment d'"humeur dépressive" n'a de sens que s'il y a quelque chose de très peu valorisant quelque part - mais je le surmonte : avec ma volonté, je réagis parce que je vois de la "valeur" dans le fait que je surmonte cette humeur.

c. -- Je m'efforce de réussir dans la vie : cet effort orienté vers un but n'a de sens que si je vois une valeur dans le fait de "réussir dans la vie".

Conclusion - Les humeurs, les actes de volonté et les objectifs ne sont pas en eux-mêmes un pur sens de la valeur. Non : le sens de la valeur en est la prémisse, le "principe", le "principe", -- dans le domaine de la valeur.

L'échelle des valeurs de Scheler... Max Scheler classe les valeurs.

a.1. les valeurs de la vie hédonique - Le sentiment de plaisir, si central dans la vie de Sigm. Freud fait la distinction entre "agréable/désagréable" (// plaisir et douleur).

a.2. Les valeurs vitales de la vie... L'élément biologique en tant que valeur : donc sain (malade), jeune (vieillissant), fort (faible), -- vivant (mort).

b.1. les valeurs personnelles culturelles... En particulier trois rencontrent Scheler :

a. valeur esthétique (propre/laid),

b. valeur juridique (bien/mal) et

c. valeur épistémologique (vrai/faux, -- dans les sciences et les méthodes philosophiques).

b.2. Les valeurs personnelles sacrées... Tout cela est soit "saint", soit "impie", le résultat final étant la valeur émotionnelle : soit la "félicité", soit le "désespoir".

Remarque : cette liste n'est qu'informelle. On peut faire de nombreuses autres classifications.

Les valeurs éthiques - consciencieux/non scrupuleux - sont en dehors de la liste de Scheler. Pourquoi ? Parce que "éthique" (= moral, moral) est une valorisation consciencieuse ou sans scrupules. L'"éthique" est une valorisation consciencieuse.

Note -- Il existe au moins une psychologie des valeurs de manière explicite, à savoir la psychologie des valeurs des sciences humaines (cfr W. Dilthey) de E. Spranger (1882/1963). -

"Le sens de l'être humain réside dans le système de valeurs qu'il a fait sien. La personnalité est formée par l'expérience et la poursuite de valeurs qui orientent tout le comportement humain, y compris la pensée, les sentiments et la volonté.

Ainsi, si l'on veut "comprendre" l'homme (*remarque* : la psychologie de Spranger est une psychologie *verstehende* ou *compréhensive*), il faut apprendre à connaître son système de valeurs. Si l'on sait ce que l'homme valorise, on peut dire qui il est - (*note* : psychologie des valeurs parlant)" (*Bigot/ Kohnstamm/ Palland, Leerboek der Psychologie, Groningen/ Djakarta, 1954-5, 430*).--.

Le résultat. -- Les types de Spranger ("formes de vie"). --

L'homme théorique met en avant la perspicacité, la connaissance, etc., autour desquelles s'organisent les autres valeurs : "Il préfère acheter un livre plutôt qu'un lit".

C'est ainsi que Spranger

l'homme économique ("Qu'est-ce que cela va rapporter ?"),

l'homme esthétique ("Je vais en faire quelque chose de beau"),

L'homme social ("Je me bats pour les droits des personnes défavorisées"),

l'homme de pouvoir ("Je vais certainement faire passer cela lors de la prochaine réunion"),

l'homme religieux ("Je sers Dieu par-dessus tout").

Il convient de noter que la typologie de la perception des valeurs de Spranger n'est pas exhaustive mais inductive. Elle doit certainement être complétée. Pourtant, pour nous, étudiants platoniciens, c'est décisif : Spranger est inconsciemment un platonicien dans le domaine de la psychologie.

Pourquoi ? Les idées centrales de Platon sont l'"être" (réalité) et le "bien" (sans valeur).

Pour résumer : la valeur (= le bien) réelle (= l'être) constitue l'ensemble de la nature,--ainsi que la nature de l'âme humaine dans la mesure où elle présuppose des valeurs réelles, déjà vivantes. Nous allons donc voir que :

a. le grand monstre (valeurs : vie nocturne, nourriture (y compris la boisson), vie sexuelle, vie économique),

b. le lion de moindre importance (sens de l'honneur, besoin d'argent) et

c : le petit homme (conception)

incluent fondamentalement les "évaluations".

Deuxième échantillon... La psychologie de la beauté. (12/14)

C'est, au fond, simple : si l'être (réel) et le bien (valeur), ensemble la "valeur réelle" sont déterminants pour l'âme et ses manifestations dans la vie et le cosmos, alors le "propre" est tout ce qui est "valeur réelle".

Une personne - homme, femme, enfant - qui est vivante (tout ce qui a vraiment de la valeur) trahit une "psuchè kalè", une âme propre (= noble).

Modèle appliqué... - *Aischulos*, le premier tragédien, sept. 1011, dit : "Il est mort là où il est "propre" ("noble") de mourir pour un jeune homme".

Motif : une telle mort martiale ou noble ou autre équivaut à une "réalité précieuse" ou à une "valeur réelle".

En grec ancien, le contraire est "to aischron" (= le laid, la base).

En d'autres termes : la vision de la vie et du monde - comme nous l'avons dit (E.PL.PSY. 07) - est également décisive pour la bonne compréhension d'un terme,-- ici du terme "propre".

Traduit dans la psychologie de Platon : tout ce qui est simplement - nous soulignons : simplement (= unilatéral) - le grand monstre (nuit, nourriture, sexe, profit) et/ou le petit lion (honneur), est fondamentalement "laid" (méchant, immoral).

Tout ce qui représente "le petit homme" avec son trait idéaliste, même si cela vient du grand monstre ou du petit lion, est "propre" (noble, moral).

La théorie platonicienne de la beauté... - Nous évitons délibérément le terme "esthétique" car il a des connotations incompatibles avec la théorie platonicienne de la beauté.

Échant. bibl. :

-- *Wl. Tatarkiewicz, Geschichte der Aesthetik, I (Die Aesthetik der Antike)*, Basel/Stuttgart, 1979,-- 127/132 (*Der Aesthetiker Sokrates*),-- 139/167 (*Die Aesthetik Platons*).-- Nous reproduisons le résumé.

'La beauté', -- dans la langue de l'Antiquité.

Le mot grec ancien est beaucoup plus large que le nôtre. Tout ce qui suscite l'admiration et l'étonnement, parce qu'il est inhabituel, est "beau". Un paysage, une statue de déesse, un récipient utile, une "manie" impressionnante (ravisement) sont propres dans la mesure où ils ne sont pas ordinaires. Un paysage "divin", une belle statue de déesse, un vaisseau exceptionnellement utile, une manie ("transe") particulièrement impressionnante sont - notez les mots de qualité ou les adverbes - propres. Cette démarche est à la fois purement technique et "artistique".

Modèle appliqué... Échant. bibl. : Th. Zielinski, *La religion de la Grèce antique*, Paris, 1926, 57s.-- “Supposons que nous rencontrions, un jour, un être humain dont l'apparence soit celle des divinités créées par nos sculpteurs. Dans ce cas, une chose est sûre : nous nous prosternerions tous - de bon gré - et lui rendrions hommage, comme s'il s'agissait d'un être supérieur”.

Le “stérile” Aristote parle ! Ce qui prouve que quelque chose de “divin” s'attache, selon l'opinion de l'époque, aux sculptures représentant des divinités. C'est précisément ce degré “divin” de réalité précieuse (la beauté de l'être bon) qui en constitue la beauté. Zielinski raconte cette anecdote en rapport avec ce qu'il appelle “l'auto-divulgarisation du divin dans la beauté”.

Conclusion - Le raisonnement d'Aristote le met à nu : est propre ce qui - entre autres par son degré divin - est exceptionnellement “ réellement précieux “.

Modèle d'application.-- Retour au professeur d'Aristote, Platon.--

L'être humain “propre”... Fidèle à sa prémisse de base, Platon dit ce qui suit...

a. Le cas rare... Est “attirant” une âme pure - c'est-à-dire une âme qui force l'admiration - dans un corps propre - c'est-à-dire une apparence et une réalité physiques (y compris la santé) qui forcent l'admiration.

b. Le cas le plus fréquent. Ce qui est charmant et beau, c'est une âme propre dans un corps qui ne l'est pas. C'est pourquoi le Socrate “laid”, chez qui l'âme s'est pourtant manifestée avec éclat, sert de modèle. Platon avait une admiration sans bornes pour Socrate en tant qu'“esprit”.

Note. - Les deux autres possibilités

a. une âme moche dans un corps moche et

b. Une âme laide dans un corps propre, c'est évident.

Puisque dans l'humanité de Platon l'âme est décisive, un beau corps ne peut pas sauver la laideur de l'âme, le noyau de la ou des personnes.

L'élément objectif... Tout ce qui a une valeur réelle à un degré supérieur, c'est-à-dire ontologiquement, est beau.

Remarque

-- **Échant. bibl.** . Emil Utitz, *Aesthetik und Philosophie der Kunst*, in : E. Becher u.a., *Die Philosophie in ihren Einzelgebieten*, Berlin, Ullstein, 1925, 605/711;--

-- E. Utitz, *Grundlegung der allgemeinen Kunstwissenschaft*, I u. Utitz appartient à la Franz-Brentano-Schule (Gegenstandslehre : l'aspect objectif est pleinement pris en compte).

Voici ce que dit Utitz à propos de la beauté : “Est beau tout ce qui reflète des valeurs qui provoquent un Gefühlserlebnis”. En passant : au milieu de nous a dessiné A. Janssens, *Kritische studie.-- Prof. E. De Bruyne sur l'œuvre d'art et l'expérience esthétique*, in : Tijdschr.v.Fil. 8 (1946):1 (Febr.), 86, attirait déjà l'attention sur ce côté objectif de la beauté avec les termes d'Utitz : “Die auf Erweckung eines Gefühlserlebnis zielende Darstellung von Werten”.

Que Utitz le sache ou non, il est très proche de Platon de ce point de vue... Quiconque aurait des doutes à ce sujet devrait lire *H. Albrecht, Deutsche Philosophie heute (Probleme / Texte/ Denker)*, Bremen, Schünemann, 1969, 164 (Aesthetik).

Il y est affirmé avec force : “ L'objet esthétique n'acquiert pas sa signification ontologique par quelque chose d'extérieur à lui-même. Non, elle est entièrement elle-même. Il n'est impliqué dans rien d'extérieur à lui-même, ni conceptuellement ni factuellement”. -- L'auteur ajoute immédiatement : “C'est à partir de cette idée de base que toute esthétique moderne, dans la mesure où elle veut rendre justice aux phénomènes, devrait commencer.

L'élément subjectif.

Cela a déjà été mentionné : “ une sorte d'expérience de cas “, mais dans la mesure où elle atteint un degré définissable... Écoutons *Utitz, Aesthetik u. Phil. d. K.*, 612.

Soi-disant : un incendie nocturne.

a. Les premières impressions sont catastrophiques, mais aussi la serviabilité et les techniques des pompiers.

b. Quand le pire est passé, il peut arriver un moment où nous oublions le triste... Alors la vision bouleversante de l'incendie “in seiner grausigen, wilden Schönheit” (dans sa beauté grisâtre et sauvage) peut surgir dans notre esprit - bientôt ou de préférence des années plus tard (l'âme d'un artiste diffère des autres)... “À ce moment-là, nous quittons la vie ordinaire et profitons de “die Ausdruckwerte”, les impressions comme valeurs”. Ainsi Utitz.

Note.-- Ce thème est inépuisable, bien sûr. M.F. Fresco, *Philosophie et art*, Assen/Maastricht, 1988. Ce travail est platonisant. H. Roeffaers, dans *Streven* 1988, nov. 187, dit que ce point de vue platonicien est un “bon critère” pour l'esthétique jusqu'au XVIIIe siècle, qu'ensuite l'appréciateur d'art devient décisif, ce qui n'est que partiellement vrai.

Troisième échantillon... L'âme harmonieuse. (15/16)

Revenons, brièvement, à E.PL.PSY. 13 (Le bel homme). Nous y avons vu que le corps et l'âme forment une unité. Unité" est ici un autre mot pour "harmonie". Plus précisément, il s'agit de l'harmonie intérieure du "bel" être humain.

Le concept d'"harmonie". - Harmonia" signifie "tout ce qui réunit les parties d'une manière ou d'une autre". Harmozo', j'ai mis quelque chose ensemble. Le premier sens n'est pas celui que nous entendons par là ! Ainsi, l'union de l'âme et du corps est une "harmonie", une harmonie intérieure.

Comme le dit *Tatarkiewicz, Die Aesthetik der Antike*, Platon appelait tout "propre" :

- a.** a sa propre forme d'être, grâce à laquelle il "emboîte" correctement tous les éléments qui le composent (= harmonie intérieure) et grâce à laquelle
- b.** en vertu de cette forme d'être, il reçoit sa propre place dans l'ensemble du cosmos (il s'agit d'une fusion qui signifie une harmonie extérieure).

Pour résumer : être en relation cosmique, c'est l'expression résumant l'"harmonie cosmique".

Note : La forme de l'être ou "eidos" (littéralement : être) est double : la forme est ce par quoi on se distingue du reste de l'univers ; la forme est aussi et en même temps ce par quoi on se situe dans ce même univers.

Note -- Il est clair que nous pratiquons maintenant la "stoïchiose" (analyse factorielle) : une totalité (tout = collection et/ou ensemble = système) contient un certain nombre d'éléments "stoicheia") qui sont réunis (et présentent donc une harmonie).

La belle harmonie... La fusion des éléments en une cohérence peut être telle que sa valeur réelle apparaît avec force : à ce moment-là, elle suscite l'admiration et l'étonnement, et le grec ancien dit qu'elle est "belle" ("kalè")... Quelque chose qui transparait encore dans notre langage de l'harmonie.

L'harmonie, surtout celle qui est propre, provient "des régions célestes". Elle caractérise l'âme propre (c'est-à-dire dans un corps propre, tous deux situés dans le cosmos propre).

On connaît la chanson éculée selon laquelle Platon est un "dualiste". C'est-à-dire qu'il pense le corps et l'âme séparément et il méprise le corps (comme "un cachot").

Par exemple, lorsqu'on remarque que Platon veut élaborer l'harmonie de l'âme et du corps : est-ce là le fameux dualisme ? Quand on l'entend recommander la gymnastique et la danse - des méthodes musicales - pour travailler cette harmonie, est-ce du dualisme ?

Échant. bibl. : G.Rouget, *La musique et la transe (Esquisse d'une théorie générale des notions de la musique et de la possession)*, Paris, 1980, 267/315 (*Musique et transe chez les grecs*);--

G. van der Leeuw, *Vom Heiligen in der Kunst*, Gütersloh, 1957, 21/84 (*Die schöne Bewegung*;--sur la danse sacrée). - Rouget s'attarde sur une description de Platon.

D'ailleurs, le terme "manie" signifie "être absent", ne plus être soi-même (ce qui peut prendre plusieurs formes : colère, engouement, hubris, possession, etc.), -- extase ("transe", du latin "transitio" (passage d'un état à un autre))... Nous suivons la traduction de Rouget.

Réintroduction d'une personne possédée dans l'univers.

Platon décrit l'état d'une personne qui a perdu son "harmonie" (intérieure et extérieure).

"Il y a ceux qui, dans un certain état d'esprit, souffrent de "folie divine" (*note*: manie) en raison du ressentiment envers une divinité:--

Voilà pour le diagnostic. Maintenant, la thérapie. "Ils y remédient en se consacrant à la danse rituelle : un type de danse qui commence par un mot d'ordre musical et se développe ensuite en une véritable danse." -

Maintenant, l'explication de Platon : "La raison : la musique et la danse, grâce à l'effet de leur propre mouvement, réinsèrent le malade dans le mouvement général du cosmos. De plus, la guérison est assurée par la bienveillance des divinités favorisées par le sacrifice". -

On le voit : l'harmonie perdue (visible grâce à la manie "divine" (la Bible dirait "démoniaque")) est retrouvée grâce à des techniques musicales rituelles.

Selon van der Leeuw, o.c., 77 : "L'expression du divin est, par nature, dans un sens très particulier, l'apanage de l'art de la danse. Le mouvement du corps exprime souvent davantage la totalité et le fond de la vie que les mots ou les sons". -

Note - Nous comprenons mieux ce que -signifie, pour la psychologie platonicienne, l'expression "être-en-relation-cosmique" : celui qui a perdu sa forme "bonne" d'être, celui qui a perdu son harmonie avec le cosmos n'est plus "lui-même".

Quatrième échantillon. -- L'âme et les œuvres d'art. (17/19)

Échant. bibl. . H. Wagner, *Asthetik der Tragödie von Aristoteles bis Schiller*, Würzburg, 1987.-- L'auteur parle des théories de la tragédie (tragedy) : de Platon à Hegel, il y a deux théories. L'un est l'aristotélicien : il défend la tragédie contre les attaques de Platon... L'autre est le hégélien : il défend la tragédie contre les attaques de Platon.

C. Verhoeven, *Het medium van de waarheid (Beschouwingen over Plato's houding tegenover de poëzie)*, Baarn, Ambo 1988. -

L'opposition "poésie/philosophie" date de bien avant Platon : Xénophane de Colophon (-580/-490), Herakleitos d'Ephèse (-535/-465) l'ont précédé en "valorisant" la poésie.

La situation était la suivante : l'homme archaïque prenait la poésie pour la vérité. La philosophie s'est progressivement détachée de la poésie et a revendiqué pour elle-même la vérité ou seulement une partie de la vérité.

Qu'est-ce que Platon a contre la poésie ? Il prend le médium tellement au sérieux qu'il en oublie la réalité. Ce moyen est le langage, - qui est très éloigné de la réalité réelle.

La philosophie, en revanche, telle que Platon l'entendait, ne vise pas les mots et l'art des mots, mais l'expérience directe de la réalité dans sa valeur.

Conséquence : la comédie (la comédie) parce qu'elle refuse d'être " sérieuse ", permet Platon. C'est ce que dit *Ludwig Landgrebe, Pleidooi voor een niet-esthetische kunstbenadering*, dans : *De Uil van Minerva* (Gand) 7(1990/1991) : 2 (hiver), 69 :

"La philosophie de Platon pose déjà - sans faire de l'art un sujet particulier - le problème fondamental qui, dans toute philosophie de l'art, doit nécessairement être posé : la question de la véracité de l'art.

" Dans le cadre de la question de la vérité dont l'homme a besoin pour savoir ce qu'il doit faire pour vivre correctement, pour lui l'art...

- a. qui, jusqu'alors, était la maîtresse incontestée des Grecs,
- b. à un problème".

Par conséquent, l'art, aux yeux de Platon, n'a de valeur réelle que dans la mesure où il instruit l'amateur d'art, c'est-à-dire son âme. - la vérité objective sur la vie et le sens de la vie.

Une personne peut être un amateur d'art expert, et pourtant manquer de conscience. On peut être un grand artiste, bien informé, et pourtant, par ses œuvres, malmener ses semblables dans leur conscience... L'âme est en jeu. Il a besoin de vérité.

L'âme et l'art.-- Platon - nous venons de le voir - fait de la theoria, c'est-à-dire de l'œil attentif à quelque chose de façon à en découvrir la valeur réelle (ce que les Romains appellent "speculatio").-- Traduire par nous "théorie" (formulation abstraite) ou par "spéculation" (vie contemplative) n'est pas une traduction très correcte.

A. Les prédécesseurs de Platon.

a. Platon réagit entre autres et surtout contre les Protosophistes (-450/-350), qui réduisaient la "beauté" à "tout ce qui apparaît subjectivement comme agréable". - Gorgias de Leontinoi (-480/-375) disait que le "beau" est avant tout "tout ce qui présente quelque chose de trompeur ("illusoire") ("apatè", illusion) de sorte que l'on en soit enchanté ("goeteia", magie). -- Subjectivisme, donc.

b. Platon a été inspiré par

a. Les paléopythagoriciens : le "beau" est "tout ce qui représente l'ordre cosmique, de préférence exprimé sous forme musicale et mathématique" ;

b. Socrate : les œuvres d'art doivent avant tout être utiles pour résoudre des problèmes de la vie réelle ;

Conséquence : un bon artiste est bien sûr un expert (il doit connaître son métier), mais pas sans conscience. - L'éthique, donc, prévaut.

B. Le concept de beauté chez Platon.

Point de départ : la nature, dans la mesure où elle reflète des idées, est un "cosmos", un "ornement", une beauté... Cette haute beauté devient phénoménale, c'est-à-dire visible et tangible, dans l'ordre, l'arrangement, l'harmonie, la symétrie, la mesure (conscience des limites), etc.

Le monde actuel - Les choses de notre expérience immédiate - les choses de la nature, les choses de la culture.

a. ne sont que des spécimens individuels d'idées générales,

b. des représentations imparfaites d'idées idéales.

Ainsi, dans les choses qui nous entourent, nous voyons les idées "élevées" sous une apparence démantelée... Par conséquent, le monde tel qu'il est n'est pas très encourageant. Nous devons nous occuper du "démantèlement" : désordre, mauvais ordre, dysharmonies, asymétries, violations des frontières, etc.

Beauté... L'idée est définitivement "belle", c'est-à-dire que si nous la voyions, un immense sentiment d'émerveillement naîtrait en nous, L'idée est la valeur réelle à un haut degré.

L'art est la représentation - aussi pure que possible - de la valeur réelle, de préférence à un degré élevé.

(créativité, sentiment individuel) ne sont justifiables que dans la mesure où ils n'empêchent pas l'exposition de la beauté en tant que degré accru de valeur réelle.

Dichotomie. -- Une dichotomie domine le monde des artistes.

a.- Le véritable artiste pratique le "bon" art dans la mesure où il expose la forme créature, dans un contexte cosmique - spécifique à ce qu'il souhaite élaborer - au degré présent amplifié, admiratif et étonnant.

b. -- L'artiste faux s'écarte de cette règle : il reflète la forme de la créature - dans un contexte cosmique - sans trop de valeur réelle en degré amplifié.

En fait, il "ment" avec ses œuvres qui pourraient être brillantes.

Cela conduit à la conclusion suivante : le véritable artiste s'adresse avant tout à la petite personne, qui pense personnellement ; le faux artiste s'adresse au grand monstre et au petit lion. Ceci d'un point de vue psychologique.

A titre d'illustration, -- Le monde artistique a réagi à juste titre contre la séparation radicale de Platon entre la dialectique (philosophie de nature scientifique) et l'art (poésie). -- Quelques pistes pour appréhender la théorie de l'art de Platon.

a.-- La poésie homérique.

i. *Platon* ne cesse d'exprimer sa tendresse pour le grand poète. "*Homère* est le plus grand et le plus divin des poètes" (*Ion, Faïdon, Timaios, État, Lois*).

ii. Mais l'*Iliade* avec Achilleus est inférieure à l'*Odyssée* avec Odusseus, car Achilleus est plus consciencieux qu'Odusseus. Pour l'éducation des jeunes, il convient de présenter des textes de haute qualité et non "beaux" (au sens non idéal du terme) : L'exemple d'Homère le prouve ! Car sous la splendeur - apparente - de ses textes, trop souvent ... la fausseté, la passion débridée et bien d'autres choses immorales contre lesquelles les jeunes devraient être mis en garde (cf. *H. Perls, Platon (Seine Auffassung vom Kosmos)*, Berne / Munich, 1966, 96f.)

b.-- Passe-temps. -- *Les* gens médiocres et méchants, lorsqu'ils boivent ensemble, font appel à des siffleurs, -- pour passer le temps.

Les gens bien élevés, en revanche, n'ont pas besoin de joueurs de flûte, de danseurs ou de joueurs de harpe : ils se contentent de leur propre richesse et, lorsqu'ils boivent ensemble, évitent "ces bêtises et ces dispersions enfantines" ! (Ibid.).

Cinquième échantillon... Grand monstre/petit lion/petit homme. (20/24)

Nous avons déjà utilisé cette métaphore à plusieurs reprises car elle est très éloquente.

G.J. de Vries, L'image de l'homme chez Platon dans : Tijdschr.v.Phil 15 (1953):3, 432, le dit clairement : "L'âme se compose d'un grand monstre, d'un petit lion et d'un petit homme".

Comme déjà mentionné

a. Le grand échantillon a pour "valeurs" la vie nocturne, la nutrition (diététique), la vie sexuelle et la vie économique ;

b. le lion de moindre importance vise la valeur de l'"honneur" (validation) ;

c. la petite personne cultive comme valeur "tout ce qui est vraiment valable" (le bien).

Dichotomie... *R. Baccou, trad. Platon, La république*, ari, Flammarion, 1966, 413, dit que les Paléopythagoriciens connaissaient déjà une dichotomie psychologique :

a. Un "alogon", un aspect de la vie de l'âme qui, en soi, est sans ("a-") "logos", esprit ;

b. un "logikon", un aspect de l'âme qui témoigne de, logos, l'esprit.-- Dans *Politeia x Platon* suit une dichotomie très similaire :

a, l'"alogiston", l'aspect âme sans esprit (qui comprend le grand monstre et le petit lion) ;

b. le "logistikon", l'élément "esprit" dans l'âme. Cfr. Baccou, o.c., 367, 481.

Cela montre seulement que Platon fait dépendre la division en deux ou trois voies du point de vue qui la régit.

Partage en trois- Dans la *Politeia iv* (Baccour p.c., 187, 413), Platon donne le triple, ce qui fait dire à Baccou : Platon ne parle pas ici de la nature réellement précieuse de l'âme, en soi, qui est exposée dans l'état désincarné (avant la naissance, après la mort), mais de l'âme incarnée. Après la mort, le grand monstre et le petit lion se dessèchent, pour ainsi dire, pour ne laisser que le petit homme, -- élément qui constitue la "vraie nature" de l'âme.

La portée sociologique... Le peuple, l'homme moyen, est caractérisé par le grand lion, - (ce que Platon dans son état utopique appelait) "les gardes" (une sorte de gardiens de l'ordre) présentent les traits du grand monstre et du petit lion, - (ce qu'il appelait) "les chefs" sont caractérisés par le grand monstre, le petit lion et le petit homme,--

Cela montre que Platon et l'individu et la société (plus tard nous voyons que la culture est correspondante) sont vus à partir de l'âme, dans l'état incarné, et son système de valeurs.

Portée éthique - Nous connaissons l'“éthicisme” (on pourrait dire le “puritanisme”) de Socrate et de Platon, -- dans leur réaction légitime contre la dégénérescence de la démocratie athénienne d'alors.

Le terme “ arete “ (latin : virtus), généralement traduit par “ vertu “ (mieux, beaucoup mieux serait “ vertu “, (viabilité), reflète donc la triple division. La “vraie valeur” - aretè, vertu - de quelqu'un se situe à partir du plus haut, du bon, de la valeur-sans-plus. A partir de là, on construit une échelle de valeurs qui “ situe “ littéralement les valeurs du grand monstre et du petit lion, c'est-à-dire qui leur donne une place précisément déterminée.

a. -- L'aspect divin -- impérissable.

Nous” (lat. : intellectus) ou encore “logistikon”, capacité de raisonnement, c'est “tout ce qui est philomathes, désireux d'apprendre, qui a le désir d'apprendre”. -- La nature profonde de l'âme est exposée ici pour un moment.

Nous disons “pour un moment”, car il n'est pas possible de “définir” réellement l'âme (en ce qu'elle ressemble aux idées) (comme le précise *H. Perls, Platon*, 116)... En attendant, l'âme telle qu'elle était avant sa (ré)incarnation, c'est-à-dire ouverte au monde supérieur des idées, transparait dans la curiosité et l'intérêt intellectuel et éthique.

b. -- L'aspect mortel-périssable.

Cela semble se résumer à ce que Platon appelle “l'âme mortelle” (ses déclarations sur le sujet ne sont pas toujours cohérentes). L'âme immortelle, en effet, en tant que réalité vivante, s'approprie un corps, dans le ventre de la mère, en y fondant une âme mortelle (principe de vie) qui perdure jusqu'à la mort. Aux yeux de Platon, le corps, en lui-même, est plutôt inerte (léthargique), -- sans vie et sans mouvement.

b.1. -- Le besoin noble ou “propre” d'argent.

En grec ancien : “ thumos “ (lat. : animus), c'est-à-dire souffle de vie, force d'animation ; également : “ thumoeides “ (littéralement : ce qui présente l'essence de “ thumos “).

Dans notre langage actuel, le terme “tempérament et/ou caractère” serait correct. Ainsi, quand on dit : “Dans la vie, il faut avoir du tempérament, du caractère pour persévérer”. -

Donc : la persévérance... Le petit lion, après tout, montre un sens de l'honneur et un besoin d'argent qui pousse l'âme à persévérer, jusqu'à la colère, en courant dans une côte.

b.2. -- *Le désir basique, innocent.*

En grec ancien : “epithumia”, désir, envie, -- jusqu’à et y compris la passion, l’envie passionnelle ou “envie primaire”;-- aussi “epithumètikon”, (qui montre la nature de l’epithumia).

Les valeurs sur lesquelles se concentre le désir sont : la vie nocturne (y compris le repos nocturne proprement dit), le manger et le boire (E.PL.PSY 19 nous dit que les Grecs aimaient “boire ensemble”, c’est-à-dire avec ou sans les femmes - des passe-temps), la vie sexuelle (parmi laquelle la fondation de la famille, aux yeux de Platon, a la priorité, bien sûr), la vie économique (parmi laquelle l’enrichissement joue certainement un rôle).

Note terminologique.

L’analogie est inévitable même dans un langage strictement philosophique, sinon il faudrait introduire trop de termes distincts.

De Vries, Plato’s image of man, 431, dit : le terme “désir”, typique du grand monstre, Platon l’applique aussi aux “désirs” (en partie d’une autre nature) propres au petit lion et aussi au petit homme. En d’autres termes, le “désir” est parfois étroit (le grand monstre), parfois large (par exemple, le besoin d’apprendre inhérent au petit homme ou le besoin d’être doré inhérent au petit lion).

Imagerie.

On peut s’étonner que Platon utilise les termes de “monstre” ou de “lion” - des termes animaux - à propos de l’homme, qu’il apprécie tant, notamment en tant qu’âme.

Qui ne connaît pas la chanteuse noire Whitney Houston, la chanteuse de soul ? À vingt-sept ans, elle compte plus de tubes numérotés consécutifs qu’Elvis Presley ou les Beatles.

Fait remarquable, la grande lionne en elle est tellement contrôlée par sa petite personne que, entourée d’un immense succès, elle n’est pas devenue une “femme vaniteuse”.

“Si l’on commence à perdre la tête et à croire à tout le battage médiatique, on devient un monstre. Maintenant, je ne veux pas devenir un “monstre”. Je veux être quelqu’un de gentil.

C’est ce que dit l’actrice dans une interview (D. Friedman, Whitney, dans : *Elle* (Londres), 1991 : janvier, 12/19).

Ces mots ne prennent-ils pas un sens particulier du point de vue de la psychologie de Platon ?

Psychologie des nations. -- Tout comme pour les quatre degrés de connaissance -- eikasia, doxa, dianoia, noesis -- dans les textes de Platon, on trouve des applications ou des variantes régulières (H. Perls, *Platon*, vrl. 29/36 (*Die vier Stufen der Erkenntnis*), en parle en détail), il en va de même pour l'âme : double ou triplicité.

Une exemple - Baccou, o.c., 187s...En somme, le texte de Platon se résume à ceci.

a. Dans chaque personne d'une société - polis - on retrouve les mêmes caractéristiques que dans la société en question.

b. L'origine (l'explication) des traits collectifs réside dans les individus qui sont réputés les présenter.

Par exemple, le sens scientifique (le petit homme) se distingue dans la société athénienne, les peuples nordiques (par exemple les Skuthen (= Scythes) et les Thraces) se distinguent par leur persévérance (le petit lion) et les Égyptiens et les Foiniciens (= Phéniciens) par leur mentalité commerciale (le grand monstre, dans la mesure où il est orienté vers l'économie).

En d'autres termes : comme pour les degrés de la connaissance, ainsi pour les degrés de l'âme ! Immédiatement, nous apprenons à lire Platon là où nous ne l'attendions pas. On remarque également le penchant de Platon pour les hiérarchies (ordres de valeur).

Pour résumer.

A. Gödeckemeyer, *Platon*, 82f., dit ce qui suit : -- Dans chaque âme humaine -- qui se reflète en même temps dans la société (et la culture) -- trois aspects -- en grec "merè", parties -- sont présents.

1. Un facteur est en accord avec les questions de vie. Elle est également appelée "âme végétale", (végétative)".

2. Un autre facteur est, de manière dérivée, lié à l'honneur. Elle est également appelée "âme animale".

3. Le troisième facteur est l'accord avec la vérité. Elle est également appelée "âme humaine".

Note - Comme dans plus d'un cas, ici aussi : il ne faut pas trop insister sur la triple division "légume/animal/homme" pour "monstre/lion/homme". Pourtant, la triple division révèle quelque chose de la mentalité de la pensée platonicienne.

Deux trinités.

Platon propose une autre classification (ou plutôt un classement), d'ailleurs parallèle : "désir (inférieur)/volonté (supérieur)/esprit (supérieur)".

Par rapport à ce que l'on appelle aussi "convoitise/ orgueil/ raisonnement", il est frappant de constater que les deux séries ne sont pas sans lien l'une avec l'autre.

En évoquant la volonté, Platon pose la question de la liberté de la volonté... Pour mieux comprendre, il faut s'arrêter un instant sur ce qui suit.

Donc une extrémité est l'esprit. L'autre est le grand monstre. Eh bien, l'autocrate - le tyran - est dominé par son grand monstre qui le "tyrannise".

Ce contrôle tyrannique fait du tyran une personne non libre. Pourtant, selon Platon, une telle personne est également libre dans une certaine mesure, puisqu'elle choisit elle-même, dans une certaine mesure, les valeurs qui sont spécifiques à l'aspect de l'âme qui la contrôle.

Conclusion - La faculté de vouloir, que Platon situe dans la triade "désir/volonté/esprit", est mixte : à la fois libre et non libre (surtout dans le cas d'un tyran).

Note - Nous pensons qu'aujourd'hui encore, tant de siècles plus tard, les psychologues n'ont pas beaucoup progressé sur le dosage correct de la "liberté/non-liberté". Quelque part, Platon fait remarquer que les enfants et même les animaux "veulent".

L'éthique.

Échant. bibl. : A.R. Henderickx, *La justice dans l'État de Platon*, in : *Tijdschr. v. Fil.* B (1944) : 1/2, 81/134;-- id., 7 (1945) : 1/2, 19/34.-.

D'après les articles mentionnés, il apparaît que - comme c'est souvent le cas - Platon a plus d'une énumération de "vertus" (viabilités). Il existe un "canon" en cinq parties, mais surtout en quatre parties. -

Mais cette énumération en quatre parties peut être décomposée en une énumération en trois parties résumant la quatrième vertu,-- "Vertu" signifiant ici "le bon fonctionnement des aspects de l'âme".

a. Le grand monstre, "epithumia", le désir, devient sensible grâce à la "sofrosunè", la prudence, qui saisit la juste signification des valeurs désirées (vie nocturne, nourriture/boisson, sexe, vie économique).

b. Le lion inférieur, le "thumos", la soif d'argent, devient sensible grâce à l'"andreia", qui saisit le juste sens des valeurs que vise la soif d'argent (l'honneur)... Correctement traduit : "courage pensif".

c. Le petit être humain, grâce au "nous", l'esprit, possède la "sophia", la sagesse, qui saisit le juste sens de toutes les données auxquelles il est confronté.

Le résumé de la vertu est appelé "dikaiosunè", "droiture".

Mieux : "la conscience dans la mesure où elle saisit la juste signification de chaque valeur". En conséquence, la "droiture" résume les trois vertus précédentes : elle exerce la "stoïchiosè", l'analyse factorielle de la totalité des valeurs, à laquelle chacun des trois aspects de l'âme nous accorde.

Comme le dit Henderickx : grâce à la justice, nous créons le "cosmos" (l'harmonie).

Sixième échantillon : âme et divinité. (25/27).

Nous commençons à mieux comprendre la théorie de l'âme de Platon. L'âme est une capacité de valeur, de beauté. Elle est cependant divisée, voire discordante en son sein. On pourrait appeler cela - avec un sens de la nuance - la situation tragique de l'âme, qui est naturellement en accord avec les choses supérieures, mais qui, lors de sa (ré)incarnation, se retrouve dans de nombreuses choses basses et inférieures.

“Le bon” (valeur ajoutée) et “le divin”.

a. L'idée globale (et la plus élevée) est la “bonté”,

Le bien en soi. La dialectique, après un long voyage, en vient à appeler cela “bien”, “dieu”.

Nous écrivons “dieu” avec une première lettre plus petite. Parce que, dans le platonisme, il ne s'agit absolument pas du Dieu transcendant (Yahvé, divinité trine) de la révélation biblique.

Platon se situe pleinement dans le polythéisme (multi-dieu).

b. L'idée globale de “bonté”.

Et, en même temps, la “divinité” est la “mesure” - c'est-à-dire la règle de conduite, la norme - de l'action consciencieuse (juste, sage).

La “vertu” est donc... “valeur réelle” et “déification”. Grâce à l'imitation - on veut être une représentation - du “bien” le plus élevé et le plus universel, on participe à ce “bien”. En même temps, il y a imitation et participation en ce qui concerne la déité, -- déification.

Le vrai but d'une incarnation.

Fr. Schneider/ J. Rehmke, Geschichte der Philosophie, Wiesbaden, 1959, 38, situe la triade de l'âme dans l'ensemble des sciences humaines.

Dans le ventre de la mère, un corps biologique voit le jour. L'envie de se (ré)incarner pousse une âme - bien qu'en soi éternelle, incorporelle, immortelle, désincarnée - à se connecter à un corps devenu mortel, impermanent.

En elle-même, l'âme n'est que vie, c'est-à-dire mouvement de sa propre nature : elle est désormais engagée dans un type de vie qui “bouge” en vertu du fait d'être déplacé.

Dès la conception, l'âme est prise dans une lutte pour réaliser sa haute nature par des moyens qui sont évidemment inférieurs à cette nature. C'est la tragédie de l'âme noble.

La bifurcation dans la route.

C'est une situation de crise : ça peut monter, ça peut descendre ! C'est, platoniquement parlant, le risque de la vie... Dans le *Timaios* 89d/90c, Platon décrit ce risque.

Platon vise la “psych.agoigia”, la formation de l’âme. En ce sens, sa “psychologie” n’est en aucun cas une psychologie purement “assertive” (positive, se contentant d’établir des faits)... Nous l’avons déjà vu lors de l’examen de l’aspect éthique.

1. **L’homme** - qu’il agisse de manière sage (vertueuse) ou non (non vertueuse) - active les trois aspects de l’âme. Sans cette “kinésie”, littéralement “mouvements” (comprenez : activations), ils sont en “déliquescence”.

2. **L’aspect le plus noble de l’âme, l’esprit** (la petite personne), nous a été donné par une divinité pour servir en nous de “daimon”, l’esprit du bonheur.

Note -- Ne pas traduire “daimon” par nos actuels “démon” ou “diable”. À l’époque, le “daimon” était le principe de “eu.daimonia” (vie réussie) ou de “kako.daimonia” (vie ratée).

L’aspect le plus noble de l’âme nous élève de cette terre... à la parenté “céleste” (ouranios). Raison : l’homme - littéralement Platon - est “un futon”, une plante, non pas de nature terrestre mais de nature céleste.

Conclusion. - La psychologie a ses prémisses dans ceci.

Katagogique. -- C’est-à-dire : vers le bas. Si l’on s’abandonne aux valeurs du grand monstre - le désir - et à celles du petit lion - le besoin d’argent, alors toutes les constellations de la vie - les “dogmata”, les croyances fondamentales - deviennent “mortelles”.

En d’autres termes : la vie réelle forme littéralement la pensée des présuppositions.
- Platon “Un tel homme devient mortel immédiatement s’il le peut : quand on a développé ces aspects, il ne reste plus que ce qui est mortel”.

Anagogique... C’est-à-dire ascendant... Si, toutefois, on s’est accordé avec les valeurs auxquelles s’accorde la “filomathia”, la sagesse, et si l’on a cultivé les idées vraies - surtout si l’on s’est exercé à penser aux valeurs immortelles et divines -, alors - si l’on parvient à la vérité - il est inévitable que, dans la mesure où la nature humaine peut participer à l’immortalité, on puisse en jouir complètement.

Raison : Une telle personne sert continuellement ce qui est “divin” - pour le théion - en maintenant le daimon qui l’habite en excellente condition, -- avec pour résultat qu’elle est heureuse d’une manière complètement différente. Voilà pour Platon lui-même - aussi littéralement que possible.

E.PL.PSY. 27.

Les concepts actuels de “matérialisme” et d’“idéisme”. -

Un texte de Friedrich Engels (1820/1895 ; avec K. Marx, fondateur du socialisme scientifique), compagnon de pensée de Marx, démontre amplement que la psychologie de base platonicienne a été absorbée en profondeur.

Dans son ouvrage *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888, ii, in fine, il dit ce qui suit .

Engels reproche à Starcke, dans un langage typiquement marxiste, de comprendre les termes “matérialisme” et “idéisme” dans un sens “papiste” (c’est-à-dire clérical).

Le “Philistère” entend par “matérialisme”...

1.a. manger, boire, **1.b.** épier, désirs charnels, **1.c.** avidité d’argent, avarice, usure, escroquerie,

2. comportement arrogant.

En bref, toutes ces mauvaises qualités auxquelles il s’abandonne secrètement... Par “idéisme”, le même Philistère entend la croyance en la vertu de “l’amour humain général” et, sans doute, la croyance en un monde meilleur.

Il s’en vante - devant les autres - mais - pour lui-même - il y croit tout au plus tant que - après les excès matérialistes auxquels il s’adonne habituellement - il traverse les huées naturelles ou la faillite en chantant sa chanson préférée : “Qu’est-ce que l’homme ? Mi animal, mi ange”.

Commentaire : Notez l’énumération des traits de la créature : **1.a.** à **1.c.** coïncide avec le grand monstre (nourriture/boisson, sexe, économie, -sauf vie nocturne) ;

2. Il coïncide avec le petit lion. Là, ce qu’Engels, cyniquement, caricature sous le nom d’“idéisme” (ici dans le sens de “croyance en des idéaux”) coïncide avec le petit homme.--

Note - *Peter Sloterdijk, Kritik der zynischen Vernunft*, Frankf.a.M., 1983, 2 Bde., affirme que le cynisme est devenu courant en Occident depuis la pensée éclairée - rationnelle.

Marx et Engels se situent très clairement dans son sillage. Des textes comme celui cité ci-dessus prouvent noir sur blanc que Sloterdijk pourrait bien avoir raison.

Spiritualisme... L’une des définitions du “spiritualisme” est la suivante : “croyance en une divinité et en une âme immortelle”. Ce que nous venons d’entendre de Platon montre clairement que ce dernier prône un type de “spiritualisme”.

Septième échantillon : l'âme et le bonheur. (28/31).

Platon affirme que la vie consciencieuse et le “bonheur” - qui signifie “vie réussie” - sont identiques. Si l'on comprend cela de la manière dont il le fait, c'est en soi correct. Considérons cela un instant.

Échant. bibl. : R. Mauzi, *L' idée du bonheur dans la littérature et la pensée Française du 18e siècle*, 1960;--

Le bonheur est le titre d'un recueil de trente et un ouvrages sur les différents aspects de la notion de bonheur, dans la mesure où ils sont abordés dans la littérature française du XVIIIe siècle;--.

H. Schumann, *Die Seele und das Leid (Du mystère du bonheur dans la vie)*, Dresde, 1922-9;--

R. Veenhoven, *Data- book of Happiness*, Dordrecht, 1984.

Cet échantillon de la littérature sur le bonheur prouve que la préoccupation des Grecs de l'Antiquité pour l'eudaimonia, pour une vie heureuse à jamais (à ne pas confondre avec notre “bonheur” actuel (compris comme un “sentiment de bonheur”)), séduit toujours les gens. Une eudémonologie ou théorie du bonheur est “éternelle” : elle intéresse tous les hommes à toutes les époques.

Le sens de la vie... “Sens” signifie ici “destination”, “objectif”. Notre vie - c'est ce que tout le monde pense sauf le desperado - doit être orientée vers quelque chose, doit avoir un but, doit avoir un “sens”. -

Échant. bibl. : Rudolf Eucken, *Die Lebensanschauungen der grossen Denker (Eine Entwicklungsgeschichte des Lebensproblems der Menschheit von Plato bis zur Gegenwart)*, Leipzig, 1907-7;--

id., *Der Sinn und Wert des Lebens*, Leipzig, 1914-4.

Les titres mêmes de ce lauréat du prix Nobel l'indiquent clairement : il y avait, il y a, un type de philosophe qui traite du sens de la vie.

Pédagogie et sens de la vie.

Échant. bibl. : Trui Missinne, *Behoeftte aan zin en psychotherapie*, in : *Streven* 1989 : mars, 502/511.

L'auteure commence son article par ces mots : “Le sens” - c'est ce qu'écrit D. Debats dans sa préface à *D. Debats*, ed. *Psychotherapie en zingeving (Een spectrum van visies)*, Louvain, Acco, 1988 - est un fait central de l'existence humaine(...)

Ce besoin de sens, typiquement humain, a longtemps été relégué au second plan en psychothérapie. Cependant, depuis une dizaine d'années, on assiste à un regain d'intérêt pour les questions des clients sur le sens en thérapie (...). Même dans le monde de l'art, la question du sens est entendue.

Dans *Joepie* 352 (22.02.1981), 44/45, *Kate Bush* parle. Kate Bush est une chanteuse du genre plus calme. Ses premières expériences musicales étaient principalement du Folk traditionnel (surtout irlandais). Les lecteurs d'un grand journal musical anglais l'ont un jour proclamée "chanteuse de l'année".

Dans l'interview qui suit ce titre, elle déclare : "Parfois, un fort doute sur moi-même surgit en moi. Je pense que, si l'on est honnête, on doit, à l'occasion, s'en sortir. J'ai finalement réussi à me convaincre que "le vrai sens de ma vie" est la musique. Mais la question se pose en moi de savoir si cela "vaut la peine".

Note -- Ce qui suit sur le sens de l'eudaimonia chez Platon montrera à quel point la déclaration de Kate Bush est profondément platonicienne :

- a. Premièrement : la conviction que le sens de sa vie est la musique,
- b. ensuite : la question de savoir si cela en vaut la peine. Les deux ensemble !

"Le bien devait être fait parce qu'il est bon".

Cette déclaration très platonique vient du militant pacifiste Daniel Berrigan. *D. Berrigan, To Dwell in Peace (An Autobiography)*, San Francisco, Harper and Row, 1987, parle de "vivre en paix", bien sûr. Dans cette autobiographie, on peut lire ce qui suit.

Les limites de l'être humain tel qu'il est - l'humanité "phénoménale" (comme dirait Platon) - obligent Berrigan à déclarer qu'il recherche "une paix que ce monde ne peut donner". Ce qu'il ne qualifie pas de vol. -

Dans sa vie, Berrigan a découvert un fil conducteur : "Le bien devait être fait parce que c'était bien". Ce qui signifie : passer par beaucoup de choses désagréables, découvrir et nettoyer les valeurs, démasquer les mensonges.

Conclusion : d'un côté, la déception ; de l'autre, l'espoir.

Note - En effet, faire le bien dans le monde actuel tel qu'il est (cyniquement) n'est possible que si l'on fait ce bien pour soi-même, et non pour le résultat obtenu chez les gens. Si l'on examine la vie et les activités de Platon, on arrive à une conclusion très similaire. Et paradoxalement, c'est précisément à ce moment-là que l'on est vraiment "heureux" et que le sens de la vie est vraiment atteint.

Platon sur le bonheur... Dans ses *Nomoi* (Lois), *Platon* dit que sur cette terre, on n'a pas affaire à des divinités, mais à des êtres humains, qui sont des êtres de Dieu.

de s'attendre à ce que l'existence terrestre - dans la polis - "se sente heureuse" plutôt que "d'être dans la peine".-- Ce qui est toujours vrai.

L'éros de la recherche de la fortune.

L'homme est une créature à la recherche du bonheur, en raison de l'"eros", le désir de joie de vivre.

Il existe deux variantes.

a. *Le rapport moyens-fins.*

Nous considérons le travail acharné comme "ananke", la nécessité, en raison de la prospérité qu'il crée. Pour nous, la médecine signifie la santé.

b. *Le bien absolu.*

Le bien - la valeur sans valeur - est l'idée globale et immédiatement supérieure. Tout y participe et il reflète tout quelque part. Cfr *E. De Strycker, Bekn. gesch. v.d. Antieke fil.*, 114vv...

Genesis/ fthora.

La "Genèse" a vu le jour. *A. Henderickx, De rechtvaardigh. in de Staat, Tijdschr. v. Fil.* 6 (1944) : 1/2, dit à ce sujet ce qui suit.

Platon esquisse la genèse de la polis grecque, dans une expérience de pensée...

a. *Début.*

La grande règle de la pensée de Platon en la matière est : "to hautou ergon", chaque homme son œuvre (tâche au sein du tout). Il existe deux prépositions :

1. Le bon travail est l'accomplissement de la nature individuelle de chaque personne (l'un est un bon tailleur, un autre est habile en agriculture, etc.) ; en d'autres termes : lorsque quelqu'un se lance dans un travail pour lequel il n'a pas d'aptitude et d'aptitude individuelle, il corrompt plus qu'il n'édifie ;

2. l'œuvre bonne est l'œuvre unique d'une seule personne ; autrement dit : un individu, une spécialisation dans la société ; sinon la nature individuelle - fisis - se fragmente en une multitude d'œuvres non bonnes.

b. *Croissance et dégénérescence.*

Une telle polis, société, se développe. À un moment donné, il semble que des besoins artificiels et excédentaires soient créés... avec toute une armée d'"experts" qui vivent de ces besoins artificiels. Toutes sortes de choses superflues arrivent sur le marché - à Athènes, par exemple - ce qui donne lieu à une multitude d'articles de luxe.

c. Le moment de la "***purification***" est arrivé. Avec son maître Socrate, qui prône l'austérité de la vie, Platon se sent appelé à mettre les articles de l'opulence devant le grand monstre. (vie nocturne, manger/boire, sexe, richesse) et le petit lion (luttés de pouvoir) à modérer,-- grâce à sa philosophie dialectique. La question s'est posée : "A quoi servent tous ces articles de richesse et de pouvoir ? Est-ce le vrai bonheur ? Tout ce superflu ne transforme-t-il pas la vie en quelque chose de partiellement dénué de sens ?

La philosophie du plaisir.

Mais les phénomènes visibles et tangibles sont ambigus.

a. En tant qu'“être” (valeur réelle), ils sont en effet bienheureux. Le plaisir qui leur est attaché est significatif dans ce sens.

b. En tant que “non essentiels” (valeur irréal), ils sont discutables. Leur nullité empêche l'eudaimonia, la vie heureuse.

Note - Comme le dit le *P. Schneider/ J. Rehmke, Gesch.d. Phil., 39f.* : De là découle la méfiance de Platon à l'égard de tout ce qui excite la convoitise et trompe l'heureux seros.

Le suicide comme pierre de touche doctrinale.

La theoria platonicienne, l'entrée dans la vraie réalité, est souvent interprétée à tort comme une mondanité. Il y a une dose d'altérité chez Platon. Mais regardez : le suicide pour sortir de la misère de cette vie terrestre, il le rejette radicalement. La vie heureuse ne s'obtient pas de cette façon.

Platon - selon Schneider/ Rehmke - est sur ce point paléopythagoricien. L'âme immortelle, dans la mesure où elle désire le précieux ingrat, entre dans la sphère des bienheureux,-- dans la mesure, cependant, où elle aspire au précieux irréal, se retrouve dans une nouvelle existence terrestre due à une réincarnation inférieure,-- de nature plutôt animale.

En d'autres termes, le kuklos, le cycle des incarnations, se poursuit mais n'apporte pas la véritable eudaimonia.

Pas l'un ou l'autre, mais les deux.

Schneider/Rehmke résumant en utilisant le dialogue de Philolaos :

“La meilleure vie est celle qui est un mélange du miel de la luxure et de l'eau saine, concrète et pure de la compréhension de la vraie valeur”. Ce qui confirme pour la énième fois la devise : grâce à la sagesse - sophia, qui, en tant que vertu harmonisante, est en même temps dikaiosunè, la droiture - nous saisissons la juste valeur tant des valeurs du grand monstre que des valeurs du petit lion, qui ne sont pas sans valeur, mais doivent être “intégrées” (droiture) dans une compréhension supérieure.

Huitième échantillon... âme et capacité de rêve. (32/33).

Platon est également onirologue. Le rêve a toujours été une chose à laquelle les gens ont accordé une grande importance (ou non) au fil des siècles.

Échant. bibl. : W. Henzen, *Ueber die Träume in der altnordischen Sagaliteratur*, Leipzig, 1890 (ce qui prouve l'ancienneté de l'analyse précise des rêves dans le Nord);-

-
Enc. Planète, Le mystère des rêves, contenant deux volumes : A. Michel, *Naissance de la science des rêves*,-- Stevens et Moufang, *Le dossier fantastique du rêve*;--

W.Dement, *Sleeping and dreaming (Observation, research and cure of sleeping disorders)*, Rotterdam, Lemniscaat, 1976;--

P. Esser, *De wereld der dromen*, Kampen/ Kok, 1962;--

K.Weiszäcker, *Psychothérapie entre Jung et Steiner (Travailler avec les rêves)*, Zeist, Vrij Geestesleven, 1988;--

F. Froböse-Thiele, *Träume eine Quelle religiöser Erfahrung ?*, Göttingen, Vandenhoeck/ Ruprecht, 1957;--

Al.Borbély, *Das Geheimnis des Schlafs*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1984,-- Ceci, parmi une masse de textes.

On sait que, pour Platon, la psychologie est une psychagogie, c'est-à-dire l'éducation de l'âme.

Déjà sa rhétorique, sa théorie de la compréhension, est si colorée. Platon : “ Il faut trouver des types de discours adaptés aux types d'âmes “ (d'après *Rol. Barthes, L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 145).

Ce que sont ces types d'âmes, nous le savons assez bien maintenant. Mais cela devient encore plus clair avec ce qu'il dit du rêve nocturne. Immédiatement, nous sommes au cœur de l'un des aspects du grand monstre, la vie nocturne.

Le côté contrôlé.

L'état de vigilance, dans la mesure où il est contrôlé par la petite personne, fait en sorte que le grand monstre - comme le vice versa - et le petit lion - comme la noble envie d'argent - soient maintenus dans des limites qui peuvent être justifiées par notre esprit.

Notre triade est, pour la énième fois, la vedette.

a. Les bonnes habitudes s'acquièrent par l'éducation et la maîtrise de soi grâce à notre esprit.

b. Les nobles désirs sont appris par l'esprit, grâce à l'ennoblissement de notre désir d'argent,

c. la compréhension du bien s'apprend grâce à notre esprit, qui s'y accorde.-

Conclusion : “envie/prise de conscience/esprit”, conduit à “de bonnes habitudes/de nobles désirs/de la perspicacité”.

Le côté incontrôlé.

Le côté incontrôlé de la conscience humaine peut, bien entendu, se manifester également pendant la journée, c'est-à-dire lorsque l'on est éveillé ou que l'on conduit. Le grand monstre et le petit lion, cependant, se manifestent plus souvent dans l'état de sommeil.

Parce que notre esprit entre alors, pour ainsi dire, dans un état d'éveil. Selon *de Vries, Plato's Image of Man*, 432 : Dans le sommeil, l'esprit se repose et ne contrôle plus (entièrement) les désirs illicites de l'âme mortelle, qui se livrent alors à eux-mêmes.

Le grand monstre assouvit alors son désir et ose tout dans cet état crépusculaire, - libéré et libre comme il se sent de toute honte et de toute perspicacité.

Par exemple, aucune timidité n'empêche cet aspect de l'âme de s'allonger avec une mère ou toute autre créature, -- animal, humain ou divinité, dans la représentation du rêve. Ceci, bien sûr, s'applique particulièrement au département "sexe" caractéristique du grand monstre.

La thérapie.

Platon - dit de Vries - aiguise les habitudes contraceptives.

a. Notre esprit peut avoir des pensées positives - dans le langage de Platon, "bonnes" - juste avant de s'endormir.

b. Le même esprit peut affiner l'envie d'argent en évitant - juste avant de s'endormir - la colère ou le ressentiment, résultat de désirs et/ou d'envies d'argent déçus (celui qui s'endort en colère ou avec du ressentiment prépare ses rêves en conséquence),

c. Le même esprit peut enseigner aux désirs inférieurs - envies de nuit, envies de nourriture et de boisson, envies de sexe, pratiques économiques malhonnêtes - la "bonne" mesure (par exemple en évitant un contrôle unilatéral et excessif : "qui fait l'ange, fait la bête").

Note : Ce que nous venons d'évoquer - trop brièvement - indique le début d'une psychologie platonicienne des profondeurs. Une psychologie des profondeurs qui, en ce qui concerne les sentiments de valeur, est certainement plus large que, par exemple, la freudienne, qui pourtant met fortement, excessivement, l'accent sur le sexuel et l'agressif. -

En outre, chez Platon, il n'y a pas de prédominance de l'exubérance qui se manifeste si fortement chez de nombreux psychologues ou psychothérapeutes d'aujourd'hui. Platon modère les pulsions inférieures. Il met en garde contre un ascétisme et un contrôle excessifs. Mais il n'ouvre pas les vannes de la liberté d'expression. Son spiritualisme et son éthicisme sont trop forts pour cela. Il rafraîchit le miel du plaisir par l'eau professionnelle de l'esprit !

Neuvième échantillon. -- La méthode. (34)

Jusqu'à présent, nous nous sommes pratiquement jetés sur ce que dit Platon. Nous nous appuyons sur A. Gödeckemeyer, *Platon*, 1922.

Donné : le problème de l'âme.

Demandé : une méthode. Nl. Comment Platon, par exemple, fait-il ressortir l'esprit des expériences quotidiennes ?

En abordant des observations bien définies du comportement des gens dans la vie quotidienne (sic). Qu'est-ce que la "theoria". Mais pas sans hypothèse : comme le disait Platon : " Un seul et même être ne peut pas faire des choses contradictoires en même temps " .

1. - Platon observe à l'occasion :

Une personne qui a chaud, bien qu'elle ait très soif, ne boit pas. Théorème : si l'on place l'esprit comme facteur décisif - stoicheion, élément - en premier, alors un tel comportement contrôlé devient compréhensible. L'"esprit" est ici cette partie de l'âme qui tient fermement dans ses mains le désir inférieur (besoin de boire, - aspect du grand monstre). Grâce à la perspicacité de la soif.

2. Platon soupçonne

C'est la théorie, la considération précise de quelque chose - dans et derrière un tel acte de contrôle, plus que la simple raison et/ou l'intelligence. La décision elle-même est plus qu'une intuition. "L'observation que la décision qui jaillit de l'esprit humain, dans la lutte avec le désir (c'est-à-dire la soif), est soutenue par la volonté, doit servir à distinguer - outre le désir et l'esprit - une troisième faculté, la volonté". Littéralement Gödeckemeyer.

Immédiatement après, Gödeckemeyer, commentant Platon, dit : "Car la volonté n'est pas identique au désir, puisque, éclairée par l'esprit, elle lui résiste.

La même volonté n'est pas non plus identique à l'esprit, puisqu'elle est active chez les enfants et même chez les animaux, deux êtres qui ne possèdent pas encore d'esprit.

Note - Les enfants possèdent l'esprit - Platon le sait aussi, mais "esprit" signifie ici "plein exercice de l'esprit". L'animal ne possède pas non plus de "volonté" dans le sens supérieur de l'homme - Platon le sait aussi, mais il veut dire que le comportement des animaux - pensez à la chasse aux prédateurs - montre une sorte de "volonté" qui est indéniable : l'effort énergétique de l'animal trahit une sorte de "volonté".

Dixième échantillon : l'âme comme " être " et " principe de vie " (35/37).

Jusqu'à présent, nous avons connu le concept de l'âme chez Platon principalement comme un principe de comportement. "Dis-moi ce que tu trouves "vraiment précieux" ("bon"), --- dis-moi ce que tu trouves "beau" (exceptionnellement précieux, "beau"), et je te dirai quelle âme tu as". Tel est le résumé pratique des fondements de la science spirituelle de Platon.

Le reste du texte consiste à détailler les différents éléments qui sont considérés comme "très précieux" ou "beaux". En d'autres termes : les différentes valeurs ou les belles choses.

Dans un chapitre, à savoir "Âme et divinité" (25/27 supra), nous avons abordé l'âme comme une "entité" en soi, c'est-à-dire comme un être parmi les autres êtres de l'univers. Avec les hauts et les bas dont l'âme est susceptible (anagogique/catagogique)... Nous allons maintenant nous intéresser de plus près à l'âme en tant qu'entité.

H. Perls, Platon, 116, note que - dans le Dialogue de Faidros 246a - Platon refuse de poursuivre l'historia, l'enquête, de l'âme avec l'intention de la définir strictement.

"En d'autres termes : l'âme ne se laisse pas définir" Perls littéralement.-- Qu'est-ce qui est alors "défini" ? Notre concept humain-terrestre d'"âme". Pas l'idée d'une "âme" !

Entre-temps, Platon - cf. Perls, o.c., 116,-- 70 - utilise des termes comme "mouvement" (dans le sens de "vie"), "pensée pure" (telle que les sens ne jouent qu'un rôle subalterne dans la recherche scientifique) pour caractériser l'âme.

Avant tout, il applique le terme "principe" - archè, principium, présupposition - à l'âme : l'âme est, en effet, "principe" de l'homme tout entier dans la mesure où elle est un élément qui doit être présupposé pour la totalité de l'homme - si l'on veut le comprendre.

L'âme est strictement spirituelle (immatérielle).

Platon est ensuite le premier penseur grec à présenter l'âme - dans la mesure où elle est immortelle - comme strictement incorporelle.

Il ne s'agit pas d'"apeiron", c'est-à-dire de la substance primordiale (dont les premiers penseurs parlaient comme de la substance de l'univers).

Elle est "dunamis", la force, qui provoque le "mouvement de la vie".

Après tout, il s'agit avant tout d'une "idée", c'est-à-dire du seul principe indirectement perceptible qui sous-tend tous nos comportements typiquement humains.

Note : La triade “apeiron/ dunamis/ idea” (matière/ énergie/ idée) n’est pas sans rappeler la triade actuelle “matière/ énergie/ information”, qui est l’un des termes de base des sciences naturelles et humaines actuelles. La différence réside principalement dans la vision différente de la vie et du monde, bien sûr. Cfr E.PL.PSY. 07.

L’âme humaine comme source de vie.

Tout ce qui est “a.psychon”, inanimé, est aux yeux de Platon “sans vie”. -- Cela se manifeste dans les théories, dans leur examen approfondi, dans le fait que ce qui est sans âme est déplacé, “activé”, de l’extérieur.

S’il y a de la “vie” dans une telle chose, alors un processus d’inspiration doit la précéder. Quelle que soit la façon dont ce processus est conçu, l’âme se déplace de l’intérieur (et peut se déplacer), comme l’âme mortelle dans notre corps.)

Corps animé.

Ce que je suis vraiment, c’est l’âme, elle est mon “eidos” réel, ma véritable forme d’être, par laquelle je suis et reste distinct des autres. -- Mais mon âme se reflète dans mon corps qui est une image participante de cette âme.

L’âme de l’homme est individuelle.

Platon, à la suite des orphiques et des paléopythagoriciens, est une réincarnation :

a. Avant la (ré)incarnation, il est déjà unifié, individuel ; par exemple, il n’est pas un pur “ekroè”, emanatio, outflow (compris comme un fragment de la substance de l’âme ou comme un fragment de l’âme de l’univers ou du monde) ;

b. Après la mort, elle reste unie (et ne se fond pas, par exemple, dans un vague cosmos).

Conclusion - L’âme est, au sens ordinaire de ce mot, un “être”.

Comme l’explique de Vries, L’image de l’homme chez Platon, T.v.Fil.15 (1953) : 31, 426/438, selon Platon

a. combattre radicalement l’individualisme débridé (pensez à l’individualisme proudhonien qui dégénère en relativisme),

b. mais c’est reconnaître tout aussi radicalement l’individualité des êtres humains.-

Rappelez-vous ce que nous avons E.PL.PSY. 30 disait : dans la société, il y a à la fois l’individualité et l’être social. Pensez aux dialogues, dans lesquels, autour d’un thème commun, chaque interlocuteur joue un rôle individuel.

L’esprit à la fois général et individuel.

a. En principe, ce qu’est l’esprit, est commun et universel en chacun de nous. C’est l’aspect signifiant ou compréhensif qui caractérise chacun d’entre nous.

b. Mais chaque individu peut faire valoir à sa manière cet esprit identique et général commun (par exemple, dit de Vries : “Qu’un Socrate et un Theaitetos - malgré leur union dans une vision commune acquise - chacun à sa manière, par différence d’âge et de tempérament, réalise la raison en lui-même, est un enrichissement de la vie philosophique que Platon ne veut pas manquer.

Malgré la recherche de l’“unité”, la diversité reste une valeur positive. (A.c., 434),-

Note -- Il y a, pour le côté mythique de Platon, une autre raison : chacun essaie de représenter à sa manière dans la vie terrestre la divinité qu’il a suivie pendant le voyage le long de l’axe céleste au cours duquel les régions célestes supérieures ont été, pour ainsi dire, inspectées.

L’inégalité des âmes.

E. De Strycker, Concise History of the Ancient Philosophy, 109, dit ce qui suit. -

Les âmes sont inégales du point de vue de la valeur réelle. Ce qui signifie que lorsqu’ils sont (ré)incarnés, ils se retrouvent dans des corps distincts. -

a. Les âmes les plus parfaites se voient confier le contrôle des corps célestes et partagent leur propre vie immortelle.--

Note : C’est l’un des nombreux points où Platon fait de la “ mythologie “, faute de données rationnelles.

b. Les âmes moins parfaites se voient attribuer un corps mortel. Ils en sont séparés par la mort et, après un certain intervalle, entrent à nouveau dans le cycle des (ré)incarnations (ce qui peut également être appelé “transfert d’âme”).

Note.-- L’expression “le corps” nécessite une clarification claire. Comme l’indique clairement Perls, o.c., 70, l’idée de “corps” comprend non seulement le corps individuel, mais aussi le complexe dans lequel notre corps se trouve, c’est-à-dire le ciel et la terre, c’est-à-dire... tout ce que les gens ordinaires appellent “le cosmos”.

O.c., 116, Perls y revient : le “corps” est tout ce qui lui est semblable (c’est-à-dire qui est aussi, à sa manière, un corps), oui, tout ce qui est matériel. -- Pourquoi ? Car Platon situe tout dans le tout, qui est le cosmos. Aussi individuel soit-il, notre corps participe au reste du cosmos (également dans sa matérialité). Même l’“anankè”, la nécessité, c’est-à-dire tout ce qui est irrationnel mais doit être pris en compte, est inclus.

Onzième échantillon. -- L'âme en tant qu'être immortel. (38/40).

Commençons par un mythe platonicien.

Échant. bibl. . F. Farwerck, Les Mystères de l'Antiquité et leurs rites d'initiation, I, Hilversum, Thulé, 1960, 47.-.

a. Les “mystères”,

c'est-à-dire les rites de vie, de survie après la mort et de résurrection pour les initiés, ont toujours eu une grande autorité dans l'Antiquité, dans des cercles restreints,

En particulier lorsque les religions officielles ont été remises en cause par le scepticisme, les mystères ont attiré de nombreuses personnes, issues de toutes les classes de la société de l'époque.

Certaines preuves suggèrent que Platon, lui aussi, avait une affinité avec certains aspects des mystères prévalant à son époque.

b. Le mythe d'Er.

Il y avait le fils d'Armenios (un Pamphylien)... Il était mort “d'une mort propre” dans une bataille... Son corps, cependant, ne périt pas : après avoir été couché sur un pieu pendant dix jours, il reprit conscience.

Son histoire : “Mon âme a quitté mon corps. Elle a fait un “voyage” avec une grande entreprise. Il est arrivé à un certain endroit : deux entrées menaient mystérieusement aux entrailles de la terre. Ils étaient proches les uns des autres. En face, il y avait deux ouvertures qui menaient au ciel. Entre les deux, il y avait les juges.

Ils ordonnèrent aux “justes” (c'est-à-dire à ceux qui avaient vécu consciencieusement) de monter sur la route “céleste” à leur droite.

Les “injustes”, en revanche, ont reçu l'ordre de prendre la route de gauche.

En m'approchant, on m'a dit que j'étais un messager qui devait faire un rapport sur “l'autre monde” à l'humanité terrestre. On me demande d'assimiler tout ce que j'ai vu et entendu”.

Il vit alors, entre autres, que les esprits des cieux et des enfers et ceux qui s'y rendaient se rencontraient et échangeaient des informations sur la terre et les régions des morts.

Il a également expliqué les différents mondes (planétaires), ainsi que les châtiments infligés aux damnés.

Voilà ce que Er avait à dire. -

Note - Le New Age (Nouvel Âge) répète, de manière contemporaine mais très similaire, de telles “expériences” (par exemple dans des cliniques, après un traitement avec des substances chimiques).

Note -- Farwerck note qu'Er n'a pas "visité l'autre monde" "dans la chair" : il était convaincu qu'il y avait été quelque part - avec son âme partant en voyage (d'âme) - et qu'il en était revenu quelque part.

Des histoires très similaires peuvent être lues dans un excellent ouvrage historique, à savoir *Carlo Ginzburg, De Benandanti (Sorcellerie et rites de fertilité aux XVIe et XVIIe siècles)*, Amsterdam, B. Bakker, 1986 (surtout o.c., 41 ff. : la conviction radicale d'avoir voyagé avec l'âme défunte). Le contexte de ce que dit Ginzburg, d'un point de vue scientifique, est bien sûr très différent. Mais le phénomène du "voyage de l'âme défunte" est identique. Cela donne matière à réflexion quant à sa "réalité".

La réincarnation.

A la lumière de ce qui vient d'être dit, on comprend un peu mieux ce qui suit.

Note - Le New Age soutient que l'âme existait avant et se réincarne. Cela provoque une réaction de l'Église catholique : soit on est catholique, soit on est une réincarnation.

Ce sont surtout les disciples d'Origène d'Alexandrie (185/254 ; père de l'église grecque qui a tenté de "réconcilier" le néo-platonisme et le christianisme) qui, des siècles plus tard, ont provoqué la lutte contre la réincarnation au sein de l'église.

Note : Un élément de cette discussion est le fait que, pour la Bible, le cosmos a eu un début dans le temps. Pour certains anciens, elle était éternelle, sans commencement, sans fin. L'âme aussi, en tant qu'être immortel, est éternelle. La réincarnation a donc sa propre caractéristique.

1 - Comme la genèse, le surgissement, et la phthora, le dépérissement, notre vie mortelle se termine par la mort.

Note - Outre la mort de Socrate, qui a fait une énorme impression sur Platon, il y a le fait que lui-même -361- a été emprisonné par le tyran sicilien Dionusios et s'est trouvé immédiatement en grand danger. Grâce à un pythagoricien à vocation scientifique, Archutas de Taras (-430/-348), il a été sauvé de la mort.

2 - L'intérim du nadir est consacré, entre autres, au contact avec les divinités et à une perception plus directe des idées. Une réincarnation à venir reçoit une partie de sa formation.

3.-- Le choc de la naissance est causé par la réincarnation : les résistances et le bonheur diminuent.

Note : *De Vries, Plato's image of man*, 430, dit ce qui suit.

1. La naissance est un choc sérieux pour l'âme qui s'incarne.
2. Mais les éventuels effets néfastes de ce choc peuvent être absorbés avant la naissance, notamment par des mouvements rythmiques ininterrompus.

La doctrine de la mémoire - ou "anamnèse".

Il est certain que la conviction d'avoir vécu avant jaillit, chez un nombre minime de personnes "douées", de souvenirs clairs, qui ne sont presque jamais ouverts à la preuve rationnelle, bien sûr.

E.W. Beth, De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano), Antw./Nijm., 1944, 29vv, nous dit que Platon, e.a. en ce qui concerne les données mathématiques, dispose de deux méthodes, la stoicheiosis (analyse factorielle), et l'anamnèsis, la mémoire.

La "mémoire" du passé perdure lorsque, au contact des phénomènes, on en saisit ("contemple") l'idée quelque part. En outre, le fait que l'on ait déjà, avant l'incarnation, "contemplé" l'idée, se réveille à nouveau. Aussi vague que cela puisse être.

Note -- Nous pouvons nous référer à deux ouvrages sur la réincarnation parmi une multitude de livres et d'articles.

1. *P. Thomas, La réincarnation (Oui ou non ?)*, Paris, Le Centurion, 1987.--

Le terme "Pascal Thomas" est un soi-disant "nom" d'un collectif de chrétiens de la ville française de Lyon. Le thème central est la croyance en la résurrection. Ils les comparent avec les croyances actuelles, des "croyances" telles que le réincarnisme.

Conclusion : il existe une pluralité de réincarnations, tant en Orient qu'en Occident, révélant à chaque fois des interprétations très différentes. Un certain nombre de malentendus et d'interprétations trop simplifiées sont corrigés.

Les deux - la croyance chrétienne en la résurrection et la réincarnation - sont comparées : les différences sont telles qu'elles sont incompatibles.

2. *Rudolf Passian, La renaissance ou l'immortalité de l'âme humaine*, Rijswijk, Elmar, 1987, veut clarifier le thème d'une manière "scientifique". Ce qui est certainement troublant, c'est que l'auteur déclare "que la perspective de vies terrestres répétées ne l'attire pas le moins du monde". C'est possible, bien sûr, mais savoir si cela renforce l'"objectivité" du livre est une autre question.

Il n'y a rien de mieux que de laisser de côté ses propres opinions subjectives lorsqu'on prétend être "scientifique".

Le douzième échantillon. L'âme comme principe de vie, et non comme résultat. (41/43).

Échant. bibl. : J. Bernhardt, *Platon et le matérialisme ancien (La théorie de l'âme - harmonie dans la philosophie de Platon)*, Paris, Payot, 1971.

L'auteur affirme que si personne ne peut faire des textes de Platon un système fermé, sa pensée est néanmoins un système en devenir.

Comment cela ? Alors que Platon est confronté aux dissidents, il essaie de...

a. incorporer dans son "système" tout ce qui correspond à son objectif, de sorte que

b. il maintient néanmoins ses prémisses, mais actualisées, "rectifiées" (améliorées).-

- Mais une telle rectification serait - selon Bernhardt - si profonde - par exemple dans le cas de l'âme comme "harmonie" du corps - que le système de Platon n'est plus (entièrement) lui-même.

Le Faïdon sur l'âme comme harmonie du corps.

R. Guardini, *Der Tod des Sokrates*, Berne, 1945, 134/136, donne un résumé de la pensée de ce dialogue.

a. Introduction

b. Introduction et deux chapitres.

Socrate affirme que l'existence du penseur - philosophos - n'est au fond qu'un long processus de mort. Ce qui n'a de sens que dans la mesure où quelque chose dans le penseur survit à la mort, à savoir l'âme.

b.1. Socrate soutient que mourir est le contraire dialectique de naître : tous deux - naître et mourir - sont des caractéristiques de quelque chose qui les transcende, à savoir l'âme indestructible.

Conséquence : la mort n'est qu'une phase et perd son caractère tragique.

Ceci est renforcé par le fait que la "connaissance" est fondamentalement interprétée comme le souvenir (anamnèse) : l'âme qui se souvient doit avoir existé avant son incarnation. Si c'est le cas, il survit à la mort du corps.

b.2. Après un interlude, la deuxième partie commence.

Qu'est-ce qui est réellement capable de mourir ? Seulement ce qui est composé. Qu'est-ce qui est composé d'éléments ? Eh bien, tout ce qui est "âme" est singulier, et non composé, car spirituel (ce qui signifie immatériel).

Qu'est-ce qui est "spirituel" dans l'univers ? Les idées. Ils sont immatériels sans aucun doute. Mais notre âme immortelle y est liée et donc également immatérielle. Qui est renforcée en elle par son absorption de tout ce qui est de valeur réelle (le bien) et de beauté.

Il est suivi d'un deuxième interlude, plus profond. Bien que les paroles de Socrate aient fait une grande impression sur tout le monde - il ne faut pas oublier qu'en tant que condamné, il est à l'article de la mort - Kebes et Simmias ne sont pas encore convaincus. Socrate les incite alors à argumenter contre.

(a) Kebes : Il a été démontré que l'âme survit à un seul corps : qu'est-ce qui nous dit que, ayant "usé" une multitude de) corps, elle ne "meurt" pas elle-même en quittant le dernier ?

(b) Simmias : l'âme ne doit-elle pas plutôt être comprise comme l'harmonie - comprenez la configuration des éléments - du corps ? En d'autres termes, ne va-t-il pas, comme tout ce qui n'est qu'une simple "harmonie" (agrégation d'éléments), se désintégrer à terme avec ses éléments, qui se désintègrent ?

Ce à quoi Socrate répond :

(ad b) L'objection de Simmias ne tient pas, car l'âme est un principe qui vient en premier, et non une résultante ; ce qui doit être montré en particulier par le fait qu'elle contrôle à la fois le grand monstre et le petit lion - les "pulsions" (une telle chose n'est pas possible si l'âme dépend du corps) ;

(ad a) La suggestion de Kebes ne tient pas non plus, car l'âme est une réalisation de l'idée de "vie" et, en tant qu'être essentiellement vivant, elle ne meurt jamais.

c. **Conclusion** : si l'âme est d'un rang si élevé en termes de réalité précieuse, il s'ensuit qu'elle a droit aux plus grands soins. Ce que Socrate renforce par la représentation mythologique de ce que l'au-delà a à offrir en termes d'âmes.

Le raisonnement de Simmias.

a. **Le modèle**,-- L'harmonie d'une lyre.-- L'harmonie -- l'agrégat -- d'une lyre accordée est aussi quelque chose que nous ne voyons pas,-- quelque chose d'"incorporel" et quelque chose de très beau et divin. Ceci, alors que la lyre elle-même et les cordes sont des "corps", des formes matérielles d'êtres, des éléments composites, terrestres et de même nature que tout ce qui est périssable.

Supposons que quelqu'un batte la lyre ou coupe les cordes. Ce à quoi il répond, "comme toi, Socrate" : l'harmonie de la lyre existe toujours et ne se désintègre pas -- regardez, il est impossible que la lyre soit encore là une fois que ses cordes sont brisées (...).

b. **L'original...** L'âme est, à l'instar de la lyre, une harmonie fragile. Notre corps est, pour ainsi dire, tendu et maintenu par les éléments "chaud/froid", "sec/humide" et autres.

En même temps, notre âme n'est qu'un "mélange" de ces éléments, qu'une "harmonie" formée par ces éléments lorsqu'ils sont tissés en un tout cohérent dans toute sa beauté et sa mesure.

Par conséquent, si la conclusion est que notre âme est une sorte d'"harmonie", il s'ensuit clairement que, dans la mesure où notre corps tombe en dessous ou au-dessus de sa tension appropriée - pensez au bon accord des cordes de la lyre - à la suite d'une maladie ou d'autres affections, notre âme inévitablement - bien que très divine dans son essence - se désintègre immédiatement, tout comme toutes les autres "harmonies" se désintègrent.

Note - Bernhardt qualifie cette interprétation de "matérialiste". En effet, celui qui nie tout être immatériel constate bien qu'un corps mort diffère d'un corps vivant, mais, au lieu de faire appel à l'"inspiration" d'une "âme" pour rendre cela compréhensible, il affirme simplement que l'âme n'est rien d'autre que - simplement - la structure (le mot actuel pour "harmonie") qui "structure" les parties matérielles qui composent notre corps, les transformant en un tout cohérent - une "harmonia". Ce qui ne fait que le rendre vivant aux yeux des matérialistes.

L'impression profonde. -- Quand nous les avons entendus tous les deux dire cela, nous - nous l'avons admis l'un à l'autre par la suite - étions tous d'humeur inquiète. En effet, il nous semblait qu'après que ce qui avait été dit auparavant (*note* : l'argument de Socrate) nous ait si fermement convaincus, nous étions à nouveau confus et retombions dans l'incrédulité. Et ce, non seulement par rapport à ce qui avait déjà été dit, mais aussi par rapport à ce qui pouvait encore être dit après. Car nous craignions d'être des "juges" totalement incompetents : la question elle-même (*à savoir* si l'âme est immortelle ou non) pouvait se révéler absolument insoluble. -

Note -- Dans de tels passages de Platon, nous touchons, pour ainsi dire, à la confusion qui régnait à cette époque concernant l'immortalité de l'âme, après que la croyance populaire archaïque dans les réalités du nadir ait été ébranlée, voire démantelée.

Note -- Guardini, o.c., 190, dit que Nietzsche, *Also sprach Zarathustra*, raisonne dans le sens de Simmias : le corps n'est pas quelque chose pour l'homme ; l'âme est quelque chose pour le corps ; l'homme est définitivement le corps.

Treizième échantillon -- l'âme comme "ouverture/fermeture" (44/50)

Jusqu'à présent, nous avons vu l'essentiel de ce qui est nécessaire pour comprendre les textes de Platon tels qu'ils doivent être compris, -- à partir de maintenant, nous pouvons aborder des problèmes particuliers.

Note - En substance, la psychologie de Platon est aussi une sorte de "psychiatrie" et/ou de "psychopathologie" (théorie des maladies et des troubles).

Échant. bibl.: W.Leibbrand/A.Wettley, *Der Wahnsinn (Geschichte der abendländischen Psychopathologie)*, Freiburg/Munich, 1961, 59/76 (*Platons Beiträge zur Psychopathologie und Triblehre*).

Ce travail résume :

a. Dans une première période (dialogue de Sophistes) Platon sépare encore très strictement le corps et l'esprit ;

b. entre les deux se trouvent des remarques individuelles qui concernent principalement la thérapie de l'âme ;

c. dans le *dialogue Timaios*, il y a interaction entre le corps et l'âme (la séparation fait place à l'interaction).

Plus encore : une cause physique des maux (mentaux) n'est pas encore mentionnée dans les *Sophistes*,-- mais elle l'est dans le *Timaios*.

Ce qui prouve que *Platon* a évolué dans l'intervalle et a traité des choses qu'il émettait auparavant.

Sofistès 228.-- - Leibbrand/ Wettley, *Der Wahnsinn*, 60, traduisent le terme "para.frosunè", dans le *Sophistès 228 de Platon*, par "Vorbeidenken", - littéralement : "anticiper quelque chose".

Le terme "para.fron" chez les Grecs anciens signifiait "fou, sans bon sens". En d'autres termes : tout ce qui n'est pas la petite personne en nous.

Note... 1. Chez Platon, le terme "esprit" ("raison", -- "esprit") a invariablement une forte connotation de "valeur-insight", d'appréciation ou autre.

Déjà chez Socrate, on remarquait qu'il pensait fortement "rationnellement" : la "vertu" était la "raison" (c'est ainsi qu'on le dit habituellement). Mais on oublie que chez Socrate (et chez Platon) la "raison" est toujours une "raison éthiquement ouverte". En d'autres termes : la raison sur la conscience. De ce point de vue, il est normal que la "vertu(itude)" soit identifiée à la raison ainsi comprise.

2. On ne peut s'empêcher de penser que, chez les Grecs anciens, chez Socrate et Platon, le terme "para.fron" signifie "qui réprime (inconsciemment) ou qui supprime (consciemment)".

Si nous relisons maintenant le *Sophistes 228 en tenant compte de* cette double remarque, il semble que nous comprendrons mieux une grande partie de la psychologie de Platon.

“Une chose participe à un mouvement, vise quelque chose et, bien sûr, essaie d’atteindre le but - que se passe-t-il si, à chaque fois qu’elle démarre, elle rate la cible ? (...).-

Nous savons que l’âme n’entre dans la fausse connaissance qu’involontairement. (...) Une telle fausse “connaissance” est - vue de la vérité - lorsque l’âme fait un effort et qu’un jugement déviant surgit, rien d’autre qu’une parafrosunè, ein Vorbeidenken, une pensée à côté de la chose elle-même”.

Note - C’est comme si, avec ce texte, Platon avait en tête un archer qui, maladroitement, “inexpert” (pensez à l’incompétence en matière de valeurs), vise à plusieurs reprises à côté de la vérité et rate la cible.

Théorie de la réception.

Il est clair que Platon a à l’esprit la “réception” de la vérité. - Classiquement, le terme “réception” désignait les séquelles d’un livre, voire d’un auteur, par exemple.

Depuis +/- 1965, on entend par “réception” toute manière de traiter la littérature, mais en accordant une attention particulière aux hypothèses du destinataire.

Par exemple, les “présuppositions” sont des choses telles que

- a. ce qu’un lecteur attend d’un texte,
- b. le niveau de culture auquel un texte est lu,
- c. la capacité de l’individu à comprendre, etc.

(Cfr *G.u.I. Schweikle, Hrgs., Metzler Literaturlexikon, Stuttgart, 1984, 365 (Rezeption)*).

La théorie paléopythagoricienne de la réception.

Échant. bibl. : Mario Meunier, trad. Hiéroclès, *Commentaire sur les Vers d’or des Pythagoriciens*, Paris, 1925, 106s.

Nous laissons ouverte la question de savoir si ce que Hiéroclès d’Alexandrie (cinquième siècle après J.-C. ; néoplatonicien) dit dans tous les détails est historiquement correct en ce qui concerne les Paléopythagoriciens (-550/-300). Le noyau doit être correct. Eh bien, les anciens pythagoriciens avaient une méthode de recrutement de penseurs (hetairoi) :

- a. les âmes,
- b. la racine profonde du caractère et
- c. le degré d’intelligence (qui ne pense pas à : grand monstre/petit lion/petit homme ?) ont été sondés comme les phénomènes à travers lesquels la véritable âme devenait visible.

Modèle d’application 1.

Septième lettre (ed. Calw, 24f.).

1. La mort glorieuse de Dion.

Dion, en Sicile, a pour fidèle disciple

Avec sa théorie de la polis ou société utopique, Platon a mis sa philosophie en pratique. Pour cette raison, entre autres, il a été lâchement assassiné par le tyran-dictateur Dionusios et ses partisans.

Aux yeux de Platon, il s'agit d'une "mort propre" (E.PL.PSY. 12).

i. "Car pour celui qui s'efforce d'atteindre les vraies valeurs, tant pour lui-même que pour la société, toute souffrance qu'il endure est quelque chose de justifiable et de "propre", quelle que soit sa souffrance". Ainsi le texte de Platon.

ii. Platon explique ci-dessous comment un certain nombre de grandes idées issues d'une tradition ancienne - "archaïque" - nous informent sur la direction que nous devons donner à notre vie".

Il dit : "Aucun de nous n'est immortel. Même si un tel bon sort nous arrivait ici sur terre, nous ne serions pas béats (comme le croient à tort les analphabètes). Car il n'y a pas de vrai bien et de vrai mal pour les êtres qui n'ont "pas d'âme" (*note* : "pas d'âme humaine, immortelle").

La distinction en question ne s'applique qu'à toute âme (qu'elle vive avec un corps ou sans aucun corps) !

Note - Maintenant que nous savons à qui sont destinées ces vérités, ces jugements corrects, Platon leur donne un contenu : "Par conséquent, il faut toujours vivre dans une foi vraiment convaincue de ces anciennes traditions. Ceux-ci, comme vous le savez, révèlent ce qui suit :

1. nous possédons une âme immortelle ;
 2. l'âme, en représailles de ses actes, reçoit un décret du juge qui l'oblige à vivre séparée de son corps ;
- 3C'est pourquoi, même la commission de grands délits et d'iniquités doit être considérée comme un moindre mal que leur commission.

Note - Ce qui est frappant, c'est que ce que Platon dit ici des traditions païennes sonne, pour ainsi dire, biblique.

2. La contrepartie peu glorieuse.

Platon explique ensuite comment ces idées élevées - les vérités - peuvent être supprimées.

En d'autres termes, la réception que l'on prépare avec sa capacité de valeur - l'intellect - peut aussi être le contraire d'un Dion, par exemple.

Ainsi, Platon dit : "Mais ce sont là des points d'apprentissage que l'homme purement intéressé par l'argent et la propriété (*note* : un des aspects du grand monstre) - celui qui est immédiatement pauvre en or de l'âme - n'entend même pas !

Oui, si une telle personne entend ces leçons, elle les écoute avec le sourire. Un tel type d'homme, après tout, ne fait rien d'autre que de s'emparer du plus possible - comme un animal sans cervelle - sans vergogne. -

Ceci, afin de manger ou de boire (*note* : un aspect du grand monstre). Ou pour satisfaire son désir d'"amour" animal-répulsif (*note* : troisième aspect du grand monstre). Un tel "amour" est quelque chose qui, si l'on parle avec perspicacité, ne mérite pas le noble nom d'"amour".

Note - On reproche parfois à Platon de ne pas avoir écrit, contrairement à Aristote, un véritable traité de psychologie. Bien, mais ceux qui le lisent avec perspicacité, c'est-à-dire en tenant compte des valeurs - et de la "beauté" qui les accompagne - voient qu'il disposait de concepts systématiques : par exemple, ici ! Avidité pour l'argent, avidité pour la nourriture et la boisson, sexe, -- les trois grands aspects, avec la vie nocturne du grand monstre.

Platon poursuit : "Une telle personne est un homme frappé de cécité qui ne peut pas voir les points suivants :

i. le rapport qui existe entre les plaisirs sensuels ainsi désirés, d'une part, et, d'autre part, le crime d'un genre ou d'un autre, -- ce qui équivaut au méfait inouï qui accompagne toute injustice ;

ii. le fait que quiconque commet une injustice doit, selon un destin inéluctable, porter la conséquence de chaque crime avec lui, d'abord ici, au-dessus de la terre (tant qu'il marche sur la terre), puis également en dessous de la même terre (lorsqu'il aura terminé le voyage terrestre honorable et profondément malheureux vers le heimat éternel).

Ces points d'apprentissage et d'autres encore, je les ai énoncés une fois pour Dion : j'ai apparemment été capable de pénétrer son cœur avec eux.

Pour résumer :

a. Lorsque Platon parle de doctrines "anciennes", il n'entend pas par le terme "ancien" seulement "ce qui est du passé", mais surtout "ce qui est proche des divinités";

b. Ce que nous avons vu plus haut (E.PL.PSY. 26) - bifurcation : catagogique (fermé pour les vérités nobles)/anagogique (ouvert pour les vérités nobles) - est ici abondamment clair ;

c. le type catagogique, qui est "aveugle" (aveugle aux valeurs nobles supérieures) est "kata.fron", c'est-à-dire qu'il pense en dehors de la réalité et sur la base de la répression : la petite personne est très "petite" dans ce cas.

Modèle applicable 2.

Le concept antique de “catharsis” comprend

a. prendre ce qui est,

b. accepter la situation telle qu’elle est,

b1. la purge (qui est la “catharsis” au sens étroit) et

b2. sur un plan supérieur, niveau de vie, élever.

Comme toute influence - l’éducation - un tel processus de purification (= a + b1/b2) peut réussir ou échouer. Comme les politiciens, par exemple... Nous sommes à l’écoute.

“J’ai essayé de vous convaincre de la vérité des doctrines susmentionnées (*note* : concernant la politique utopique), d’abord Dion, puis Dionusios, et enfin vous tous (.....).

Un regard sur l’histoire de la vie de Dionusios et de Dion (...). Dionusios ne s’est pas étendu sur le sujet) : il mène actuellement une vie misérable. Dion l’a fait : il est mort d’une mort glorieuse”.

Note -- Des penseurs comme Nietzsche présentent Platon comme un “mystique” étranger : voyez maintenant ce qui reste de cette illusion, quand on voit comment il a essayé avec tout ce qu’il pouvait employer, même des politiciens au cœur dur comme Dionusios, de “purger” le tyran.

On peut voir que Platon a clairement noté le processus de changement qu’il a initié par son enseignement et son action.

Septième lettre (Ed. Calw. 33f.).

Ce texte nous présente la méthode. Le “nous”, intellectus, l’esprit - mieux : l’esprit en tant que sens des valeurs est curieux, - filomathes, ce qui veut apprendre. (Introduction).

J’ai pensé que je devais d’abord m’assurer que Dionusios était vraiment intéressé par la pensée et la vie “philosophiques”.

(...). Comme on le sait, il existe une manière bien définie de procéder à une évaluation approfondie.

Une méthode qui, en soi, n’est pas désagréable et qui est particulièrement appropriée dans le cas des grands empires. (...).

Ces messieurs doivent être informés de la portée de l’étude dans son ensemble. En outre, ils doivent être informés de l’effort qu’ils devront fournir, de l’engagement qu’ils devront prendre (dépistage).

1. En effet, à supposer qu’un géant de l’empire ait entendu toutes ces indications et qu’il soit en même temps “un véritable ami de la science” (*note* : la philosophie de Platon),-- en particulier, à supposer qu’il possède un esprit mûr pour l’appropriation de la “science”,-- que, dans cet esprit, une étincelle de la divinité soit présente,-- dans ce cas, il croit fermement qu’il a accès à un domaine

de choses merveilleuses,-- croit fermement qu'il doit maintenant s'efforcer d'aller plus haut,-- croit qu'il ne peut pas "vivre" s'il essaie une autre voie. Il y met toute son énergie (...).

2.1. Ceux, cependant, qui dans leur âme ne sont pas de "vrais adeptes de la science" (théorie des valeurs de Platon), mais ne possèdent qu'un soupçon de fausse connaissance - semblables à ceux qui ont laissé le soleil bronzer seulement l'extérieur de leur corps - ce type de personnes est finalement écrasé par la conviction qu'une telle chose est "trop lourde", voire "pas faisable" pour eux, - qu'ils ne possèdent pas "le talent inné" pour faire une telle chose correctement.

2.2. Certains prétendent cependant qu'ils maîtrisent déjà tout le champ de la connaissance et n'ont donc même pas besoin d'approfondir la question. (décision)... Il s'agit donc - de manière claire et fiable - d'une méthode d'évaluation, dans la mesure où elle concerne les messieurs ayant un style de vie élevé sur l'échelle sociale".

Conclusion - Platon, tout comme Aristote, possédait une théorie et une méthode de réception rhétorique. Elle s'applique, en premier lieu, à sa propre "science" (= dialectique), c'est-à-dire à la connaissance rationnelle des valeurs (notamment du "beau").-La théorie rhétorique du monde n'est pas la même que celle d'Aristote.

Il semble que Platon ne partageait pas la naïveté de nombreux optimistes actuels en matière d'éducation ou plutôt d'"éducabilité".

Pourquoi pas ? Il a vécu au milieu de la crise des valeurs dont le monde grec de l'époque commençait à souffrir - les sophistes en étaient le symptôme évident - et, grâce à ses efforts (par exemple en Sicile), il savait "quelle heure il était".

Note : *Politeia vii*, 539b. -- Vous avez remarqué - je pense - que les jeunes, lorsqu'ils ont goûté à la dialectique, en abusent, - oui, en font une sorte de jeu. Ils l'utilisent pour "tout remettre en question" sans cesse.

Ceux qui leur donnent tort, ils les imitent en donnant tort aux autres. Ils sont comme une meute de jeunes chiens : ils hurlent de jubilation lorsque, grâce à leur raisonnement, ils déchirent et mettent en pièces tous ceux qui les approchent.

Cependant, après avoir démontré l'injustice des autres de cette façon d'innombrables fois,

Après avoir vu leurs propres torts prouvés d'innombrables fois, ils s'habituent rapidement à croire qu'aucune des convictions qu'ils avaient auparavant n'était crédible.

En conséquence, ils sont discrédités par l'opinion publique, ainsi que toute l'entreprise dite philosophique". (R. Baccou, *Platon, La république*, 298).

Il s'agit également d'un type de traitement, un quatrième, en plus de ceux qui sont positifs (les "ouverts"), -- les réfractaires, les impuissants, ceux qui s'illusionnent.

Veillez noter que le type de "dialectique" représenté ici est typiquement sophistique. C'est une forme de dégénérescence. Contester - on pourrait presque dire "contester" ou même "déconstruire" - est sa principale caractéristique.

Note - encore que Platon, concernant l'effet de sa dialectique (la doctrine des valeurs centrée sur le "bien" comme idée centrale)... ne s'est pas fait beaucoup d'illusions sur une démocratie en déclin.

Note - Socrate, Platon dans son sillage, ont voulu rétablir la démocratie sur la base de valeurs saines.

Ceux qui sont "parfaitement versés dans la compréhension du bien", les philosophes, en fait les "experts des vraies valeurs", devraient en quelque sorte acquérir le pouvoir politique en plus du savoir. Platon aime voir des personnes aussi instruites - pensez à Dion - dans la classe supérieure, dans la classe politique.

Mais dans *Politeia* 499c, *Platon* lui-même ne voit qu'une seule possibilité de réalisation : " le concours de circonstances particulièrement heureuses ". En d'autres termes, Platon lui-même perçoit clairement le caractère utopique de son projet de société.

Raison : le peuple ne s'y prête pas. La réception est trop petite, parce que le petit homme dans le peuple est très petit ! Il étouffe sous la masse du grand monstre (vie nocturne, sexe, manger/boire, possession) et du petit lion (honneur).

Platon se rend compte que sa "politique propre" - kallipolis (*Politeia* 527a) - a été imaginée par lui dans un état euphorique. "Il ne rentre pas". Cette phrase est également répétée par un nombre croissant d'éducateurs et d'enseignants d'aujourd'hui.

En conclusion, en raison de l'extrême petitesse de la petite personne, la plupart des gens négligent les choses vraiment précieuses. Ils font preuve de "para.frosune", c'est-à-dire qu'ils pensent à autre chose, car ils les refoulent inconsciemment ou même consciemment.

Quatorzième échantillon. -- L'âme et les étapes de la vie. (51/52)

E. Lehmann-Leander, Hrsg./ Einl., *Aristote (Analytiker der Wirklichkeit)*, Wiesbaden/ Berlin, s.d., 50, dit :

“Nous savons que *Platon* était un excellent observateur des gens. La puissance artistique de sa plume nous a laissé des portraits enchanteurs de jeunes gens - ainsi dans les *dialogues de Lysis* ou de *Charmides*. Il savait aussi peindre avec précision les personnes âgées, comme *Polemarchos (Faidros 257b, Politaia)* ou les interlocuteurs (*Nomoi*)”. -- Ce n'est pas que l'auteur déborde d'adoration pour *Platon*. Au contraire.

Septième lettre (Ed. Calwl 8).

“Lorsque j'étais encore dans ma jeunesse, j'étais comme beaucoup de jeunes hommes : je voulais, dès que j'ai pu décider par moi-même, embrasser une carrière dans l'administration de l'État. Mais un certain nombre d'erreurs de calcul ont contrecarré ce projet (...)”.

Platon, malgré ses idées éternelles et immuables, a vécu et a vu clairement chez les autres une évolution, une sorte d'“historicité” de l'individu dans sa vie spirituelle.

Il poursuit (*Septième Frère, 13*) : “Quant à mon opinion sur la question, la seule pensée du “cœur des jeunes gouvernants” m'effrayait : ils sont toujours si changeants. Leurs penchants vont et viennent, ils se contredisent.

Mais en ce qui concerne *Dion*, sa force de caractère innée et la maturité dont il faisait preuve pour son âge étaient suffisamment claires pour moi (...) C'est le début de la psychologie différentielle.

Edw. Montier, A l'école de Platon, Paris, 1935, 109s., croquis avec Platon, Faidros de Murrhinos, un camarade de Lysis.

Il a toute la spontanéité d'un jeune homme, un tempérament intense, doué d'une imagination débordante, tout l'intéresse, tout l'emporte. Il pose des questions, répond, - - crie, devient furieux, devient tendre.

Ses compétences linguistiques le portent ; ce qui est beau le séduit ; sans cesse, de nouvelles questions s'imposent à son esprit.

Faidros est l'une des personnalités les plus fortes et les plus vivantes parmi les élèves de *Socrate*. Exubérant jusqu'à l'impétuosité. Très sage et très impressionnable en même temps. S'enthousiasme souvent à tort et à travers pour quelque chose. Il emprunte toutes les mauvaises voies du raisonnement et s'y laisse prendre, ce qui fait plaisir à voir.

Est, sans prêter attention à rien, sans cesse engagé dans des discussions. Soudain, il se rend compte qu'il avait mal pensé. Puis recommence. Une vraie jeune personne, avec ce que cela implique de confiance en soi et de manque de logique, mais aussi avec toute la franchise juteuse et limpide des jeunes.

Voici un "portrait" réalisé sur la base de ce que Platon dit dans ses dialogues sur Faidros de Murrhinos. Cette figure sympathique, après vingt-quatre siècles, est toujours vivante !

Une explication.

Le texte suivant nous éclaire peut-être sur Platon non seulement en tant que psychologue mais aussi en tant que connaisseur des gens.

Dans son *Theaitetos*, Platon caractérise une sorte de "penseurs".

"Il ne sait pas quelle route mène à l'agora, la place publique, où se trouvent le tribunal, la salle du conseil ou toutes les autres salles de délibération. (...).

Et il ne se rend même pas compte qu'il ne sait pas tout cela (...). Ce n'est qu'avec son corps qu'il a une place et un lieu de séjour dans la polis, dans la société.

Pour lui, la société n'est rien d'autre que l'étroitesse d'esprit et l'insignifiance - quelque chose qui n'est pas pris en compte. Sa pensée se déploie partout - pour, comme le dit Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438 ; grand parolier), "sonder les abîmes de la terre" et tester sa portée contre les limites des profondeurs du ciel, -- en se concentrant sur les étoiles afin de sonder la nature de chaque morceau de réalité, tant dans son plus petit détail que dans son ensemble.

Tout cela, sans jamais se laisser ramener à ce qui est la réalité immédiate". -

Note : Il est clair que le vrai Grec qu'était Platon parle : "Aucun Grec - et surtout aucun Athénien - n'était capable de se désintéresser de la politique". Ainsi *Al. Koyré, Introduction à la lecture de Platon*, Paris, 1962,83.

Un Aristote (avec un sens de la science), plus tard les stoïciens (par détachement hautain) et les épicuriens (par complaisance) seront à la hauteur de l'image de Platon du repentir et de la marginalité du "penseur".

Qu'a dit un Nietzsche, déjà ? Platon le "non-mondain". On peut se demander comment le philologue classique Nietzsche a lu ces textes.

Quinzième échantillon. -- *Changement d'âme et d'état d'esprit. (53/61)*

Commençons par un *échantillon bibliographique* : P. Verhaaghen, *Individual development and historical context (A problem for developmental psychology)*, in : *Streven* 1989 : Oct., 58/70.

L'article indique que, au sein de la psychologie actuelle, il existe une sous-science appelée psychologie du développement, qui s'attache à décrire et à expliquer les changements survenant au cours de la vie d'un individu ou d'un groupe en termes de vie psychologique.

Il y a là trois perspectives :

a. les étapes de la vie d'un individu (rapport à l'âge), que nous avons vérifié avec Platon dans le chapitre précédent - ;

b. le marquage des expériences individuelles (pensez au choc de Platon lorsque son professeur bien-aimé Socrate a été condamné à mort et qu'il est effectivement entré dans cette mort de manière lucide) ;

c. le marquage des expériences collectives (pensez au démantèlement du fondement archaïque-religieux de la culture à l'époque de Platon).

Note.-- Nous ne nous attarderons pas ici sur ce qu'est l'histoire et la science historique.

Il convient toutefois de se référer à R. De Keyser, *Vragen over de zin van geschiedenis in onderwijs en samenleving*, in : *Onze Alma Mater* (Louvain) 1991:1, 5/30,-- surtout a.c., 19 (La méthode historique).

En tant que méthode, elle inclut l'histoire :

a. - Ce qu'Hérodote d'Hallikarnassos (-484/-425 ; œuvre : *Historiai* (Investigations)) appelle "opsis" (observation directe) et "historia" (enquête, détection), c'est-à-dire la collecte des données (informations);- ce qu'on appelle heuristique (invention) ;

b. le passage au crible des données ; - ce qu'on appelle la critique historique ;

c. la textualisation, c'est-à-dire l'articulation des données fiables ; - ce que l'on appelle la synthèse historique.-- Cette dernière - tamisage (critique) et rédaction du texte (synthèse) - est ce qu'Hérodote appelle "logos" (texte responsable).

Pour aller plus loin : M. Dakeshott, *On History and Other Essays*, Oxford, Blackwell 1983.-- Dakeshott - célèbre pour son *Experience and its Modes* (1933) - définit la "connaissance historique" comme "un type d'enquête et d'interprétation - c'est-à-dire une heuristique et une critique, respectivement une synthèse - en termes de

a. une notion du "passé",

b. une idée de "l'événement et de la relation à établir entre les événements" et

c. une notion de "changement".

Le concept d'historicité.

L'“historicité” ou le “caractère historique” de quelque chose - une personne, une culture, etc :

1. Le fait qu'une chose soit façonnée par le passé (= avoir une histoire), qu'elle vive dans le présent (= faire l'histoire), en vue de l'avenir (= concevoir l'histoire),

2. Le fait que quelque chose “dans ces trois extensions temporelles” (passé/présent/futur) qui déterminent le cours de sa vie, ne connaît pas ou même ne réalise pas le plus grand nombre de facteurs et peut-être le plus important.

Note - En termes existentiels : “Je suis projeté dans un cours (dans un contexte préexistant) de telle sorte que je co-conçois ce cours (dans le même contexte que je co-détermine ainsi).

Échant. bibl. : A. Brunner, *Geschichtlichkeit*, Berne/Munich, 1961 (les faits que nous appelons “histoire” sont examinés de manière à clarifier les régularités, les facteurs et le but);--

L. Landgrebe, *Qu'est-ce que l'historicité ?* dans : *De Uil van Minerva* (Gand) 4:1 (1987 : automne), 3/16 (Ranke, Dilthey, Toynbee, Heidegger).

Note : Dans le sens moderne, le concept d'“historicité” peut être daté principalement de *Giambattista Vico* (1668/1744) (célèbre pour son “*corso ricorso*”, la répétition des cycles culturels) et de sa *Scienza nuova* (1725-1). Vico était en train de platoniser.

Voltaire (1694/1778 ; a introduit les Lumières anglaises en France), avec son *Candide* (1755) et son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), a introduit l'historicité comme une libération révolutionnaire de liens séculaires.

Le romantisme - surtout allemand - introduit le concept de “vie” et d'“histoire”, mais il n'est plus régi par la “raison” éclairée. - Cfr. *Fr. Engel-Janosi, Weltgeschichte im Ganzen (Universalhistorische Versuche von Vico bis Spengler)*, in : *Wort und Wahrheit* xix (1964) 11 (Novemb.), 685/697;-- *R. Schmidt, Die Geschichtsphilosophie G.B. Vicos (Mit einem Anhang zu Hegel)*, Würzburg, 1982.

Note - L'un des principaux problèmes est la relation “déterminisme/liberté”. -

Échant. bibl. : -- *J. Poortman, Indéterminisme ou déterminisme ? (Une réflexion sur le libre arbitre ou le déterminisme de Ph. Kohnstamm)*, Assen, 1949 ;

-- *J. Earman, A Primer on Determinism*, Reidel, 1986 ;

-- *Ilya Prigogine, Une nouvelle alliance de la science et de la culture*, in : *Le Courrier de l'unesco* 41 (1988) : mai, 9/13 (la chaologie remet en cause le déterminisme traditionnel et introduit l'historicité).

Note -- La futurologie ou “prospective” est l’approche scientifique de ce que pourrait être l’avenir.

Échant. bibl. :

-- A.C. Clarke, *Profil du futur (Un panorama de notre avenir)*, Paris, Planète, 1964
-- P. Polak, *Perspectives d’avenir prometteuses*, Zeist, De Haan, 1957 ;
-- Annie Battle, *Les travailleurs du futur*, Paris, Seghers, 1986 (l’auteur a consulté “les personnes qui essaient de savoir ce que sera l’avenir de l’humanité” aux USA, en Europe, au Japon, en Chine, en URSS). Ce sujet fait partie de l’analyse historique.

Platon et l’historicité.

Échant. bibl. :

-- Sue Blundell, *The Origins of Civilization in Greek and Roman Thought*, Londres, 1986 (les théories sur l’origine de l’espèce humaine (partie II) et le début de la culture humaine (partie I) montrent que le primitivisme (le concept d’un âge d’or) mais aussi la croyance dans le progrès se retrouvent dans l’Antiquité) ;
-- E.R. Dodds, *The Ancient Concept of Progress*, Oxford Univ. Press, 1972.
À cette fin, je voudrais me référer aux philosophies de l’histoire.

Passons maintenant à l’historiographie : Grant Michael, *Klassiker der antiken Geschichtsschreibung*, Munich, 1974 (trad. de l’anglais) ;

A. Patzer, *Der Sophist Hippias als Philosophiehistoriker*, Freiburg/München, 1986 (un ouvrage controversé, mais qui montre que l’histoire de la philosophie a attiré l’attention).-----

Note -- Il s’agit de souligner le contexte dans lequel il faut situer le concept d’histoire de Platon.

G.J. de Vries, *Étude critique de Platon et histoire*, in : *Tijdschr.v.Phil.* 8 (1946) : 4, 483/490, distingue trois aspects.-

1. Platon possédait-il des informations (aspect heuristique) ? Oui, il connaissait les faits qui composent son histoire comme un bon intellectuel de l’époque les connaissait (il était aussi très voyageur).

2. Platon avait-il le sens de l’histoire ? Oui, il avait une conscience aiguë du rôle que les faits jouent dans notre existence et notre pensée humaines.

3. Platon avait-il une historiologie (philosophie de l’histoire) ? Oui, il s’est progressivement - et continuellement - forgé une idée de l’histoire comme une totalité dans laquelle nous sommes contenus.

Platon sur l’histoire de la mentalité.

Échant. bibl. : -- T. van Houdt, *L’histoire de la mentalité entre le rêve et l’acte*, in : *Streven* 1991 : mai, 713/724;--

W. Frijhoff (professeur à Rotterdam) est connu pour sa pratique et sa promotion de l'histoire de la mentalité (1985 : SUN, Nijmegen, a mis la série historique Sporen sur sa commande ;

-- G.Rooijackers/ T. van der Zee, ed., *Religious Folk Culture (The tension between the prescribed order and the lived practice)*, Nijmegen, SUN) ;

-- E. Le Roy Ladurie, *Montaillou (Un village hérétique dans les Pyrénées 1294/1324)*, Amsterdam, B. Bakker, 1984 (décrit les villageois et leur vie);--

-- L. Abicht, *De wereld van Fernand Braudel*, in : *Streven* 1988 : déc., 226/238 (Braudel est le fondateur de l'historiographie de la mentalité).

Note -- R. Lavollée, *La morale dans l'histoire (Etude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire)*, Paris, 1892 (o.c., Platon, 30/40), typifiée comme suit.

a. Platon réagit invariablement contre les sophistes qui prétendent que ce qui arrive est un hasard aveugle. Ce que Platon admet en partie, dans la mesure où notre raison ne comprend rationnellement qu'une partie des faits ('anankè', ce que nous, sans le comprendre, incluons néanmoins).

b. *Platon, Lois x*, met en avant deux facteurs.

1La divine combinatoire.

"Le maître de l'univers - *opm*". En tenant compte du positionnement correct de chaque partie, il a conçu l'ensemble qu'il considérait comme le plus approprié et le meilleur pour que le "bien" triomphe et que le "mal" soit vaincu. Cette vision d'ensemble a été la prémisse lorsqu'il a conçu la configuration globale dans laquelle pouvaient être placés les espaces et les lieux individuels que chaque être occuperait et entreprendrait en fonction de ses propres caractéristiques".

Note -- On voit que Platon et sa stoïcisme, son analyse factorielle et sa théorie de l'ordre (théorie de la configuration) apparaissent ici.

2L'autodétermination (liberté) de l'homme : "Mais le maître de l'univers nous a laissé à tous le libre arbitre quant aux facteurs qui régissent nos caractéristiques individuelles. En effet, chaque personne est généralement comme elle l'entend, c'est-à-dire qu'elle est selon les penchants auxquels elle cède, et les qualités dont fait preuve son âme".

Note - Bien qu'inscrite dans un ordre cosmique (E.PL.PSY. 15), l'âme, toujours centrale, reste individuelle et libre dans une certaine mesure.

Modèle d'application 1.

La structure diachronique “début/développement (déclin éventuel)/récupération (ajustement, ‘catharsis’)” se retrouve chez Platon sous au moins deux formes.

a. Le développement de la polis. Nous l’avons déjà vu, brièvement, E.PL.PS 30v. (Début, croissance (dégénérescence) et purification (‘catharsis’) de la politeia, société).

N’oublions pas que Platon, à cette occasion, place l’individu au premier plan, du moins en partie, en tant qu’individu et libre de choisir. Et comme une âme ! L’âme est appelée “nature individuelle”. La psychagogie de Platon s’y situe formellement.

b. Le développement de l’humanité.-- *O. Willmann, Gesch.d. Id.*, I, 409, expose le schéma. “Dans *Politikos et dans Nomoi (= Lois)* mais aussi plusieurs fois à l’occasion, le

(1) exposer la condition primitive de l’humanité,--

(2) Immédiatement, la décadence diminue le niveau de la perfection initiale (*note* : un “âge d’or” au début).

(3) Heureusement, les traditions et les lois données par Dieu ont survécu à cette perfection initiale. Ceux-ci servent de poignée de main et d’objets culturels utiles dans la vie des générations suivantes. En même temps, ils sont la garantie d’un avenir meilleur. Ainsi Willmann comme commentateur de Platon.

Note -- On voit que Platon tient à la fois le primitivisme (un âge d’or au début) et la croyance au progrès (un avenir meilleur).

Note : Une variante politique apparaît chez Platon : Lavollée, o.c., 37, souligne. L’état évolue comme suit :

1. aristocratie (type royal),

2. timocratie (ambitieux - type guerrier (Sparte, Crète))

3. oligarchie (= ploutokratie) (type de propriété),

4. *dēmokratia*” (“*demos*” à comprendre comme la populace),

5. tyrannie (dictature).

Cette théorie des types est au moins partiellement culturelle-historique aux yeux de Platon. Il s’agit d’un modèle applicatif de la phase (2) de “décomposition”. -

Note : Comme chez plusieurs prédécesseurs de Platon, derrière ce schéma diachronique se cache une structure directrice ou cybernétique, à savoir.

a. cours normal,

b. parcours anormal,

c. a rétabli le cours normal des choses. Cf. *E. Beth, Philosophie de la nature, Gorinchem, 1948, 35/37* (où cette structure est expliquée).

Hérodote, entre autres, connaît très bien cette structure et l’intègre systématiquement dans ses *Historiai*. - Platon - selon Beth, o.c.,36, applique la structure en question, entre autres, à la maladie (*Timaios 32a*) en tant qu’“anomalie”.

Modèle applicable 2.

Échant. bibl. . Bruno Snell, Hrsg, *Platon, Mit den Augen des Geistes (Protagoras, Euthyphron, Lysis, Menon, Der vii. Brief)*, Frankf.a.M./ Hamburg, 1955, 217f.

L'auteur donne un résumé textuel du dialogue de Lysis. Platon appartenait à la noblesse : il observe que cette classe supérieure évolue également. Il semble qu'il considère ce changement de mentalité comme un progrès.

A.-- Premier plan (“figure”).

Le Lysis est célèbre. Le monde de Platon, le cercle de la jeunesse athénienne aristocratique, se retrouve sur le terrain de sport. Ils se savent “propres” (ils forcent l'admiration). Et “habile”. Bien qu'enfermés dans de strictes traditions aristocratiques, ces jeunes gens vivent de manière brillante et joyeuse.

Note. - On sent l'atmosphère du petit lion, le noble honneur.

Le thème du dialogue : la nature de l'amitié.

Un détail : Hermias d'Atarneus (à Musia, en Mysie) eut le malheur de conspirer avec le roi Philippe de Macédoine ; il fut pris en embuscade par le souverain perse et condamné à mort. Arrivé sur le râtelier, il demande une “dernière grâce”, c'est-à-dire la permission d'envoyer un message aux membres de l'Académie (= école) de Platon qu'il connaît bien. On y lit : “Informez mes amis et mes collègues penseurs que je n'ai rien fait qui soit philosophiquement indigne et irresponsable”.

Aristote a écrit en son honneur l'Humnos en l'honneur de la vertu, tant il était profondément touché en tant qu'ami. Cfr *E. Lehmann-Leander, Aristote, Wiesbaden/Berlin, s.d., 28.--* Ceci, pour montrer la grande importance de filia, amicitia, amitié. Déjà, les Paléopythagoriciens tenaient l'amitié en haute estime.

La méthode.

C'est la méthode maïeutique de Socrate : d'abord, faire comprendre à l'interlocuteur qu'on ne sait pas - en fait, en ce qui concerne l'idée d'amitié - (très bien) ; ensuite, dans un sens plus constructif, “aller au fond” de la question (= theoria au sens propre).

A.1.-- Lysis.

Lysis en arrive au point où il dit : “Je ne sais pas”.

Cela revient à dire que seul celui qui “sait” (celui qui pense et qui voit les vraies valeurs) crée autour de lui la confiance, base de l'amitié. On le laisse agir selon son intelligence supérieure, car, avec un groupe de camarades, le petit Lysis était sorti en courant du sanctuaire, -- couronné de fleurs à l'occasion de la fête en l'honneur du dieu Hermès, divinité protectrice de la jeunesse et du sport.

Le petit garçon pose un problème. Hippothales s'est attaché à lui ! Tout le monde remarque qu'il est très attaché à ce garçon, qu'il le flatte avec des compliments. Hippothales risque de défigurer l'âme douée de Lysis.

C'est sur ce fond singulièrement concret qu'il faut comprendre la réaction de Socrate concernant la valeur et le degré élevés de l'"amitié".

À ces jeunes nobles, il a donné la leçon : l'amitié vraiment précieuse ne repose pas (uniquement) sur la similitude, comme le prétend Empedokles, ni (uniquement) sur la différence, comme le préconise Herakleitos. Non : nous aimons un autre avec une vraie valeur parce qu'il possède quelque chose de "bon" - quelque chose de vraie valeur - que nous n'avons pas.

Note -- Socrate, le très rationnel, voit l'amitié avant tout du point de vue de l'utilité. Cette vision très rationnelle est toutefois modifiée par la doctrine des idées de Platon : dans l'ami vraiment précieux, nous rencontrons l'idée du "bien" (tout ce qui a une valeur réelle, qui englobe et qui soutient).

En soi, sans l'arrière-plan de cette idée, c'est-à-dire la réalité supérieure, un autre être humain est un "mè on", une non-chose (comprenez : quelque chose qui est plus rien que quelque chose).

Avec l'idée en arrière-plan, cependant, ce même être humain est un "dechomenon", quelque chose qui "capte" la présence dynamique de l'idée, la rend visiblement et tangiblement présente.

Note - -- Dites-moi donc à quel point vous êtes amis - existence et essence - et je vous dirai quelle âme vous avez avec votre ami du happening !

Les relations humaines jouaient un rôle majeur dans le monde des Paléopythagoriciens et des Platoniciens : nous voyons mieux pourquoi.

A.2.-- Hippothales et Menexenos.

Ce n'est pas en flattant (c'est-à-dire en faisant en sorte que le sens de l'honneur - le lion inférieur - se rebelle), mais en évoquant les défauts de manière à faire naître en même temps une perspicacité (sophia, sagesse) et un espoir décevants, qu'Hippothales établira une véritable amitié !

Les nobles, grâce à la réduction par Socrate de leurs "intuitions" unilatérales et délirantes, sont stimulés à "philosopher" réellement sur l'amitié, comprise comme une amitié élevée et spiritualisée.

B.-- *Le contexte.*

Bruno Snell, dans son commentaire, aborde directement l'“historicité” ici sous la forme d'un changement de mentalité, tel qu'il était ressenti à l'époque. C'est-à-dire l'arrière-plan et la splendeur de la culture noble qui s'effaçait.

B.1.-- L'utilisation de la langue.

À propos de la conversation avec Menexenos, Snell note : Au début de la conversation, Socrate dit qu'“un bon ami a plus de valeur qu'un couple - des chevaux - ou l'or du grand roi - le monarque perse - ou toutes les autres choses que beaucoup de gens poursuivent habituellement”.

Snell : ce langage vient du lyrisme archaïque. Sapfo de Mutilene (entre -700 et -500 ; religion inter-féminine appelée “lesbianisme”), Anakreon de Teos (-560/-475), surtout Pindaros de Kunoskefalai (-518/-438) sont les grands poètes lyriques. Ce qui, à l'époque de Platon, apparaissait comme un anachronisme, comme n'appartenant plus à l'époque actuelle. Changement de mentalité !

B.2.-- Le passé ancestral.

a. Le lieu où Platon, délibérément, situe le dialogue est la gymnasion. Eh bien, ce lieu de sport rappelle au Grec de l'époque le passé, c'est-à-dire le temps où les concours sportifs apportaient les plus grands honneurs aux aristocrates.

b. Hippothales élève en vers un chant de louange pour sa “chère Lysis”. Il le fait, véritablement, sous la forme des hymnes d'hommage de Pindaros : louant les ancêtres comme vainqueurs de compétitions sportives, -- louant la famille de Lysis comme étant de descendance divine, -- employant des mythes tirés de l'histoire de Lysis, la lignée noble de la famille le prouve. -

Mais les temps ont changé : Ktésippos, qui ironise avec délicatesse et gentillesse sur “ l'amour d'Hippothalès pour le garçon Lysis “, trouve tous ces titres archaïques “ des trucs démodés “.

Selon lui, “quelque chose qui remonte à l'époque d'avant Kronos”. Ou encore : “Quelle chose dont seules les vieilles dames parlent de nos jours”.

Note : Kronos est le nom du dieu primordial qui régissait l'univers avant Zeus.

Le grand vide.

Selon Snell : a. Les auteurs antérieurs, même s'ils n'appréciaient pas eux-mêmes ce que d'autres appréciaient autant, savaient clairement et sans équivoque ce à quoi ils accordaient la priorité dans leurs jugements de valeur. Ils avaient une échelle de valeurs fixe, enracinée dans une solide tradition comme ils l'étaient.

Ils avaient quelque chose à quoi s'accrocher.

b. Dans le dialogue *Lysis* de Platon, un point d'interrogation est placé derrière chaque certitude qui subsiste. Au lieu des certitudes de la vie, un problème. Au lieu de la plénitude vitale des croyances "le grand vide" des croyances.

Le résumé de Snell.

" Il est indubitable que, si Platon apprécie toujours " l'ancien éclat et la magie qui en émane ", il accorde néanmoins une plus grande valeur à l'analyse dialectique (*c'est-à-dire à la recherche de la valeur réelle en elle*) de l'idée d'" amitié ".

Note - Cela prouve que Platon, aussi solidement ancré dans la tradition, n'est pas seulement absorbé par la glorification d'un passé qui, pour lui et pour de nombreux contemporains, est mort. Au contraire : il voit sa dialectique, entre autres, à la fois comme un remplacement de certitudes disparues et comme un progrès.

Note - L'une des contributions les plus remarquables à l'analyse de l'historicité est la métabétique. Pensez à *J.H. van den Berg, Metabética of leer der veranderingen (Principes d'une psychologie historique)*, Nijkerk, 1957, où il est question des changements de mentalité, une partie importante de l'historicité.

Pensez aussi à *Michel Foucault, Les mots et les choses (Une archéologie des sciences humaines)*, Paris, 1966, dans lequel sont analysés la grammaire générale, l'histoire naturelle (ancêtre de la biologie actuelle), l'analyse empirique (ancêtre de la science économique actuelle). Ceci, en vue d'une "archéologie de la connaissance", c'est-à-dire l'étude des écarts de génération et de culture dans la mesure où ils se reflètent dans l'utilisation du langage (Foucault était un structuraliste) des sujets susmentionnés.

Ces "lacunes" déterminent également l'historicité de ces sujets. Voir aussi son *L'archéologie du savoir*, Paris, 1969. -- Il est clair que, dans la *Lysis*, il y a un élément métabétique, resp. archéologique de droit. Comme dans pratiquement tous les dialogues de Platon.

Conclusion - *E. Dodds, Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, Zürich/Munich, 1977, 22f., insinue que Platon, en raison de son présupposé d'idées éternelles immuables, "ne peut pas connaître un avenir ouvert" -- Dodds a tort : Platon évoluait constamment avec l'évolution de son temps. Il n'était en aucun cas un simple primitiviste.

Ce n'est pas parce qu'une idée en soi est immuable qu'elle ne crée pas un avenir ouvert pour nous qui sommes pris dans l'histoire !

Seizième échantillon -- L'âme entre "les anciens" et "la techne" (62/68)

J. Pieper, *Ueber den Begriff der Tradition*, in : *Tijdschr.v.Phil.* 19 (1957) 1, 21/52, explique l'expression platonicienne "les anciens".

1 -- On trouve des textes courts comme "Les anciens disent que", -- que la divinité contrôle le début, le milieu et la fin de toutes choses (*Lois* 715e), -- que "l'esprit" contrôle l'univers entier (*Filebos* 30d), -- qu'après la mort, les bons peuvent s'attendre à quelque chose de bien meilleur que les mauvais (*Faidon* 63c).

2 - "Hoi palaioi, antiqui (aussi : maiores), les anciens, appelés aussi : "hoi archaioi", ceux qui représentent l'"archè", le principe/le commencement. C'est le sujet de la phrase.

Négatif : "les vieux" ne sont pas ceux qui sont avancés en âge, par opposition aux jeunes (moins expérimentés).

Positif : "les anciens" sont plus proches de l'origine (archè). Quelle est cette origine ? Les divinités. Ils sont à l'origine de tout.

Conséquence : ce que les anciens appellent "theon dosis", le don des dieux. Ils livrent ; mieux : ils transmettent. Par les anciens. Aussi : "to d' alèthes autoi isasin", ce qui est vrai, ils le savent.

Note - Déjà les Paléopythagoriciens étaient phallibilistes : tout savoir terrestre-humain n'est pas sophia (divine), sagesse, mais seulement philo.sophia (humaine-terrestre), être quelque part chez soi avec la sagesse.

Note - Penser de la sorte est une pensée mythique typique. "Palai legetai", dit traditionnellement, introduit un sens mythique. Dès le début (où "début" signifie à la fois commencement et principe), quelque chose est valable et se poursuit pour l'éternité. En d'autres termes : l'origine divine est supranationale et donc présente au début, maintenant et toujours (dans le temps). -- Le temps primitif est le "temps" éternel.

E.R. Dodds, Der Fortschrittsgedanke in der Antike, Zürich/Munich, 1977, dit que le terme 'technè', disciplina, science, compétence, acquiert un nouveau sens au cours du Vème siècle (-500/-400) - Platon : -427/-347 - celui d'"application méthodique de l'esprit dans un domaine de l'activité humaine". Ainsi dans *Hippias maior* 261d. Là, Socrate est d'accord avec les hippies sophistes sur les progrès très nets observables dans toutes les "technai", compétences, matières.

Conclusion - Si Platon est un primitiviste mythique, il est en même temps un progressiste : les idées présentes dans ces sujets étaient là dès le début, mais elles s'imposent grâce au progrès.

Une esquisse touchante de notre corps animé.

Lorsqu'on lit *Platon*, on doit faire attention à au moins deux restrictions :

- a. Parfois, il entend ce qu'il écrit comme un "hupographe", une esquisse (préliminaire) ;
- b. Il y a parfois une dose d'ironie ou d'humour.

Échant. bibl. .: *Alfr. Weber, Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-8, 85s.-- L'auteur résume un passus du *Timaios*--

1... *Le petit homme...* - Le siège de l'esprit est la tête ronde, -- ronde, puisque cette forme -- la plus parfaite de toutes -- est la seule conception appropriée (...). - La tête est située au sommet du corps pour rendre l'ensemble de l'organisme contrôlable. Le corps a des jambes pour l'accompagner, des bras pour le contrôler...

2... *Le lion pas si grand...* Le siège des nobles désirs est la poitrine, juste en dessous de la tête afin que les désirs soient sous l'emprise de l'esprit, éloignés par le cou afin qu'il n'y ait pas de confusion.

3 - *Le grand monstre* - Le siège des désirs bas est l'abdomen, séparé des désirs nobles par le diaphragme.

3.1. Afin de les soumettre à l'esprit et aux nobles désirs, la nature les a placés dans la région du foie, un organe poli et brillant, destiné à refléter les images de nos pensées comme un miroir.

Le foie contient une substance douce qu'il sécrète lorsque nos désirs sont soumis à l'esprit : il contient une substance amère avec les désirs désordonnés. Parfois, elle développe la faculté prophétique.

3.2. La longueur inhabituelle des intestins enroulés n'est pas non plus dénuée de signification éthique : elle empêche la nourriture de passer trop rapidement dans le corps, de sorte que l'âme n'est pas soumise à une envie ininterrompue et incontrôlée de manger. Cela étoufferait le sens de la sagesse de l'âme et la voix de la conscience.

Somme finale.

a. L'homme, en tant que miniature du cosmos, est esprit, contenu dans une âme, revêtu d'un corps dans lequel tout est destiné et témoigne de l'esprit.

b. Le corps est une institution d'amélioration et d'éducation construite de telle sorte que la perfection éthique de l'âme soit atteinte. - Tant pis pour Weber.

Il ajoute que ce texte est un exemple - dépassé - de la théorie classique de l'ordre délibéré dans l'univers, -- "avec un noyau de vérité", mais entraînant aussi une inhibition de la recherche scientifique sur le sujet. - Voilà donc l'historicité trop contemporaine de ce texte platonicien.

Dix-septième échantillon : âme et imagination (64/69).

Remarque préliminaire.

Paul Ricoeur, Le conflit des interprétations (Essais d'herméneutique), Paris, 1969, 233.-- Ricoeur est le défenseur radical de la méthode introspective ou "réflexive".

Le centre est - ce qu'il appelle d'un nom moderne - "le sujet" ou "je". Une caractéristique sert de base à toutes les certitudes, à savoir le fait que le sujet - je, tu, nous, etc. - est capable, en plus de regarder le monde extérieur (conscience), de vivre aussi (et en même temps) à l'intérieur (et même, à partir de là, d'interpréter le monde et tout "être").

Cette façon de penser est également appelée "la philosophie du cogito", d'après R. Descartes (1596/1650 ; père de la philosophie moderne), qui voyait le point de départ de toutes les certitudes dans le fait que l'homme est conscient de lui-même : "Je pense, -- je comprends : je suis conscient de quelque chose" est dans le latin "cogito" de l'époque.

Eh bien, Ricoeur dit explicitement que son style de pensée commence avec Socrate. Le "cogito" socratique, qui est au cœur de toute la philosophie platonicienne, se lit comme suit : "Prends soin de ton âme". À partir de ce point de départ historique avec Socrate, des siècles de réflexion ont commencé, jusqu'à aujourd'hui.

Note - Le psychologue autrichien *Paul Diel* (1893/1972) et son école (surtout en France) sont les partisans tout aussi radicaux de cette méthode.

Travaux : *Psychologie de la motivation*, Paris, 1947-1;1964- 2 ; *Psychologie curative et médecine*,--réédité sous le titre *Psychologie, psychanalyse et médecine*, Paris, 1987.

Selon Diel, l'introspection est en fait la seule véritable méthode psychologique, à la double condition que notre conscience de soi ne soit pas obscurcie par des aberrations psychiatriques ou neurologiques (le névrosé corrompt sa connaissance de soi) et/ou par le cynisme, qui se met sur un piédestal (et corrompt tout autant la connaissance de soi).

Dans ce petit chapitre, nous allons centrer la connaissance de soi de Socrate-Platon sur l'imagination... Grâce à l'introspection, nous savons que nous imaginons ou imaginons des "choses" - des fantasmes (comme on aime à le dire).

Échant. bibl. : *R.L. Hart, The Imagination in Plato, in : International Philosophical Quarterly v.3 (1965) : Sept., 436/461.*

-- Hart commence par énoncer ce que tout connaisseur de Platon sait depuis des siècles : Platon a des vues bien définies sur l'in- et l'imagination, mais ne les systématise jamais. Il reste des "hupografai", des croquis, avec une valeur inductive.

Hart a une deuxième considération : tout ce qui est “ eikasia “, imaginer ou se représenter quelque chose. Le terme “eikasia”, qui signifie aussi “image”, n’est pas ontologiquement simple ! Ceci est évident dans l’utilisation de la langue par Platon.

Les termes de Platon.

1. Fainomena”, phénomènes, phénomènes - c’est-à-dire les données de l’expérience (en fait : les données qui se montrent, qui apparaissent) ;
2. eikones’, ‘eidola’, images, phantasmes, -- ce que l’on imagine ou se représente ;
3. skiai”, “-shadows”, voire “shadows”,
4. fantasmata”, images de fantaisie.

La question de Hart : quel droit y a-t-il dans ce que Platon appelle pas moins de cinq termes ?

L’intérêt psychologique... Dites-moi quels fantasmes vous avez et/ou chérissez, et je vous dirai quelle âme vous avez !

Les interprétations de Platon.

Hart en voit quatre. Selon le contexte. La quatrième que Platon donne est peut-être celle qui est la plus cohérente avec l’ensemble de la philosophie platonicienne.

Voyez comment Hart expose cette quatrième interprétation.

1.-- L’esprit de l’homme

Elle ne saisit de la réalité globale que ce qui est inchangé ou immuable. Ce que Platon appelle “to ontos on” ce qui est vraiment “réel”.

2.-- Heureusement, il y a l’in- ou l’imagination.

Notre esprit, dans la mesure où il est imaginé, ne comprend que “ta fainomena”, tout ce qui est immédiatement donné - aux sens. Les “phénomènes” de notre expérience sensorielle sont marqués par une systémique, une paire d’opposés : “genèse (devenir, surgir)/ fthora (se fixer, se décomposer)”.

Ce qu’en grec ancien Platon appelle “ta gignomena”, le devenir des choses, est ainsi structuré. C’est-à-dire (en passant) “mè on”, plutôt rien que quelque chose, mais susceptible (“dechomenon”) de la présence de “to ontos on”, ce qui est réellement être.-

Note - Hart utilise le terme actuel de “processus” (depuis A.N. Whitehead (1861/1947) commun comme une traduction du grec ancien “kinesis”, latin : motus, “mouvement” (au sens de (“changement”)).

En conclusion, l’imagination est le domaine du “ mobilisme “ -- Eh bien, plus Platon vieillissait, plus il prenait au sérieux - c’est-à-dire comme plus réel - tout ce qui change. Donc l’imagination saisit la réalité quelque part. Voilà pour l’une des questions les plus difficiles de la philosophie platonicienne.

L'interprétation de Mircéa Eliade (1907/1986 : savant religieux).

Voici ce que M. Eliade, *De myth van de eeuwige terugkeer (Les archétypes et leur répétition)*, Hilversum, 1964, 16, écrit :

“ L'état idéal - *Politeia* - de Platon a aussi son archétype céleste (*Politeia* 592b, 300e). Les “formes” platoniciennes ne sont pas de nature astrale. Mais leur sphère mythique se situe néanmoins sur le plan supraterrrestre. (*Faidros* 247, 250)”.

Note -- Il est à noter qu'Eliade attribue aux “ formes “, c'est-à-dire aux idées, “ une sphère mythique “, mais pas un “ mode d'être astral “.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Cela signifie ce qui suit.

a. Le “mode d'être astral” est l'un des modes d'être - distingués en Occident - fins ou raréfiés. On parle généralement de matière “grossière”, “éthérique” (moins fine ou “subtile”) et “astrale” (plus fine, plus subtile).

Note -- “Subtil” est le terme traditionnel de l'Église pour “raréfié” ou “délicat”.

b. “Sphère mythique” signifie que l'idée platonicienne, dans la sphère totale de la réalité, occupe une place qui peut facilement être confondue avec le contenu des mythes.

Une exemple - M. Eliade, o.c., 29, dit : “En Grèce, les rites de mariage imitaient l'exemple de Zeus qui s'unissait secrètement à Héra (*Pausanias ii* : 36, 2).

Diodore de Sicile, (v:72,4) nous assure que la hiérogamie (ou le rite sacré du mariage) fut imitée en Crète par les habitants de l'île.

En d'autres termes, l'union sexuelle cérémonielle trouvait sa justification dans un événement primitif qui avait eu lieu “en ce temps-là” :

Note -

1 - Eliade parle des célébrations de mariage dans l'Hellas antique, telles que Platon a dû les connaître.

2. Il y a l'union visible et tangible, par exemple, d'un jeune couple. Ils ont en tête le parangon mythique : ce que Zeus et Héra faisaient “en ce temps-là” (c'est-à-dire dans les temps primitifs mythiques), ils l'imitent afin de participer et de le faire dans la félicité conjugale de ce couple divin.

3 - La raison : en soi, leur union sexuelle est “mè on”, plutôt rien que quelque chose, une réalité apparente irréelle ; en tant qu'imitation et participation au couple divin, elle est “ontos on”, une réalité effective”, - qui apporte donc aussi le bonheur conjugal.

L'analogie "mythe/idée".

Platon, *Faidros* 246a, nous met sur la voie -- Il s'agit de la véritable essence de l'âme, -- notamment de son immortalité.

Que met Platon dans la bouche de Socrate ? Écoutez : "En ce qui concerne l'immortalité, cela suffira. Quant à la notion d'"âme", voici ce que l'on peut en dire.

a. Cette idée est l'œuvre d'un discours qui est entièrement divin et durable par nature.

b. Ce qui est une image de cette idée, c'est-à-dire l'œuvre d'une exposition humaine et moins élaborée. Procédons donc selon cette dernière méthode.

L'image en question est celle d'un "dunamis", d'une force vitale, similaire à celle-ci ("xumfutoi"), c'est-à-dire cette force vitale qui relie un cocher ailé à sa boucle".

Note - Ceux qui parlent de cette manière ne parlent plus comme le très rationnel Socrate mais parlent un langage mythique, qui fonctionne avec des "images". Si un tel langage mythique peut être un modèle de l'original, de l'idée, cela présuppose que le modèle a une analogie avec l'original : le cocher ailé à l'envergure parle par le biais d'un contenu imaginaire d'une idée qui est le domaine pur, l'objet, de l'esprit pur.

Ou encore : on parle de l'âme - de son idée - en termes d'histoire mythique.

Conclusion - D'après le texte de Platon lui-même, il apparaît que Platon était clairement conscient de l'analogie (de nature partiellement égale et partiellement dissemblable) entre l'idée et le mythe.

Application à la hiérogamie et à sa représentation rituelle.

Eliade donne deux témoignages anciens sur le rite du mariage.

a. Le parangon invisible est la hiérogamie, le mariage paroissial "saint" (c'est-à-dire chargé de la force vitale d'une nature supérieure, divine).

Note : Le conteur de mythe, qui a raconté le mythe pour la première fois, ne peut le faire que parce qu'il a "vu" le mariage des divinités, - à travers son imagination - à un moment ou à un autre. Il raconte ce qu'il a "vu", de manière imaginaire (c'est ce qu'ils disent), aux autres, qui (en le comprenant) le "voient" à leur tour se produire dans leur imagination.

b. Le mariage visible d'un couple, qui "croit" au mythe (sans croyance, c'est-à-dire sans absorption sérieuse comme source de vie réussie, le mythe dans le rite ne "fonctionne" pas), voit en imagination, tout en l'imitant, la scène à laquelle il participe

Maintenant, il faut raisonner un moment.

a. L'idée de "mariage sacralisé (= rituel)" est

a. universel (tous, oui, tous les mariages sacrés ou rituels possibles sont résumés en lui) et

b. idéal (le mariage rituel est, dans son idée, sublime, sans défaut, de bon augure, réussi). C'est ce mariage que les croyants recherchent, -- au moins une copie de celui-ci, la leur.

b. L'acte symbolique de Zeus et Héra n'est qu'un spécimen mythique de l'idée de "hiérogamie". D'autres peuples, tribus, groupes ont leur propre spécimen mythique.

Eh bien, tous ces spécimens sont vus et imités en imagination. Mais les spécimens mythiques - les images - ne sont pas l'idée mais une image de l'idée, qui n'est jamais épuisée par elle, car l'idée comprend une collection infinie de spécimens, mythiques (représentant) et rituels (imitant).

Conclusion : Platon dit à juste titre que l'idée est saisie par l'esprit et l'image par l'imagination et/ou les sens... Eliade, à la suite de Platon, explique beaucoup plus en profondeur que Hart, qui ne semble même pas en soupçonner la portée.

L'interprétation d'Henry Corbin.

Échant. bibl. : J.-L. Vieillard-Baron, *Henry Corbin* (1903/1978), in : D. Huisman, dir., *Dictionnaire des philosophes* PUF, 1984, 615/618 ;

R. Du Pasquier, *Religion : les vraies valeurs de l' Islam*, in : *Journal de Genève* 29.12. 1990.

Corbin est un islamologue français de grande renommée. Il est également ésotériste (conscient de l'occultisme). - Corbin a éclairé le champ imaginaire de la réalité.

Il la situe entre les idées élevées actuelles ("kosmos noetos", mundus intelligibilis, contenu de la pensée ou monde idéatif des idées), d'une part, et, d'autre part, les choses sensibles.

Il ne faut pas confondre, dans le langage de Corbin, entre " imaginal " (terme qu'il a forgé) et " imaginaire ". Le domaine imaginaire de la réalité comprend des "réalités" fictives, imaginées, tandis que le domaine imaginaire comprend des choses comme les visions ("visages") des mystiques et des prophètes, comme les expériences de l'âme de toutes sortes.

Corbin a tiré ce point de vue de *Sohravardî, La théosophie orientale*, -- l'œuvre d'un platonicien persan.

Du Pasquier considère que cette intuition est d'une importance décisive pour la compréhension réelle des phénomènes religieux. Ce en quoi il a, à mon avis, plus que raison.

Le rationaliste des Lumières, qui ne le soupçonne même pas, manque précisément de cette perspicacité.

Note - Un livre très complet et fascinant sur les choses et les expériences est *Ernst Schering, Die innere Schaukraft (Träume, Erscheinungen des Zweiten Gesichts und Visionen des Johannes Falk)*, Munich/Bâle, Reinhardt, 1953.

Falk est un personnage du XVIIIe siècle qui, à la suite d'une expérience imaginaire - dans le livre, on dit "eidétique" - s'est consacré à la jeunesse délaissée. -

L'auteur fait le lien avec *Jaensch, Ueber die Verbreitung der eidetischen Anlage im Jugendalter*, in : *Zeitschr. f. Psychologie* 87 (1921) ;

-- id., *Ueber den Aufbau der Wahrnehmungswelt und die Grundlagen der menschlichen Erkenntnis*, 2 Bde.

-- Déjà *Viktor Urbantschisch, Ueber die subjektiven optischen Anschauungsbilder*, 1907, a rendu le thème pertinent.

Le thème principal du livre de Schering est le suivant : la "capacité intérieure de "voir"" , qui permet de "voir" dans les images, ce que les autres ne découvrent que par la pensée rationnelle (o.c., 14, 39).

Ou encore : (comme le dit *Falk* lui-même dans son *Schlüssel zum platonischen Märchenbüchlein*) "L'idée, à savoir, a été interprétée par nous comme la vision avec "l'œil intérieur", -- comme une croyance en quelque chose d'invisible, -- comme une voie vers une révélation plus élevée que celle qui nous est accessible par la pure perception sensorielle".

Note - Cette citation de Falk ne permet pas de savoir si Falk distingue l'idée, stricto sensu, de la conception (o.c., 142). Ce qu'il montre, c'est le platonisme, qui n'est jamais loin en la matière.

Ou encore : là où l'eidétique "voit" des formes (c'est-à-dire des images), comme Goethe, le non-eidétique "construit" tout, comme Schiller (o.c., 143).

À propos de cette systechia (paire d'opposés), Schering dit : "Elle jette une lumière nouvelle sur la relation Platon/Aristote" (o.c., 144), comme sur la relation Goethe/Herder et Kant/Swedenborg (o.c., 146 ; 144).

De même : "Le contraste 'eidétique/non eidétique' sur ce que le premier 'voit' et le second ne voit pas, est aussi à l'origine de nombreux procès contre des hérétiques : on pense à Jeanne d'Arc (1412/1431), qui selon les actes du procès était une eidétique" (o.c., 146).

Conclusion. "Dis-moi quels fantasmes tu as et/ou chéris, et je te dirai quelle âme tu as" semble être vrai après tout ! Rationnel, imaginaire, -imaginatif (eidétique), idéatif sont quatre variantes.

Dix-huitième échantillon. -- L'âme et la manie (ravisement). (70/76)

Nous avons déjà abordé ce thème - échantillon E.PL.PSY. 15vv. (Harmonie cosmique de l'âme).

Échant. bibl. : J. Pigeaud, *Folies et cures de la folie chez les médecins de l'antiquité gréco-romaine (La manie)*, Paris, 1987.

W. Leibbrand/ A. Wettley, *Der Wahnsinn (Geschichte der abendländischen Psychopathologie)*, Freiburg/ München, 1961 ;

C.A. Meier, *Antike Inkubation und moderne Psychotherapie*, Zürich, Rascher, 1949.

L'élément "microcosme/macrocosme".

O. Willmann, *Gesch. d. Ideal. I*, 441, mentionne en passant une structure archaïque. Les ethnologues actuels l'ont également établi : déjà les Primitifs ainsi que les Pygmées considèrent l'être humain comme une représentation ("similitudo" en latin du Moyen Âge) et une participation ("similitudo partipate") de/au cosmos, la totalité de tout ce qui est. -

Willmann s'appuie sur le *Faidon* : l'âme - invariablement l'âme, bien sûr - porte en elle les traces de la vérité, au sens platonicien.

En se détournant de cette terre (le monde matériel) et de tout ce qui est sens, l'âme, littéralement, remonte à la vérité présente dans son être intérieur.

Immédiatement, elle se dit : "Le proverbe delphique "Gnothi seautor", "Connais-toi toi-même", prend ainsi une nouvelle signification : la connaissance de soi est la connaissance de l'univers, puisque notre âme porte dans ses profondeurs la vérité sur l'univers". C'est ce que dit O. Willmann.

Note - Le "détournement" de ce monde terrestre n'est donc absolument pas une fuite mondaine, mais la manière de se situer soi-même et la terre dans le contexte cosmique via ce qui peut être actif dans notre être intérieur.

Note : On peut parfois rencontrer cette pensée ancienne dans les endroits les plus inattendus : Dr J.-E. Emerit, *L'acupuncture traditionnelle*, Paris, Guy Trédaniel, 1986, 45, affirme que, dans notre corps, il y a une circulation énergétique à l'œuvre qui se réfère au zodiaque de sorte que - prétend-il - l'acupuncture présente quelque part une structure astrologique. Nous ne nous prononçons pas ici sur la valeur ou non du système d'Emerit : nous constatons qu'un schéma de pensée planétaire est également présent dans son cas.

Note - Les bols chantants (cloches et gongs) népalais et tibétains - c'est ce que prétendent les partisans de son application - font référence au cosmos (y compris aux planètes).

Encore une fois : nous notons le schéma de pensée "échelle son/ cosmos".

L'élément "manie", l'expansion de la conscience.

L'âme, surtout lorsqu'elle est intériorisée, est si profondément impliquée dans le cosmos que Platon s'est attardé plusieurs fois sur la "manie", l'ivresse, la transe.

En passant : G. Rouget, *La musique et la transe*, Paris, 1980, 267/315 (*Musique et transe chez les Grecs*), touche aussi à notre problème ici.

A.-- Un ensemble de termes psychologiques ou pathologiques.

Faidros : Platon distingue fondamentalement deux types de manie totalement différents, dont l'un est la forme pathologique. En d'autres termes : *Platon* n'approuve pas simplement tout ce qui est manie.

Note : *Timaios*, une œuvre tardive : il distingue le "soma", le corps, et la "psuche", l'âme, tous deux susceptibles d'anomalies. Le corps pour les "nosèmata", les maladies (malaises, maladies). L'âme pour "a.noia", perte de la raison (absence de nous, de l'esprit), dont il distingue deux sortes : "a.mathia", ignorance, abstinence, naturelle, due à la perte de la raison, et "mania", état de rouille, abstinence à nouveau due à la perte de la raison, -- la mise hors d'action, dans une certaine mesure ou entièrement, de l'esprit.

Dans le *Faidros*, Platon est plus complet : il distingue deux types d'intoxication, la manie.

a. l'intoxication malade ; comme mentionné ci-dessus.

b. l'ivresse divine (que l'on peut traduire par notre "médiamisme", "médiurnisme", mais avec l'ombre de "l'être-au-delà").

Avant d'esquisser la typologie des roses "divines", examinons brièvement certains termes...

a. **Manie** -- Être hors de soi, ce qui peut prendre différentes formes, comme la colère ("Il/elle est hors de soi avec rage"), la "folie" (insensé, démence), l'expansion de la conscience (état positif qui fait que d'autres choses imprègnent la conscience même qu'il élargit).

b. **Enthusiasmos**, entraînement de l'esprit (l'esprit qui s'égare),-- littéralement : "et", de l'intérieur, étant entraîné ("dérive") par un "theos", "thea", (dieu, déesse).

À **propos**, le terme néerlandais "geest" peut signifier non seulement l'intellect et la raison, mais aussi une expansion de la conscience (pensez aux boissons spiritueuses, par exemple).

c. **Epipnoia**, inspiration (*Faidros* 265b, *Laws* 811c) : pendant l'ivresse, un être surnaturel - divinité, héros, daimon - donne des données, des informations, de telle sorte que la connaissance dépasse les potentialités humaines ordinaires.

Note -- ‘Katoche’, être contrôlé -- Rouget traduit ‘kat.ochè’, être contrôlé par quelque chose, par ‘possession’, qui signifie en fait ‘possession’.

Mais ce n’est pas aussi simple que cela : celui qui est “contrôlé” par une entité très sensible vit le “katochè”, mais ne se comporte pas du tout comme une “personne possédée”. Le terme signifie souvent simplement “être dirigé” de l’intérieur par une entité.

Note : Ce que Rouget ne voit pas non plus, c’est la “catharsis”, la purification. En état d’ivresse, d’inspiration, de maîtrise, de capacité de savoir au jour le jour :

- a. accepter la situation telle qu’elle est,
- b. purgé de ses associations (“purification” au sens strict) et
- c. s’élever à un niveau supérieur, grâce à l’information donnée par Dieu, qui passe plus facilement, précisément parce que l’usage ordinaire de la raison est plus ou moins éteint (ce que Platon appelle “se détourner” de cette terre) et perd son ennui prolongé pour faire place à une conscience élargie des choses. Cela peut également être appelé “expansion de l’esprit”.

B.- Les quatre types d’intoxication par Dieu.

Nous allons maintenant en faire un bref compte rendu.

B.1.- L’ivresse mantienne (prophétique).

Manteia “, prophétie (par métonymie : consultation de diseurs de bonne aventure), capacité oraculaire -- “ Mantikos “, tout ce qui est lié à l’oracle.

Par exemple, Puthia, pithia, de Delphoi, Delphes, la dame voyante qui prononçait ses oracles pour beaucoup, était très estimée dans tout le monde grec - également par les intellectuels. Selon Platon, le dieu Apollon est à l’œuvre ici, le résultat : la clairvoyance.

B.2.- L’ivresse céleste.

Telesma”, rite religieux... “Telestès”, celui qui initie.

Telethe, cérémonie d’initiation, mystères solennels (compris comme des rites d’initiation).

Selon Platon, ici, le dieu Dionusos, le dieu de la rouille extravagante, est à l’œuvre de manière thérapeutique à l’intérieur de l’âme.

Explication. Quelqu’un commet une erreur envers une divinité, dans le cadre de sa “fonction” (domaine de travail ou cause), par exemple le mariage (comme mentionné ci-dessus).

Cela crée une sorte de ressentiment dans le cœur de la divinité “ offensée “, ce qui déclenche normalement une “ atè “, un jugement de la divinité ou des représailles.

Cela se manifeste par une calamité - non normale - qui peut être cachée sous la simple apparence d'une calamité tout à fait "naturelle" (ce n'est finalement décidé que par la mante (mentionnée ci-dessus), qui "voit" à travers, l'apparence astucieuse et absorbante du mal (calamité) "caché" (une forme de theoria).

Au fait, comment se fait-il que lorsqu'un être supérieur - dieu(x), héros, daimon - est "insulté", le ressentiment et la calamité ("atè") s'ensuivent de manière quasi-automatique ?

Parce que dans ce monde de l'incrédulité, le "pardon" est rare (pensez aux mécanismes que les psychanalystes mettent en évidence, non pas dans le monde extra-naturel, mais dans les couches inconscientes et subconscientes de notre psyché : là aussi, le véritable pardon des insultes, des "frustrations" est plutôt rare).

Note - Parmi ceux qui sont affligés d'un "atè", d'un ressentiment divin, Platon mentionne les "Bakchanten", appelés aussi "Korybanten", c'est-à-dire les Dionysiens-occupants.

Rouget, o.c., identifie ce type d'"intoxication" comme suit :

- a. elle s'applique aux personnes qui se déséquilibrent plus facilement que les autres ;
- b. la cause : la mante surdouée ressent le ressentiment d'un être surnaturel avec pour effet l'ivresse ou même la folie - appelée "divine" dans la Grèce antique et past-biblique.

Thérapie. -- De tels états sont l'occasion d'une thérapie.
dit Rouget :

- i. un ensemble de rituels (actions sacrées ou we enregistrées ou même exceptionnellement choisies librement) comprenant une devise musicale (vers musical) qui s'exprime lentement ou rapidement dans une danse ;
- ii. ce rituel vise délibérément à réinitialiser l'ivresse rencontrée précédemment, mais cette fois-ci régie par le rituel. Platoniquement parlant : E.PL. PSY. 15 ! L'intoxication contrôlée rituellement resitue l'intoxication perturbée dans le "mouvement" global (énergie vitale) de l'univers (harmonie).
- iii. Le rituel est doté de l'"efficacité" (efficacité) des sacrifices qui apaisent le ressentiment d'un être surnaturel (effet réconciliateur) : la créature à l'origine du ressentiment devient "pardonnante" (au sens non biblique).

Note - C.A. Meier, *Antike Inkubation und moderne Psychotherapie*, Zürich, Rascher, 1949, explique ce mécanisme de manière plus approfondie que Rouget : "ho trosas iasetai" (ce qui a causé la calamité se rétablira) résultat : thérapie.

B.3.- L'ivresse poétique.

Poièma', **a.** travail, accomplissement, **b.1.** travail manuel, accomplissement manuel, **b.2.** travail mental, accomplissement de l'esprit (par exemple, invention (*Politeia* 474e), poésie (*Faidros* 60c)).

Ici, ce sont les "Mousai", (de "montsai", esprits de la montagne) ou les Muses (avec ou sans Mnèmosunè (littéralement : conscience élargie), la déesse de la conscience élargie des choses) qui sont actives.

D'ailleurs, certains pensent que même à l'époque de Platon et d'Aristote, il existait des confréries dans le cadre desquelles même les savants vénéraient les Muses.

Platon distingue deux types de poésie :

a. la poésie et la littérature rationnelles, "en bois", "construites" ;

b. la poésie inspirée, réelle.

Note : Dans son *Ion* (par exemple 534b), *Platon* dit que celui qui récite des vers d'Homère, par exemple, est généralement inspiré par l'âme du poète lui-même.

Dans le *Ion*, il poursuit en disant qu'un (vrai) poète ou homme de lettres ne travaille pas au moyen de la "technè", de l'expertise rationnelle, de l'habileté, de la connaissance professionnelle, mais au moyen d'une "theia dunamis", d'une énergie (effet) divine : les poètes sont dans une intoxication, comme par exemple les Korybants qui ne "dansent pas intellectuellement" - pas "emfrones" - !

Les poètes sont "entheoi" (fougueux), "hierophant" (chargés de pouvoir et d'énergie), et dans tous les cas, ils mettent (partiellement) hors d'état de nuire le fonctionnement terrestre de l'esprit pour laisser la place à la ou les muse(s).

Toujours dans *Nomoi* (719), les poètes sont "ekfrones", hors d'eux-mêmes (en ce qui concerne le côté terrestre de l'esprit). Résultat : de la vraie littérature.

B.4.-- L'érotique ou le ménestrel.

Eros", l'engouement ; -- "l'amour". Les êtres responsables : soit le dieu Eros (le dieu de l'amour), soit Aphrodite (la déesse de l'amour).

Platon, *Faidros* 249d et développe plus avant sa description de l'érotisme vrai, c'est-à-dire fougueux.

Par exemple, il dit : "Chaque fois que quelqu'un voit la beauté terrestre, alors qu'en même temps le souvenir du "vrai" (ou plus haut) héros de la beauté surgit en lui, cette personne acquiert des ailes, équipée comme elle l'est d'ailes pointant vers le haut et pleine d'impatience de s'envoler vers le haut mais incapable de le faire - comme un oiseau on regarde le ciel et on oublie ce qui est en bas - . Dans ce cas, on semble doté de tout ce qui est nécessaire pour être étiqueté comme étant en état d'"intoxication".

Platon, bien qu'adepte de l'esprit, a néanmoins beaucoup écrit sur l'"eros", non seulement au sens de "désir de bonheur", mais aussi au sens d'ivresse sexuelle. Nous y reviendrons. Le résultat : un érotisme véritablement vécu.

Note - En ce qui concerne la thérapie et même l'expérience de toutes sortes de roses, Platon est compris correctement, si l'on part du concept de catharsis :

- a. Il est ouvert à tous les phénomènes, même ceux qui sont maléfiques ou intoxicants ;
- b. mais introduit la catharsis, la purification : la triade de l'âme " grand monstre/ moins grand lion/ petit homme " joue ici à plusieurs reprises, même s'il ne le dit pas explicitement. On le ressent, par exemple, lorsqu'il décrit l'eros !

Ainsi, il conclut *Faidros* 245b/c : " Ce que nous devons prouver, c'est (...) que les divinités provoquent l'ivresse en question afin d'obtenir le plus grand degré de " eu.tuchia ", littéralement " bonne fortune ". Il est vrai que cette preuve ne convaincra pas les "deinoi", les esprits cyniques, mais elle paraîtra crédible aux "sofoi", les "sages", c'est-à-dire les raisonnables.

Il ajoute : "Ce qui est nécessaire avant tout, concernant la nature de l'âme, nature à la fois divine et simplement humaine, c'est la connaissance directe des états et du comportement extérieur et le sens de la vérité objective".

Note -- Pour les "personnes sensées", cela est encore vrai en 1991 ! Une perception directe - pas de préjugés - accompagnée d'un sens de la vérité objective !

Note - Ernst Dichter, un élève de Sigmund Freud, connu pour sa percée dans le domaine du marketing aux États-Unis, a examiné en détail le comportement d'achat.

Nous sommes nombreux à acheter, par exemple dans un grand magasin.

- a. Pas "consciemment" (au sens de "calculer et/ou délibérer logiquement", sauf pour - une partie parfois minime),
- b. également pas "inconsciemment" (par peur - selon Dichter - de l'inconnu ou par des préjugés adoptés),
- c. mais plutôt "inconsciemment" (ce que Dichter appelle "les vrais réflexes automatiques").

N'est-ce pas de la "manie", un comportement enivrant ? Le poète situe le ou les facteurs d'une telle "envie irraisonnée d'acheter" dans l'inconscient. Peut-être Platon, en tant que Grec ancien, mentionnerait-il les "divinités", les "héros", les "daimones" (y compris les âmes ancestrales).

La "manie" reste la manifestation externe.

Ethnopsychologie.

“Soyons clairs sur les faits : la psychiatrie occidentale s’est avérée incapable d’assurer la santé psychologique des membres des sociétés traditionnelles, tant dans leur pays d’origine que lors des migrations. C’est un fait. Mais ses conséquences - tant scientifiques qu’économiques - sont considérables. A l’heure actuelle, l’on peut raisonnablement penser que plus de 80 % des habitants de la planète recourent à des techniques thérapeutiques traditionnelles, -- telles le chamanisme, la possession, les voyances, les guérisseurs synchrétiques divers”. -- Ainsi *Tobie Nathan, Le sperme du diable*, Paris, 1988, 13.

T. Nathan est l’auteur, entre autres, de *Psychanalyse païenne (Essais ethnopsychanalytiques)*, Paris, 1988,-- *La folie des autres*, Paris, 1986 (sur lequel s’appuie l’ouvrage précédent).

Des personnes comme Nathan et d’autres décrivent les fondements - parfois techniques - des méthodes diagnostiques et thérapeutiques archaïques-primitives et classiques - en tout cas non occidentales. Notamment celles spécifiques aux cultures du Maghreb.

Professeur de psychologie clinique et pathologique à l’Université de Paris VIII, Nathan dirige la *Nouvelle Revue d’Ethnopsychiatrie*. Il est loin d’être seul. *G. Devereux, Femme et mythe*, Paris, 1982 (ouvrage qui traite principalement de la bisexualité) ;

Baubo (La vulve mythique), Paris, 1983, sont des œuvres d’“ethnopsychanalyse”.

Devereux reste le chef de file de cette ligne, avec notamment comme méthode une sorte d’approche structurelle (on pense à *J.P. Vernant, Mythe et pensée chez les Grecs, I/II*, Paris, 1971 ; on pense aussi à un ouvrage plus ancien, de nature plus classique, à savoir *G. Welter, Les croyances primitives et leurs survivances (Précis de paléopsychologie)*, Paris, 1960.

Le terme “ethnopsychologie” comprend :

- a. Ethnologie (études culturelles des civilisations primitives),
- b. mais avec la science auxiliaire de poids qu’est la “psychologie”, (éventuellement : la psychanalyse, avec ce qu’on appelle alors l’“ethnopsychanalyse”),-- il y a donc aussi l’“ethnopoétique” (la praxis poétique des primitifs), l’“ethno-économie”, (la praxis économique des primitifs), etc.

Le terme “guérisseur synchrétique” désigne les immigrants qui pratiquent leurs méthodes “indigènes” dans les cultures occidentales.

Curieux : le très rationnel et logique Platon a écrit des textes qui pourraient être d’une grande utilité pour l’ethno-psychologie.

Dix-neuvième échantillon... Âme et magie. (77/82).

Échant. bibl. . A. Bernand, *Sorciers Grecs*, Paris, Fayard, 1991, 118/121 (*Chants et enchantements*) ; 121/124/ *Chants magiques*) ;

W. Leibbrand/ A Wettely, *Der Wahnsinn*, Freiburg/ München, 1961, 64ff (*Seelische Behandlung*). -

Ceci nous amène au dialogue *Charmides* 154v. Mais d'abord, quelques informations de base.

A. Bernand, *Sorciers Grecs*, 118ss, dit : l'epoïdè est 'chant magique' (enchantement,--on pense au latin 'incantatio'). L'étymologie l'indique déjà : epi + ogidè.

Si les Grecs anciens étaient des magiciens/magiciens, c'est parce qu'ils vivaient en chantant. Dès l'enfance, ils entendaient l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère récitées en vers rythmés. Dans les théâtres, ils entendaient les vers chantés et rythmés de leurs grands poètes dramatiques.

Les gens des champs chantaient sans cesse : les fermiers attachant les gerbes, les vendangeurs, ils avaient leurs chants comme les bergers. A la maison, les chansons étaient chantées par les tisserands et les fileurs, ainsi que par les nourrisseurs. Les enfants ont été familiarisés avec les chants des mères. Les marins chantaient leur "rhupapai" (chanson de marins). Les soldats, lors des occasions solennelles, chantaient le paian (un chant polyphonique) en l'honneur des divinités.

Les gens chantaient pendant les banquets. Lors d'un mariage, lorsque la jeune fille était escortée vers son amant, on entendait le "humenaïos" (un chant d'accompagnement) ; pendant le mariage, on entendait le "epithalamios oïdè" (chant de mariage).

C'est dans -ce contexte que Bernand situe ce qui suit : n'oublions pas que les célébrations religieuses et civiques avaient aussi leurs "hymnes".

Platon. Bernand poursuit.

L'"epoïdè", le chant magique, devient chez Platon une méthode d'éducation (même un moyen d'éducation au sens civil). Dans le *Nomoi* 2, il prévoit - aussi utopique que cela puisse être - que l'âme des enfants soit méthodiquement influencée par des chants, - "en réalité ce sont des chants magiques qui agissent sur l'âme" (dit Platon) - , sous forme de chants choraux, de danses accompagnées de chants, de chants dansés avec l'accompagnement et sous la direction des Muses, d'Apollon et/ou de Dionusos.

Note : On voit que Platon, malgré toute sa logique, ne devient pas une cale sèche.

Mais Platon mentionne également que les chansons - magiques donc - peuvent aussi influencer le corps dans sa santé. C'est-à-dire, entre autres, par l'intermédiaire de l'âme. Passons maintenant aux textes de Charmide.

Les apparences sont trompeuses et la beauté ment.

a.-- Beauté.

Kritias remarque un groupe de jeunes hommes qui entrent en trombe. Ils attendent la belle Charmide. Lorsque Charmide entre, même Socrate est enchanté par son eros. Ce à quoi Chairefon répond : "Eh bien, Socrate ! Comment trouvez-vous le jeune homme ? Son visage n'est-il pas beau ?

Ce à quoi Socrate répond : "Très beau". Chairefon : "Et pourtant ! S'il se déshabillait, vous diriez : "Son visage n'est rien. Tout son corps est si profondément beau".

Socrate : "Comme tu le décris irrésistiblement (...)". -- Socrate, aussi enchanté soit-il, ne serait pas Socrate s'il n'ajoutait pas : "Si Charmide est aussi "bien construit" en ce qui concerne l'âme.

b.-- Apparence.

Mais... Charmide souffre d'un mal de tête ! -- Le texte : "Kritias lui a dit que je connaissais un remède. Charmide m'a alors regardé (Socrate) d'une manière que je ne peux exprimer par des mots. Il a fait un geste comme s'il voulait me poser des questions.

Toutes les personnes présentes sont venues se placer en cercle autour de nous. À cet instant, noble ami, j'ai vu par l'ouverture de sa robe de chambre une beauté qui m'a enflammé. Ça m'a fait perdre mes facultés de raisonnement...".

La nourriture saine.

" Lorsque Charmide me demandait si je connaissais un remède pour un mal de tête (...), je répondais qu'il s'agissait en fait d'une plante (une feuille), mais qu'une chanson magique lui était associée - 'epoidè tis toi farmakoi' (où 'farmakon' est tout ce qui change quelque chose en mieux ou en pire).

Si on le récite au moment où on utilise la plante, alors le remède rend la personne saine. Sans la chanson magique, le remède ne contrôle pas (ce qu'il devrait contrôler)".

Note -- Socrate exprime ici l'essence de la magie : elle touche à l'"archè", la prémisses ou le "principe" de la maladie ou de la santé, par exemple.

C'est aussi pour cette raison que, dans les mystères, l'essence est une forme subtile de sexualité (cf. *Thassilo von Scheffer, Mystères et oracles helléniques*, Paris, Payot, 1943, 14 : on s'identifie à un être supérieur par l'érotisme) ; car la sexualité touche la vie dans son "archè", son origine, sa prémisses.

Cela peut paraître surprenant, mais la magie n'est pas ce que beaucoup de gens pensent.

Socrate explique le pharmakon + époïde.

Charmides : “J’écrirai la chanson magique comme vous le dictez”.

Socrate : “Maintenant, je vais pouvoir parler librement de la chanson magique - comment elle est composée - car jusqu’à présent, je ne savais pas comment expliquer son pouvoir”.

Holistique.

Dans le contexte, entre autres, du New Age, le Nouvel Âge, le terme est “in”. Holos” en grec ancien signifie “entier”.

Nous savons maintenant - entre autres par la méthode du stoïcisme de Platon, qui examine une totalité pour ses éléments (parties) - que le concept de “tout/entière” (= totalité) appartient aux fondements du platonisme.-- Nous allons maintenant voir cela à l’œuvre.

Soins de santé holistiques.

Ne pensez pas que nous sommes seuls dans ce cas. Y. Brès, *La psychologie de Platon*, PUF, 1973-2, 287ss. (*Médecine, psychiatrie, psychologie structurale*), l’utilise pour caractériser le passus de Platon dont nous parlons maintenant.

Socrate dit alors : “ Car l’effet du pouvoir est tel qu’il ne se contente pas de guérir la tête.

Modèle - Vous avez peut-être entendu parler des “bons” médecins : si quelqu’un qui a une maladie des yeux va les voir, ils disent que ce n’est pas possible si on ne s’attaque qu’à la santé des yeux. Ils s’adressent également à la tête lorsqu’il s’agit de mettre de l’ordre dans les yeux”.

Original-- “De la même manière, Charmides, cette formule magique fonctionne. Je l’ai moi-même appris pendant mon service militaire auprès d’un médecin thrakien, élève de Zalmoxis. Zalmoxis - c’est ce qu’on prétend - et ses disciples rendent également “immortels”“.

Note : Zalmoxis (aussi : Salmoxis) est un dieu chez les Gétaï, un peuple thrace (selon Hérodote 4:94-6). La question de savoir si Platon invente dans le texte dont nous discutons n’est pas aussi claire et elle n’a en fait presque aucune importance.

Socrate : “Le Thrakien a dit que ce que je viens de dire sur les médecins, les médecins helléniques avaient raison. Socrate va maintenant l’expliquer.

L’aspect physique.

Socrate cite encore les paroles du Thrace : “ Mais Zalmoxis - notre prince qui est un dieu - dit : de même qu’on ne peut vouloir guérir les yeux sans guérir la tête, ni la tête sans guérir tout le corps, de même on ne peut guérir le corps sans guérir l’âme.

Que les médecins des Hellènes soient incapables de faire face à la plupart des maladies est dû au fait qu'ils ignorent l'ensemble (...). Si l'ensemble est dans un mauvais état, il est impossible qu'une partie se sente bien.

L'aspect de l'âme.

“ Car tout a son origine dans l'âme : le bien et le mal pour le corps et l'être humain tout entier ! Il coule de l'âme comme il coule de la tête vers les yeux. Cette origine doit être traitée avant tout et avec le plus grand soin si l'on veut que la tête et tout le corps se portent bien”.

Note -- Leibbrand/ Wettley, *Der Wahnsinn*, 64.-- La thérapie de l'âme est un concept véritablement platonicien (“psuchèn therapein”).

Kriton : Socrate reçoit les plus grands secrets dans le rêve dans lequel lui apparaît une belle femme en vêtements blancs : après l'effacement des dommages physiques, le soin de l'âme reçoit un rôle décisif.

Lachès : La formation de l'âme des jeunes est abordée. De même qu'un organe, par exemple, doit “ participer “ à la beauté (la beauté absolue est présente en lui) pour être “ propre “, de même l'âme doit participer à la vertu (la vertu) pour être “ vertueuse “ (c'est le raisonnement du jeune Platon).

Hippias mineur : Le terme “iasthai tèn psuchèn” guérissant l'âme, est explicitement introduit.

Gorgias : Socrate agit ici comme un guérisseur d'âme. Outre le médecin, le paidotribes, le professeur de gymnastique, agit ici comme un “éducateur” tout aussi important ; il est “guérisseur” de l'âme.

Protagoras : le sophiste comme thérapeute de l'âme me vient à l'esprit. Tout comme le médecin est insuffisant pour le corps, le sophiste l'est aussi avec ses demi-vérités. L'âme a besoin du “bon” enseignement, entre autres, pour être guérie de ses maux.

Conclusion : “Bien que Platon lui-même n'ait pas été médecin, il semble qu'il était bien informé des théories médicales de son époque et des thérapies utilisées par différents types de médecins. Le nombre de références médicales dans ses œuvres prouve que la médecine était pour lui un objet de réflexion permanent”. (*Y. Brès, La psychologie de Platon*, 268).

Note -- Les Paléopythagoriciens considéraient déjà que leur philosophie était, au moins en partie, une “médecine” : une philosophie qui ne provoquait pas la santé n'était pas une philosophie pour eux.

En d'autres termes, Platon se tient dans une tradition de sérieux de la vie, de réflexion et de théorisation : le bon sens doit prévaloir.

La chanson magique.

Tout ce qui précède sert à “poser les bases” (indiquer les prémisses) du pouvoir de la magie. Car la magie travaille avec la “dunamis” (lat. : virtus, force, force vitale) de telle sorte qu’un effet en émane.

Le texte de Charmide continue : “ L’âme, cependant - c’est ce que dit le médecin thrace - est traitée au moyen de mots magiques bien définis. Ce sont des “dictons propres”.

Note. -- Maintenant, relisez E.PL.PSY. 12 (propre) : est “propre” “tout ce qui commande l’admiration et l’étonnement”. En effet, si la magie a jamais eu une quelconque autorité dans des cultures autres que notre culture rationnelle éclairée, c’est parce que ses résultats forçaient l’admiration et l’étonnement. En grec, les résultats ont provoqué l’exclamation “Merveilleux ! .

Socrate : “Car c’est en prononçant de telles paroles que la “puissance de penser” est créée dans l’âme. Si cela se produit et est réalisé, il devient facile d’apporter la santé à la tête et aux autres membres du corps également”.

Note : *Les* traducteurs qui ne connaissent rien à la magie traduisent “ contemplation “, là où nous venons d’écrire “ brainpower “.

Comment la réflexion au sens rationnel-psychologique - tel que le mot est utilisé dans notre langue - peut-elle nous rendre sains, comme Platon le dépeint ici ? Pensons ici à la “pensée positive”, terme couramment utilisé dans le New Age, qui fait référence au pouvoir de la pensée suggestive. Ce n’est qu’alors que le texte de Platon prend un sens ici.

Socrate : “Ainsi, lorsque le Thrace m’a enseigné le remède - farmakon - et le chant - epoidè -, il m’a dit : “Ne te laisse pas tromper par celui qui traite la tête avec ce remède et qui n’a pas d’abord ouvert son âme pour la traiter avec des chants...”.

Note -- De même que Jésus a guéri la haimo.rhoöusa (haemoroïssa, la femme qui souffrait d’hémorragies depuis des années) au moyen de sa “dunamis” (la force vitale divine de Jésus) et qu’il ne l’a pas fait sans foi de sa part, de même cette païenne thrace l’a fait. Le pouvoir magique de la pensée ne prend son essor que dans la mesure où il est précédé de la “foi”, c’est-à-dire d’une ouverture sans préjugés à l’effet de la dunamis présente dans le remède et le chant... Voilà pour Platon.

Psychosomatique... Commentaire de Leibbrand/ Wettley, *Der Wahnsinn* :

“Nous sommes surpris que les psychosomaticiens d’aujourd’hui n’aient pas encore placé ce texte de Charmide au début de leurs expositions”.

La structure magique.

Bernand, *Sorciers Grecs*, 121. Une conversation vraiment étrange ! Socrate donne à Charmide une consultation magique, le traite comme un guérisseur et lui enseigne un peu de philosophie. Socrate joue à la fois le rôle de guérisseur, de musicien et de magicien.

Ce faisant, il agit comme un disciple de Zalmoxis, un humain et un “dieu”. Bernand ajoute : “ L’utilisation d’un farmakon, d’un “ moyen “, la communication d’un chant magique, la réminiscence de l’origine thrace de la méthode, la volonté de transmettre un secret important, tous ces éléments appartiennent à la structure des consultations des magiciens/magiciennes.

Comme les papyri magicae - un ensemble de documents antiques sur la magie -, il en va de même pour Socrate : **a.** une praxis (qui signifie une action), **b.** oui, mais pas sans un logos (qui signifie une explication), en vue de la santé”.

Y. Bres.-- O.c., 291ss.-- Brès parle du texte de Charmide à sa manière très freudienne. Sans se demander si les présupposés d’un freudisme sont suffisants pour interpréter correctement les présupposés du texte de Charmide.

Tout d’abord, il faut noter le côté moqueur : la réaction de Socrate au mal de tête de Charmide est décrite par Brès comme “ un amusant prétexte “médical” “.

Kritias oblige Socrate à “continuer comme un médecin”. Et ainsi de suite. L’expression française “la facilité du mépris” ne s’appliquerait-elle pas ici : ceux qui ne comprennent pas bien quelque chose - et cela ressort clairement de l’exposition de Brès - s’en débarrassent en se moquant du thème.

Mais Bres admet ensuite - sans se rendre compte que cette affirmation est en contradiction avec celle, amusante, de tout à l’heure - que “Socrate présente une théorie holistique de la thérapeutique qui contient des nuances très “modernes”“.

Note -- Ce que Brès semble surtout ne pas saisir, c’est que Platon n’est pas un systématiste, mais un inductiviste (il prend des échantillons et essaie de généraliser) et ensuite un inductiviste très informel qui ne recule pas devant les contradictions avec lui-même.

Vingtième échantillon... L'âme et la nuit. (83/89)

Revenons sur certains aspects de notre vie selon Platon, mais de manière plus détaillée. Ainsi : le grand monstre en ce qui concerne la nuit.

Selon *Theaitetos* 158d, nous passons la moitié de notre vie à dormir. Cela donne déjà une idée partielle de l'ampleur du phénomène de la "nuit".

Remarque : la vie nocturne - y compris le sommeil - a partiellement changé pour nous, les gens modernes, en raison de la modernisation.

a. D'une part, quels efforts énormes l'homme contemporain déploie-t-il pour ... pour pouvoir dormir. Quelle énorme industrie pharmaceutique ne s'est pas attaquée à ce problème ! On peut parler d'un énorme "problème de sommeil".

Conséquence : "Dis-moi comment tu dors, et je te dirai quelle âme tu as".

b. D'un autre côté : comment les gens d'aujourd'hui passent-ils de plus en plus souvent la nuit sans dormir ! "La nuit du maire" est devenu un titre établi.

Les discothèques et les boîtes de nuit ne fleurissent que "lorsqu'il est (très) tard". Là aussi, il y a un énorme réseau d'argent autour de ne pas dormir la nuit ! Ne serait-ce que pour la raison du travail de nuit tant redouté par beaucoup.

Conclusion - Lorsque Platon, dans ses descriptions de la vie de l'âme - le terme "psychologie" est un peu "lourd" dans notre sens actuel - fait systématiquement intervenir la nuit, il a touché un problème principal.

Modèle d'application : la dolce vita en Sicile ;

La morale - si ce mot est encore applicable - a profondément choqué Platon.

En -467, Platon se rend pour la première fois en Sicile, pour y expérimenter son utopie politique.

"Ce qui m'a beaucoup déçu ici, cependant, lors de ma première visite, c'est la "vie heureuse" courante dans ces régions. Il s'agit du "rôti italique et sicilien".

Deux fois par jour, on s'offre des repas copieux. La nuit, on n'est pas seul dans son lit. En bref, ils se laissent littéralement emporter par les plaisirs qui accompagnent un tel mode de vie (...). Se livrer à des excès de nourriture et de boisson, et à la luxure à laquelle on se livre au lit.

Note --- Avec cela, nous sommes pleinement dans le grand monstre : vie nocturne, sexe, manger/boire.

On comprend, en lisant cela, pourquoi Platon, à la suite de Socrate, a évolué de manière si “idéaliste”. Pourquoi il a conçu l’utopie de la “société idéale”.

On peut le trouver naïf ou pudique (= moralisateur), mais on ne peut pas en trouver la raison sans tomber dans..... para.frosunè, penser en dehors de la réalité.

Modèle appl. : le turannos, le tyran.

Déjà après la dolce vita en Sicile, Platon mentionne les turannos, le pouvoir dictatorial.

“Ces sociétés sont gouvernées tantôt par un autocrate absolu - turannos - tantôt par le pouvoir de l’aristocratie de l’argent (‘ploutocratie’) ou par le règne de la foule (‘demokratia’). Ils tombent immédiatement d’une révolution à l’autre.

Les pouvoirs en place ne peuvent même pas entendre le simple nom de “constitution” : j’entends par là “un dispositif juridique qui, en vertu d’une loi applicable à tous, garantit la liberté et, en application de cette loi, l’égalité”.

Note : On a envie de légiférer ! Guider ou maintenir la morale dans de bonnes - très bonnes - manières.

Dans *Faidros* 248d/e il y a une liste d’âmes qui tombent sous la nécessité de Nemesis adrasteia (l’inexorable Nemesis, la déesse des destins justes).

La liste est peut-être en partie une sorte de jeu. En tout cas : cela confirme ce que Platon dit aussi ailleurs, quand il ne plaisante pas, à propos du tyran. Le tyran est tout en bas - tout en bas : même l’artisan et le paysan (septième dernier) et le sophiste et le leader populaire (huitième dernier) sont plus élevés dans l’ordre des valeurs ! Car le tyran est le neuvième et tout dernier.

Note -- Il y a encore des “penseurs” et des “écrivains” qui osent prétendre que la conception idéale de l’État de Platon - *Politeia et Nomoi* (Lois) - est à l’origine de nos dictatures nazies et soviétiques du vingtième siècle !

Quand on lit l’“appréciation” qu’il a de ces systèmes, on se demande si ces penseurs et écrivains ne voient pas que, si - nous disons bien, si - les dictatures de notre siècle invoquent Platon, elles “déforment” ce qu’il a voulu dire.

Qu’ils ont littéralement - au sens derridien - “démantelé” (déconstruit) Platon. Si Platon a critiqué la “demokratia”, alors certainement la sicilienne avec sa “dolce vita” dans la classe politique.

Appl. Modèle 1 : Le criminel.

Échant. bibl. : D. Anzieu, *Oedipe avant le complexe ou de l'interprétation psychanalytique des mythes* in : D. Anzieu e.a., *Psychanalyse et culture grecque*, Paris, 1980.-- L'article - o.c., 9/25 - traite d'un cinquième 'mythe' (= élément mythique), à savoir le rapport sexuel avec la mère.

1.-- Hérodote d'Halikarnassos (-484/-425).

Historiai.-- Il est question d'un "tyran" - Hippias - qui attaque Athènes avec l'armée perse. C'est pour cette raison qu'il est banni de sa "cité paternelle". Mais par la suite, il vit un rêve dans lequel il implique sa propre mère dans un inceste. À partir de là, il décide - ce qui est typique de l'âme d'un tyran - que lui, qui a subjugué sa mère par la séduction dans le rêve nocturne (modèle), va entrer à Athènes (original), y restaurer son pouvoir et mourir de vieillesse. On dit généralement que la mère "imagine" la ville du père.

Sophocle de Kolonos (-496/-406),

Oedipe roi (Oidipous turannos) - Le texte du drame (vers -430) dit : "Beaucoup de gens en effet, dans leurs rêves, ont eu des rapports sexuels avec leurs mères". Ce sont les mots de Jokaste, la femme de Labs et la mère d'Œdipe.

Note -- La Traumdeutung de S. Freud (1900) n'est que la circonscription psychanalytique d'une tradition ancienne.

Platon.-- Échant. bibl. : Robert Baccou, introd. / trad., *Platon, La république*, Paris, 1966.-- O.c., 333 ; 334 ; 337 ; 338.--

L'interprétation platonicienne des rêves.

Comme toujours, Platon est ici aussi un inductiviste informel : il n'élabore pas de système à cet égard. Mais il ouvre des voies, de sorte qu'un platonicien anglais pourrait le qualifier de "penseur séminal".

Politeia ix, début, évoque brièvement les désirs "illicites" (c'est-à-dire sans scrupules). Ceci, en relation avec la genèse (= processus de devenir) du criminel (y compris le tyran).

Il s'agit de ces désirs qui se réveillent pendant le sommeil.

a. Dans le sommeil, la partie de l'âme douée d'esprit et douce (capable de contrôler l'autre partie de l'âme) vient se reposer.

b. Ceci, alors que la partie animale et sauvage de l'âme - dans la mesure où elle se gave de nourriture et de boisson - frissonne pour ainsi dire (du désir-climax) de toute somnolence et part à la recherche de la satisfaction de ses désirs".

Note. - C'est tout à fait clair : **a.** le petit homme ; **b.** le grand monstre !

Le sexe et le meurtre.

Platon : “Comme tu le sais, dans un tel état, cet aspect de l’âme (*note* : le grand monstre dans sa forme nocturne) ose tout, - libéré et sans entraves comme il l’est des liens de tout sentiment de honte et de la vraie perspicacité.

a. Ainsi, il n’hésite pas - en imagination (E.PL.PSY. 65) - à commettre des actes sexuels avec sa propre mère ou avec n’importe qui d’autre, homme, divinité, animal.

b. Elle n’hésite pas à se souiller de n’importe quel meurtre, -- sans répugnance pour rien. -

En résumé, il n’y a aucune folie, aucune impudeur dont cette partie de l’âme n’est pas capable.

Note : Pour ce qui est de **1.**manger n’importe quoi, Aristote (Eth. Nicomache. H:6,114b) note la consommation de cadavres d’enfants.

2. Le lien “folie/improvisation” est curieux.

Paul Diel, Psychologie curative et médecine, Neuchâtel (CH), 1968, 107) 111 (comportement névrotique), 111/113 (comportement cynique ou éhonté) - thèmes repris p.ex. 162/ 167 (Nervosité et banalisation) - présente une dualité très similaire. Il existe, selon Diel, deux formes principales de psychopathologie :

a. Le névrosé, qui souffre des aberrations que l’on a et que l’on vit (un mal de l’âme qui est constaté par le psychologue ou le neurologue/psychiatre) ;

b. le banaliseur ou le cynique, qui, au lieu de souffrir, adopte et maintient sans vergogne un comportement et une adaptation déviants. En d’autres termes : le syndrome, c’est-à-dire les déviations, est le même, mais le névrosé en souffre et en pâtit, alors que le cynique les travaille sans vergogne dans le domaine sexuel et/ou social comme “naturelles”.

Le grand monstre de la nuit est en nous tous.

Platon (un peu plus loin) : “Ce que nous avons voulu établir, avec tout cela, c’est ceci :

1. Il y a en chacun de nous un type de désir terrifiant, sauvage, qui enfreint la loi - même chez ceux qui semblent avoir une parfaite maîtrise de soi ;

2. Les rêves nous le montrent clairement”.

Note -- Ailleurs, Platon soulignera le caractère fictif des images du rêve. Mais ici, il semble que ces “fictions” soient plus importantes pour lui : “Dis-moi quels rêves de nuit (ou même de jour) tu fais, et je te dirai quelle âme tu as”.

L'âme du criminel ou du tyran.

Platon (un peu plus loin) :

a.- “Jusqu’à présent

Jusqu’à présent, les désirs illégaux, contre nature, n’ont eu libre cours que sous la forme de rêves pendant le sommeil.

Raison : le tyran était encore soumis aux lois et à son père, et la démocratie régnait dans son âme.

b.-- *Cependant, à partir de maintenant*

Mais désormais, tyrannisé par l’eros (*note*: désir de vie), il va sans cesse montrer le type d’homme qu’il est parfois devenu dans le rêve nocturne.

Alors il ne recule devant aucun meurtre, aucun aliment interdit, aucun crime. Eros, qui vit en lui de façon tyrannique,-- dans un désordre complet et libéré de toute attache en étant en lui un autocrate,-- poussera un tel type d’homme malheureux (dont il a pris possession de l’âme comme un tyran la cité-état) à tout oser.

Ceci, afin de le nourrir, lui (*note*: eros) et sa bande de convoitises qui l’entourent. Plus précisément, les désirs qui viennent de l’extérieur (par le biais des mauvaises compagnies) et les désirs qui naissent en lui d’une disposition qui va de pair avec la sienne - et qui ont brisé les liens et se sont libérés.

N’est-ce pas la vie qu’une telle personne mène maintenant ? Résumons : est un criminel complet celui qui, en pleine conscience de jour, présente le comportement d’un homme en état de sommeil et de rêve”.

Voilà pour le texte difficile de Platon.

Note.-- a. L’idée principale est claire : le criminel - dans ce cas le tyran - vit le jour comme on vit dans les rêves nocturnes immoraux. Le grand monstre qui, dans le rêve nocturne, se livre librement et sans vergogne, ne le quitte pas, pas même pendant la journée, lorsqu’il agit rationnellement.

b. Le grand monstre est gouverné par l’“eros”, la pulsion de vie, mais qui s’exprime dans une “bande” de désirs - sexe, meurtre, enrichissement. Il ne s’agit donc pas du sain éros ou désir de vie et de bonheur, mais de l’éros dans la mesure où il est submergé par les tendances du grand monstre.

Note : Cela rappelle la libido ou pulsion de vie de S. Freud. La libido, elle aussi, est une sorte de désir primitif qui peut produire toutes sortes de comportements, même criminels (“pervers”).

Note -- Platon fait la morale. Mais on peut aussi, par exemple en tant qu’avocat de criminels, appliquer la méthode de compréhension : ainsi *Sabine Paugam, Crimes passionnels*, Paris, 1988 (ce jeune avocat tente de pénétrer l’âme).

Notes explicatives

1. A. Rivier, *Etudes de littérature grecque*, Genève, Droz, 1975.-- O.c., 67/72.-- L'auteur prétend que les grands tragédiens grecs (Aischulos (-525/-456), Sophocle (-496/-406), Euripide (-480/-406)) apportent une structure commune à la scène. Ce qui "pousse" les personnages (par exemple à leur perte) est indiqué par le terme "eros", la pulsion de vie.

Eros est **a.** une force, **b.** qui devient une pulsion dans l'âme. Elle est double.

i. Elle est tournée vers l'intérieur (psychique) et semble innée, "naturelle" (dans la nature même des héros de la scène).

ii. Elle est à la fois extérieure, comme une puissance supérieure, qui s'infiltré et fait avancer la pulsion naturelle.

La rivière est appelée "divine" - dans le sens antique de "voulue par les divinités, affectée par elles", oui, "démonique" (pouvoir démoniaque).

L'eros, la pulsion de vie, "conduit" à la fois les divinités et les personnes qui sont animées par ces divinités.

Mais, tant dans la divinité que dans l'humanité, cet eros se traduit par une maladie - nosos. Quelque chose de pathologique, de poignardant tant chez les dieux et les déesses que chez les êtres contrôlés par ces êtres supérieurs qui ressentent cela comme "aische", quelque chose de honteux.

A propos : l'anankè, la nécessité, est impliquée aussi bien avec les divinités qu'avec les personnes ! Ils ne veulent pas de l'eros quelque part, mais ils n'y échappent pas (ils doivent le prendre comme quelque chose d'irrationnel).

Par conséquent, cet eros est vécu non pas comme un sentiment intrinsèque ou quelque chose comme ça, mais comme quelque chose d'imposé de l'extérieur, comme une fatalité.

Plus que cela : au vu de ses conséquences désastreuses. Platon parle dans un sens analogue, apparemment (bien que dans le texte que nous venons d'examiner, il ne mentionne pas explicitement l'aspect divin et démoniaque).

2. Appl. Modèle 2 : Vampire, loup-garou.

Ce que E.PL.PSY. 85vv. est décrite, est quelque chose qui rappelle le vampirisme et le loup-garou.

1. Vampire.

a. Le terme "vampire" est un terme biologique : certaines chauves-souris (Z.-Am. : Indonésie) sucent le sang de petites blessures ;

b. Le terme "vampire" est un terme juridique : un homme commet des actes sexuels avec des femmes en les tuant et en leur suçant du sang, notamment dans le cou ("Le vampire de Düsseldorf") ;

c. Le terme "vampire" est un terme occulte : une personne enterrée dont le cadavre ne se décompose pas, mais émet une sueur de sang.

(Le sang s'écoule du cadavre dans le cercueil : dans les environs, les femmes surtout deviennent anémiques (elles peuvent mourir d'épuisement), -- ainsi en Europe du Sud-Est ;

d. Le terme "vampire" est un terme occulte (dans un sens plus large) : certaines personnes sont très épuisantes, de sorte que, lorsqu'on s'en approche, on éprouve un lourd sentiment de fatigue et d'épuisement (l'"âme du sang" dans les veines et les artères se vide) ;

e. Le terme "vampire" est un terme sociologique : une femme qui utilise sa séduction pour "épuiser" les hommes, notamment sur le plan financier, est une "vamp". Ce sont les principaux éléments de ce qu'on appelle le "vampirisme".

2... Loup-garou.

En français, "loup-garou".

a. Loup-garou" est un terme occulte : quelqu'un - avec ses propres traits psychiques et même physiques - rêve dans son sommeil de sexe, de sang (il mange des lapins, des bébés, etc.), -- un peu (beaucoup, même) comme Platon le décrit (et les autres Grecs anciens cités) ;

b. Le terme "loup-garou" est un terme occulte : une personne se transforme la nuit en un animal - un loup ou un autre animal, de préférence assoiffé de sang - et se déchaîne, désincarné et transformé (ce qu'il nous dit ensuite le matin était "un mauvais rêve") ;

c. Le terme "loup-garou" est un terme psychiatrique : une personne souffre de l'illusion ou des illusions qu'elle est un loup-garou (lycanthropie) ;

d. Loup-garou" est un terme magico-religieux : par exemple, Hérodote parle des Nurembergs (actuelle Pologne orientale) en ces termes : "Ces Nurembergs semblent être un peuple de sorciers.

C'est du moins ce que racontent les Skythiens et les Grecs vivant à Skythia. On dit que chaque Neure se transforme une fois par an en loup pendant quelques jours, puis redevient humain".

Ce que les spécialistes des religions appellent un type de totémisme (croyance totémique, où l'on croit en un animal, par exemple).

Il peut être surprenant que nous nous attardions sur ce double aspect, mais toute personne qui connaît le vampirisme et le loup-garou, ou qui en a entendu parler dans des œuvres d'art (livres, films, vidéos), sentira très vite que la représentation de Platon est réelle.

Ainsi, le "tyran-criminel", tel que Platon le décrit dans ses rêves nocturnes, semble être un véritable loup-garou :

Il existe, bien sûr, une masse de littérature sur le sujet : un seul ouvrage est recommandé (pour les âmes pas trop sensibles), *Guy Endore, Le loup-garou de Paris* (1933),-- français : *Le loup-garou de Paris*, NéO, 1987 (un chef-d'œuvre).

-

Vingt et unième échantillon, -- Âme et nutrition, (90/93).

Nous l'avons déjà lu plusieurs fois : Platon mentionne le manger et le boire comme l'un des "stoicheia" ou "archai" (éléments à mettre en avant) de la vie de l'âme :

"Dis-moi ce que tu manges et bois et comment tu le fais, et je te dirai quelle âme tu as". Ne pensez pas que la nourriture (y compris la boisson) est un objet indigne du penseur sérieux.

Michel Onfray, Le ventre des philosophes (Critique de la raison poétique), Le livre de poche (Biblio-Essais), enseigne que ;

1. Diogène le Canon (-413/-327)

Diogène était un contemporain un peu plus jeune de Platon, un disciple "éloigné" de Socrate à l'esprit austère, combattant le grand monstre et le petit lion à travers une contre-culture de l'époque.

L'onanisme (principalement l'auto-gratification masculine) - nourriture non cuite, abolition du mariage et pratique éhontée du sexe (les Grecs anciens ne mangeaient et ne buvaient pas en public car ils gardaient aussi leur vie sexuelle strictement privée, ce que Diogène de Sinope a aboli), où les femmes et les enfants étaient "communs", au mépris de tout enrichissement.

Telles sont les principales caractéristiques de l'"ascétisme" (mortification) du fameux Kunisch ("kuon" signifie "chien", donc "Kunisch" signifie en fait "chien"). Pourtant, Diogène se considérait comme un "diatètès", un arbitre du mode de vie.

Note.-- Inutile de dire que, platoniquement parlant, Diogène a expérimenté au moins partiellement pendant le jour ce que la liberté du rêve nocturne lui a enseigné. -

2. - P. Sartre, l'existentialiste (1905/1980),

Sartre était aussi un contre-culturaliste, il buvait un litre d'alcool par jour, avalait deux cents milligrammes d'amphétamines, des masses d'aspirine, sans compter les cafés, thés et autres "fights" qu'il dévorait !

Note.-- Il n'est pas non plus nécessaire d'ajouter que, platoniquement parlant, une telle chose est "indigne".

Le problème de la nutrition.

Nous parlons, dans le chapitre précédent, du problème de la nuit. Le problème alimentaire - présent - n'est pas moins important. Avec comme extrêmes : la sitiophobie (refus de manger ; pensez à l'anorexie mentale) ... La gourmandise !

Les pauvres du tiers et du quart-monde font parfois cruellement défaut. Les "pays riches" dépérissent. Nous ne parlons pas des livres, des articles et des émissions qui expliquent comment on peut manger ce que l'on veut tout en restant "mince" !

La “diététique” holistique.

Platon, lorsqu’il fait une analyse factorielle (stoïchiose), a invariablement à l’esprit le “tout/entier”, la totalité ou le “holon”. Encore une fois, pour la énième fois, quand il s’agit de nourriture et de boisson.

1... Harmonie.

L’“harmonie” est en fait une “réalité ordonnée”, l’insertion de choses parfois contradictoires. L’homme est un “univers en petit” au milieu de l’univers en grand. Il est à la fois représentation (ressemblance) et interaction (cohésion).

Note -- En cela, par exemple, les quatre “éléments” - “rhizomata” d’Empedokles d’Akragas (Lat. : Agrigentum) (-483/-423) liés comme des paires d’opposés (systechies) jouent un rôle : “froid/chaud” et “sec/humide”.

Parfois, les “fluides hippocratiques” sont mentionnés : “sang/mucus” et “bile jaune/bile noire”. Parfois, on pense aussi qu’ils sont des reflets des éléments de l’Empedoclean.

Note.-- Il ne faut pas attacher trop d’importance à ces liens (ordres : les Grecs sont nés “harmologues”, (théoriciens des ordres). Ce que les Grecs anciens ont vu à l’œuvre, c’est la relation entre “microcosme et macrocosme”.

L’harmonie des opposés.

En matière de diététique, par exemple, les Grecs anciens nous surprennent régulièrement par la facilité avec laquelle ils intègrent la maladie dans leur vision de la vie et du monde. La maladie est, après tout, un manque d’harmonie ! Et pourtant, le grand cosmos qu’est l’univers et le petit cosmos qu’est l’homme englobent à la fois la santé et la maladie. W.B. Kristensen a appelé cela “l’harmonie des opposés”. C’est : “l’union du bien (santé) et du mal (maladie)”.

Hubris’ (Lat. : arrogantia). le passage des frontières.

Chaque chose a sa “mesure” ou sa “limite” (dans le sens de “démarcation”).

Transgresser cette mesure - lat. : mensura - ou norme, c’est transgresser les limites ; “hubris”, (hybris). Platon nous en donne un exemple, *Politeia* iii:406a/c.

Hèrodikos, un entraîneur en exercices sportifs. Il est incurable, mais il remue ciel et terre pour prolonger sa vie, contre le cours - le cours déterminé par la nature - de sa maladie.

Le jugement de valeur de Platon est typiquement grec ancien : une telle chose est un dépassement de frontière ! Comme il le dit ailleurs (*Timaios* 89c) : “Tout être vivant

considéré en lui-même a, en vertu de sa nature individuelle, une durée de vie prédéterminée, à moins, bien sûr, qu'il ne doive tenir compte, en vertu de la "nécessité", du sort qui lui est réservé.

Note : Le concept d'"ananke", contrepartie de l'efficacité et de la finalité sensibles, revient régulièrement chez Platon, comme chez les grands tragédiens. Elle est étroitement liée à l'ancienne religion grecque. Ici encore : le couple d'opposés "nécessité/signification". L'harmonie des opposés.

3.-- L'harmonie (possibilité des contraires) en diététique.

Tout d'abord, une sorte de définition.

a. Une pensée fondamentale. Tout ce qui organise la vie est lié à la "daietètikè", traduction moderne : la diététique.

b.1. Nous avons déjà vu : "daietètès" est "arbitre" (en fait : celui qui ordonne la vie de plein droit).

b.2. Le verbe "daietao" signifie "j'établis l'ordre dans ma propre vie ou dans celle des autres".

b.3. "Hè diaita" signifie "mode de vie choisi par soi-même". Et "to diaitema" est "style de vie choisi par soi-même".

Comme vous pouvez le constater, la conduite ordonnée de la vie et la conception de la vie - le style de vie (comme on l'appelle aujourd'hui si populairement) - en constituent le cœur.

Note.-- Ce vaste concept comprend alors des éléments tels que "vivre dehors", "vivre chez soi", "se nourrir", etc. Également - mais alors en raison de ses propres lacunes - "régime" prescrit par un médecin.

Notre terme actuel, qui fait peur, est "diététique".

a. D'après ce que nous avons vu précédemment - par exemple concernant le comportement qui découle du grand monstre - il semble qu'il existe également une mesure, une limite, en ce qui concerne la nourriture (manger/boire). Sinon, la bonne harmonie - l'équilibre - est perturbée.

b. Dans un texte de Platon, il apparaît - à nouveau - que l'idée du "beau" (qui force l'admiration et l'étonnement) est centrale. En effet, l'alimentation du corps devrait être régie par une théorie générale de la beauté comme principe. En cela, l'équilibre corporel est l'un des présupposés du bon ordre au sein de l'âme.

Note - On se rend compte ici que la "diététique" au sens platonicien du terme est bien plus que des prescriptions de cuisine de toutes sortes, comme c'est le cas à notre époque.

Note - Il n'est donc pas surprenant que les médecins de la Grèce antique n'aient pas pu monopoliser la "santé" comme on peut le faire aujourd'hui, par exemple par le biais de l'association des médecins. Même auprès d'excellents prestataires de soins de santé. Ce monopole "scientifique" a commencé avec ... Rationalisme éclairé.

L'âme des Iks affamés.

Platon est “un penseur séminal” (= il se met en route).-- D’après Colin Turnbull, *Les Iks (Survivre par la cruauté)*, Paris, Plon, publié A. Maurice, *Ethnologie*.

L’insoutenable rire des Iks, in : *Journal de Genève* 03.07.1987,--

Un penseur allemand a dit un jour : “Der Mensch ist was er iszt” (L’homme est ce qu’il mange) ! C’est toujours vrai.

Les Iks vivent dans quelques “villages” mobiles dans les montagnes (N.-Ouganda). Turnbull a vécu pendant deux ans avec ces quelque deux mille personnes déplacées. Il connaît leur langue.

La tragédie a commencé lorsque, il y a plusieurs dizaines d’années, leur habitat a été transformé en réserve animale (!) et que d’autres peuples ont afflué, les fonctionnaires de l’État les laissant faire.

Depuis lors, ils “vivent” sans conditions d’existence fixes. Leur “petit homme” est, jour après jour, concentré sur un seul problème : “Comment vais-je pouvoir manger aujourd’hui ? En plumant et en braconnant ou en se louant à des tribus de bergers voisines, ils survivent littéralement.

Avant cela - pendant environ un demi-siècle - les Iks vivaient selon une riche cosmogonie (doctrine de l’origine du cosmos), des rites, des savoir-faire, des lois claniques, un système familial sophistiqué (avec empathie et économie).

Maintenant qu’ils constatent que leurs divinités païennes ne sont “rien” (en termes de résolution de problèmes vitaux), ils s’en moquent. Une rigueur de vie familiale remplace leur moralité antérieure, c’est-à-dire dans la mesure où le reste sert encore un but : la survie ! Le système familial ressemble à ceci maintenant :

a. Dès que l’on a atteint la trentaine, on est un “ancien” et on est déjà déclaré mort (au premier signe de maladie, on est abandonné).

b. Au sein du “mariage”, l’homme et la femme ne sont plus liés par rien d’autre que la survie ;

c. Dès l’âge de trois ans, l’enfant est lancé dans la “lutte pour la vie”.

Turnbull n’a jamais vu un seul signe de générosité pendant ces deux années. Il n’a jamais rien vu de donné. “Il ne sert à rien” (c’est nous qui soulignons : à la survie). C’est ce que disent les Iks.

Turnbull parle d’individualisme absolu : “Chacun son truc”. -- Tragique est le rire constant, mais à la longue insupportable, des Iks affamés : rien n’est plus sérieux ! L’absurdité de leur destin les oblige à qualifier l’existence nue elle-même de “risible”. Tout est “désacralisé”.

Comment l’âme d’une nation glorieuse dégénère en une forme de “grand monstre” à cause de la famine !

Vingt-deuxième échantillon,-- L'âme et la vie sexuelle (94/102)

Bien entendu, les écrits de Platon sur la vie sexuelle ont fait l'objet d'une quantité énorme de publications.

Échant. bibl. :

-- S.J. Ridderbos, *Eros bij Plato (d'après son Symposium et son Phaedrus)*, Kampen, Kok/ Agora, 1988 (dans lequel les deux textes sont commentés ; -- il s'agit essentiellement de récits mais ils sont philosophiquement stimulants et difficiles à résumer ; -- l'auteur pense que le terme "eros" est plus large que l'engouement : Comme on peut s'y attendre, "le petit homme" obtient le rôle principal (*Sumposion* : "le bien" donne à l'éros une valeur réelle ; la "sagesse" (qui, chez Platon, tourne en fin de compte autour du "bien") donne à l'éros une valeur réelle ; encore : Ridderbos note que dans les deux dialogues il s'agit presque exclusivement de "l'éros entre les hommes" (homoérotisme)).

-- W. Schmid, *Die Geburt der Philosophie im Garten der Lüste (L'archéologie de l'Eros platonicien par Michel Foucault)*, Francfort, Athenäum, 1987 (rejoint M. Foucault, *L'usage des plaisirs*, sur le *Sumposion* de Platon);--

-- Y. Brès, *La psychologie de Platon*, PUF, 1973, 215/260 (*L'amour éducateur*) (dans lequel le proposant dit :

a. Le terme "eros" a un sens large chez Platon ;

b. Brès, cependant, étudie l'éros au sens étroit (comme sexualité et sentiment) avec Platon, notant que

b.1. le plaisir sexuel est toujours présenté de manière suspecte et déconnectée de la tendresse ;

b.2 Les femmes apparaissent principalement soit comme des courtisanes dédaigneuses, soit comme des femmes masculines, soit comme des mégères ennuyeuses, soit comme des figures maternelles de grande classe qui inspirent ;

b.3. l'homoérotisme provoque chez Platon des jugements contradictoires (qui, selon Brès, indiquent un conflit intérieur chez Platon lui-même).

Le grand monstre entre ici en jeu dans l'un de ses aspects les plus envahissants... Nous pouvons affirmer sans risque que Platon aborde ici " le problème sexuel ".

Sexe... Le mot actuel "sexe" vient du latin "sexus" ("virilis" (mâle)/"muliebris" (femelle)). Notre "des deux sexes" reflète la même chose.

A partir des années 50, le terme américain "sex" émerge. Le nouveau concept est le suivant : une liberté (parfois totale) de vie sexuelle ("sexe libre"), avec un fort penchant anarchiste ou libertaire.

Porno-seks - La liberté nouvellement acquise, anarchique ou misarchique (ordonnée) de la vie sexuelle, donne lieu à des formes très différentes de praxis.

Lisez *Cosmopolitan (It's a Woman's World)* 1990 : février, 86/89 (*The Sex Effect*), et vous verrez et lirez de très beaux exercices de gymnastique - photos et textes.

Les “exercices sexuels” d’un médecin américain prouvent qu’une femme qui s’imagine que “la sensualité (la capacité à apprécier le sexe) ne s’apprend pas” se trompe ! “Allongez-vous, pieds joints et genoux pliés. Pliez vos mains derrière votre tête. Contractez vos muscles abdominaux et ramenez le haut de votre corps vers vos genoux.- Répétez douze fois. Bon pour le ventre et les seins”.

En d’autres termes. les prescriptions ! - Mais lisez autre chose : par exemple, *Porno in Western Europe takes on 'unacceptable' proportions*, in : *De Nieuwe Gids* (Gand) 30.04.1991.

Deux écoliers allemands sur trois regardent régulièrement des vidéos pornographiques. La moitié des Italiens - dont un nombre considérable de femmes - déclarent lire ou regarder des produits pornographiques souvent ou occasionnellement.

Tels sont les faits évoqués lors d’une audition au Parlement européen, où plusieurs intervenants ont parlé d’une “pornographie croissante de la culture de l’Europe occidentale”.

L’initiative émane de la commission des droits de la femme du Parlement européen, dont la présidente, Christine Crawley, a déclaré que l’abus des femmes et des enfants par l’“industrie du sexe” atteignait des proportions inacceptables. Elle a estimé le chiffre d’affaires de cette industrie (!) dans la Communauté européenne à ... soixante milliards de B.Fr.

Le terme “pornographie” vient d’Ursula Ott, qui affirmait : “Un crime sur dix commis par des jeunes est lié à la pornographie”. (*Ott* est rédacteur à *Emma* (le plus grand magazine féministe d’Europe occidentale)). Le pouvoir de l’industrie du sexe est grand : M. Ott a déclaré qu’*Emma* avait sorti un numéro spécial pour mettre en lumière le problème et que de nombreux kiosques à journaux avaient refusé de le vendre.

Motif : les patrons de l’industrie du sexe étaient contre !

Lorsque Platon, en son temps de démocratie en décomposition (avec une profonde crise culturelle), situe la vie sexuelle dans “le grand monstre”, il est, encore une fois, “un penseur sérial”, un penseur qui ouvre les yeux sur une vaste question.

Eros et l’Occident... Échant. bibl. : D. de Rougemont, *L’ amour et l’Occident*, Paris, 1938.

Dans son célèbre ouvrage, De Rougemont (+1985) parle de toute la bataille entre les interprétations dégradantes et ennoblissantes, en plein Moyen Âge, de la pulsion primaire “eros / sexus”. L’interprétation ennoblissante parle de “minne” et est bien connue (dans les livres scolaires sur la littérature médiévale).

L’aspect dégradant est moins connu. A Genève, par exemple, les textes médiévaux “brûlés” ont été joués en direct dans un des théâtres au cours de l’année 1988. Réalisateur : Richard Vachoux. Titre : “Les chevaliers de la Table Ronde (Estaminet courtois)”.

“Les textes choisis par R.Vachoux rompent avec l’idée que l’on se fait des braves chevaliers, -- “à genoux et aux pieds de leur dame”.

Les poèmes, les proses et les comédies que Vachoux a sélectionnés témoignent d’une corne sans vergogne, qu’ils soient écrits par Charles d’Orléans, Pierre Duo ou Courteline”. (*Celestes troubadours*, in : *Journal de Genève* 21.08.1988).

A. Adam, *Les Libertins au XVIIe siècle*, Paris, 1964, nous apprend que dès le plein XVIIe siècle - le siècle de la grande culture classique - la liberté concernant la vie sexuelle était déjà vigoureusement “libertine”, c’est-à-dire anarchiste-libertaire.

Conclusion. -- L’Europe n’a pas été confrontée à la question sexuelle depuis hier.

Hellas : entre ennoblissement et dégradation.

Lisez A. Rivier, *Etudes de littérature grecque*, Genève, Droz, 1975, 235/242 (*Observations sur Sappho*), et vous serez confronté à une praxis “lesbienne” mais encadrée par une religion et une volonté d’éduquer. Les filles que Sappho a élevées dans sa “société” ont vécu le véritable érotisme, c’est-à-dire l’inter-femme. Avec sentiment (“mainolai”, “thumoi”). Mais aussi avec un État de droit (institution) et une religion comme pré-supposés.

L’entrée dans le groupe (“mousopolon oikia”) est juridico-religieuse. La “sortie” est “adikia”, violation de la loi, quand elle n’est pas sérieusement justifiable : c’est-à-dire que pour le but du mariage elle est justifiable,-- pour le but d’un autre cercle d’un rival de Sapfo) elle était considérée comme une violation de la loi.

Note -- Il en était de même pour l’homophilie entre hommes : un ordre juridique strict régissait ces pratiques.

Mais lisez Maria Daraki, *La sagesse des Cyniques grecs*, in : Cl. Mossé, prés., *La Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 1986, 92/112, et vous vous retrouverez dans la contre-culture méritante des philosophes Kunish !

Voici un exemple :

Krates de Kunieker

Il était issu d'un milieu méchant - il a renoncé à sa position, à ses biens, - ravi de pouvoir imprimer aux Grecs l'image d'un penseur qui s'adonnait à des relations sexuelles publiques !

Les livres traditionnels d'histoire de la philosophie dissimulent ces détails révélateurs de telle sorte que l'image purement ascétique (et donc édifiante) de la philosophie kunish demeure.

Copie l'audience de Krates avec Hipparchia, Diogène se masturbait toujours dans l'audience. Ce que, bien sûr, les manuels "classiques" d'histoire de la philosophie dissimulent à nouveau (O.c., 93 ; 97).

Les cyniques (Kuniekers en latin) se considéraient comme des "chiens célestes", car ils pensaient à certaines divinités visibles et tangibles, qui leur présentaient ce qu'ils osaient en public.-.

Cfr supra E.PL.PSY. 66 (imitation/participation au couple divin,-- mais "cyniquement" (sans vergogne) réduit à une caricature).

Ce qui nous renvoie à l'importance décisive de l'élément imaginal dans la vie de l'âme (E.PL.PSY. 68). O.c., 98s.-- Ajoutez à cela l'élément suicidaire, que Maria Daraki représente avec les mots "désir de mort" (O.c.,100).-

Dernier détail significatif : les femmes, comme Hipparchia, pratiquaient une sorte d'"unisexe" ; elles se comportaient plutôt comme des hommes ("masculins") (o.c., 104s.). (Les femmes cyniques : des hommes)).

Note - Les penseurs kunish d'aujourd'hui suivent largement les mêmes traces : outre Sloterdijk, il y a Georges Bataille (1897/1962), un penseur - si l'on devait appliquer ce mot à celui qui pense comme Nietzsche - obsédé par le sexe, dans ses formes les plus crues, et par la violence.

Certains ont vu en lui un nouveau Marquis de Sade (1740/1814 ; "le libertin démoniaque" (selon Simonne Debout Oleszkiewicz)). Ce qui n'a pas empêché la tenue d'un colloque international sur lui en juin 1985 - à la Maison Descartes, Amsterdam (Cfr J. Versteeg, ed., *Georges Bataille (Actes du colloque international d'Amsterdam)*, Amsterdam, Rodopi, 1987).

Conclusion - Les Grecs anciens étaient déjà aux prises avec la sexualité. Cette lutte se poursuit, parfois sous des formes très similaires, dans notre culture post-chrétienne. Platon, d'une manière ou d'une autre, lorsqu'il a introduit le terme de "grand monstre", a dû soupçonner quelque chose de cette lutte d'un point de vue négatif.

Le verdict de Claude Calame.

Échant. bibl. : Nathalie Thurler, *Antiquité grecque -- L'homosexualité comme partie de l'éducation*, in : *Journal de Genève* 18.12.1986.

Claude Calame, professeur de grec à la Faculté des Lettres, a expliqué ses conclusions.

a. En résumé, l'homoérotisme de la Grèce antique - un fait que plus personne ne nie - est très proche des rites connus des tribus primitives pour "l'initiation à la vie pleine" des jeunes. En outre, elle a une valeur éducative analogue.

b. Sous-aspects.

1. Les divisions des Grecs de l'Antiquité elles-mêmes vont droit au but.

a. Des auteurs satiriques comme Aristophane d'Athènes (-450/-385 ; plus ancien contemporain de Platon) condamnent avec dérision et insultes la pulsion biologique brute, cette forme d'"eros" ;

b. D'autres, comme Platon, reconnaissent bien sûr le côté biologique brut, mais s'efforcent de le raffiner : un tel éros peut être le prélude à une forme de manie, d'ivresse, qui peut être orientée vers le supérieur - notamment le monde des idées.

2. Certains aspects.

a. La dualité sexuelle de l'adolescence est au cœur de toute la société grecque.

M. Foucault (structuraliste), entre autres, note que le sens de la beauté est toujours impliqué.

b. La relation homoérotique entre un adulte et un adolescent est au cœur de l'initiation grecque à la vie pleine. Dans la mesure où Calame ose prétendre qu'elle peut être considérée comme le précurseur de l'école ultérieure.

3. Déclarations partielles

a. Une approche psychosociale montre que la stricte séparation des sexes dans la vie civile et militaire grecque et le fait qu'un homme non marié ne pouvait avoir de relations qu'avec une prostituée rendent compréhensible l'homoérotisme de la Grèce antique.

b. L'approche iconographique montre principalement l'aspect rituel ainsi que le rôle promoteur de l'"erastes" (l'amant) cupide, qui était presque toujours une personne mariée, par rapport à l'"eromenos" (la personne aimée), qui recherchait la "vie affective".

c. L'approche statistique montre que chaque acte violent en question - qu'il s'agisse de filles ou de garçons - a été condamné de la même manière.

Note Le saphisme (lesbianisme) - selon Calame - est en partie différent parce que cette forme d'éros est également censée être une initiation à la vie conjugale, tout comme l'homoérotisme masculin.

Mais ici, une sorte de “pensionnat” était la formule. La différence réside dans le fait que la relation lesbienne se termine par le mariage, à moins que la lesbienne ne veuille à son tour créer une “sunousia”, une communauté, dans laquelle elle et une fille sont des modèles de lesbiennes. Voilà pour le professeur Calame.

Note -- Cela montre que ce que Platon a essayé de réaliser en ce qui concerne l’homoérotisme masculin n’est que le rétablissement au niveau platonicien d’une tradition “ tribale “ (comprenez : primitive-archéenne).

L’interprétation platonicienne de l’homoérotisme masculin.

Échant. bibl. :

-- Thorkill Vanggaard, *Phallos (Symbol und Kult in Europa)*, München, 1971 (21/47 : *Paidierastia*) ;

-- H.I. Marrou, *Histoire de l’ éducation dans l’ antiquité*, Paris, 1948, 55/67 (*De la pédérastie comme éducation*) ;

-- A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, 1922, 56f., 61/68 (*Die Schulgründung*).--

Le terme grec “paid.erastia”, que nous traduisons par “amour des garçons”, est fondamentalement différent de ce que nous entendons par “amour des garçons” dans notre contexte culturel. Il s’agit d’une institution ancienne et sacrée qui était soumise à une législation stricte dans plusieurs villes grecques et qui fait donc partie intégrante de la culture grecque antique. Ce n’est qu’alors que l’on peut comprendre correctement la prémisse principale de Platon.

Est-ce que Gödeckemeyer parle ?

Tout d’abord, tout eros n’est pas “propre” (c’est-à-dire qu’il suscite l’admiration et l’émerveillement en raison de sa valeur réelle (le bien qu’il contient)).

C’est la “critique” socratique-platonicienne (jugement de valeur) du fait réel. En d’autres termes, on peut être un érotiste “expert”, mais ne pas atteindre le niveau de l’érotisme “vrai” (c’est-à-dire idéal, consciencieux)... Cf. o.c., 56f.

L’“enseignement” (l’école) de Platon ressemble, il est vrai, en partie à celui des sophistes : un professeur enseigne - avec raideur s’il le faut - et ce, en échange de ... quelque chose qui n’était pas “grec” jusqu’alors, à savoir le paiement.

Cette relation d’argent froid n’était pas, pour Platon, une véritable relation “professeur/élève”. La vraie philosophie platonicienne était, bien sûr, l’enseignement et l’apprentissage, mais dans le contexte d’une “sunousia”, une communauté vivante et pensante, pleine de relations amicales. Avec de l’homoérotisme.

Relisons maintenant E.PL.PSY. 74 (Érotique ou Minneroes), pour avoir le bon fond.

Le charme.

Minnedrift décrit *Platon entre autres* dans son *Faidros* où il parle d'une sorte de "psychologie de la tentation". Une valeur irréaliste ou un "bien" peut néanmoins présenter un "charme" et apparaître comme quelque chose de séduisant. Ici, il s'agit principalement de la beauté physique "extérieure".

La "tentation" réelle (mot préféré par les Pays-Bas) est de

a. (incitation) par quelque chose qui nous apparaît comme "attrayant" ("séduisant") par son apparence extérieure,

b. (réponse, réaction) est attirée de manière incontrôlée. Et ce, sans le moins du monde poser au petit être humain la question de savoir si la réponse non problématique à une telle chose est justifiable en conscience ("licite" dit Platon).

Note --Toujours la même éthique ! Eros, oui ! Mais pas sans conscience ! Et c'est l'éthique de Socrate.

La mémoire.

Ce processus "catagogique" (descendant) se poursuit jusqu'à ce que, entre autres, la mémoire hypothétique (purement supposée) plus profonde - anamnèse, mémoire de réincarnation...

a. dans et en même temps au-dessus du phénomène de séduction, par exemple la belle camarade de classe,

b. la valeur supérieure, "anagogique" (vers le haut), c'est-à-dire la beauté en soi, la beauté absolue, la beauté sans plus (le degré accru de la valeur sans plus) se dégage. C'est donc l'idée de "la propriété sans plus".

Note - Le terme "sublimation" (courant dans les cercles psychanalytiques) traduit quelque chose d'analogue, mais sans l'idée du "nettoyage-sans", bien sûr. C'est pourquoi nous préférons le terme "ennoblissement".

L'esprit spécifiquement philosophique.

Ce que nous venons de décrire est que

a. éros, voire homoérotique,

b. passe sur l'idée.

Ceux qui connaissent un peu le platonisme voient ce qui se passe. De cette façon, l'éros devient la plus grande bénédiction de l'homme, la source des "biens les plus élevés".

École primaire/école supérieure.

L'éventuel "gros monstre" de la tentation reste la base, l'infrastructure. Sans "eros" en bas, la philosophie en haut ne peut pas décoller.

C'est ainsi que l'"esprit" proprement philosophique (mania dialektikè) prend son essor. Gödeckemeyer, p.c., 67f., appelle cela "le noble eros", ou "le noble amour". Par "amour", il faut entendre au sens antique-platonicien, bien sûr.

Note. -- Transfert de culture.

Platon était apparemment convaincu que la “paideia”, la culture, est transférable, “communicable”, si entre le maître et l’élève, entre l’élève et l’élève il y a la relation “amant/amant”.

L’élément d’“expérience exaltante” (expérience de la beauté en grec ancien) est, après tout, à l’œuvre dans l’homoérotisme.

Note - Théodule Ribot (1839/1916 ; philosophe et psychologue expérimental français) nous a donné deux notions de base à cet égard.

a. Quelqu’un qui est “amoureux” veut être comme le “bien-aimé”. C’est le “transfert par ressemblance” (transfert métaphorique).

b. Cette même personne, cependant, veut ressembler à l’“être aimé”, c’est-à-dire au philosophe. C’est le “transfert” par voie de cohérence (transfert métonymique).

Cela nous permet de comprendre beaucoup mieux le mécanisme psychologique présupposé dans le texte suivant de Platon (*Septième lettre*, Calw, 35).

“De conversations répétées - dialogues - sur des sujets philosophiques ainsi que de la vie en commun rapprochée, l’idée jaillit soudain dans l’âme. Comparez cela à une étincelle de feu à partir de laquelle une lumière s’allume.

L’idée trouvera ensuite son propre chemin”.

Conclusion - Apparemment nourri des profondeurs de l’éros présent dans le grand monstre, qui en est la sève, on vit dans un groupe restreint, dans lequel on dialogue, une vie philosophique qui mène à la “science”, c’est-à-dire à la dialectique platonicienne (le petit homme).

Ce qui montre que, contrairement à Aristote qui a évolué de manière très “rationalisante”, Platon n’est pas du tout devenu un “rationaliste aride”.

Note. - Comme Gödeckemeyer aussi *Edw. Montier, A l’école de Platon*, Paris, s.d., 122/125 (sur le cavalier, le petit homme, et les deux chevaux, le petit lion et le grand monstre) : bien que catholique primitif, encore très positif envers l’ennoblissement de l’éros “bas”.

Eros et ‘agape’,

Échant. bibl. : D.N. Morgan, *Love (Plato, the Bible and Freud)*, Englewood Cliffs/ N.J.), 1964 ;

Anders Nygren, *Erôs et agapè (La notion chrétienne de l’amour et ses transformations)*, Paris, 1944/1952.

Deux concepts principaux : l’éros païen et l’agapè biblique.

Agapè” est le mot du Nouveau Testament qui signifie “amour de Dieu et du prochain”. Avec un sous-entendu de “miséricorde” ou, comme les chrétiens orientaux

Anders Nygren, en tant que protestant, a naturellement tendance à valoriser l'eros païen de manière plutôt négative (le pessimisme bien connu des protestants en matière de nature et de culture).

Son livre montre toutefois qu'en réalité, les chrétiens - en tout cas à l'époque patristique - ne soulignaient pas le contraste de manière aussi nette.

Le concept de catharsis. -

1. Platon et la Bible connaissent tous deux le point de départ sans réserve, à savoir que l'on prend ce qui est donné, à savoir le besoin primaire ('eros'), tel qu'il est,-- plutôt chercheur, parfois très bon, parfois très mauvais.

2. Tant Platon que la Bible connaissent la mise en garde concernant les formes incontrôlées de l'éros. Pour les purifier "catharsis" ou "purification" au sens étroit et négatif du terme).

3. Platon et la Bible cherchent tous deux à élever le donné, après purification, à un plan supérieur : l'ennoblissement !

La différence.

Euagrios Pontikos (*Evagrius Ponticus*) (345/400), le Père de l'Église à la très grande influence, malgré la partie non chrétienne de ses œuvres, était platonicien à un très haut degré (surtout en ce qui concerne la psychologie monastique). Dans son *Logos praktikos* (= exposé pratique), 3, il le dit clairement : la différence réside dans "le royaume de Dieu comme 'gnosis tes hagas Triados' (= connaissance de la Sainte Trinité)". (A. Guillaumont/ Cl. Guillaumont, éd. *Evagre le Pontique, Traité pratique (Le moine), t.II*, Paris, Cerf, 1971, 500/501).

Le paganisme est absorbé par le christianisme dans l'autorévélation de la Sainte Trinité. Cette "incorporation" suit généralement le schéma de la catharsis, tel que décrit ci-dessus.

Le désaccord.

Le schéma de catharsis est une position d'équilibre. Cela provoque, bien sûr, des extrêmes.

a. La tradition puritaine au sein des églises chrétiennes est bien connue, principalement inspirée par saint Augustin (354/430 ; le plus grand père de l'Église en Occident), qui est devenu moine après sa vie de play-boy et n'a jamais pleinement assumé ses pratiques sexuelles. Le "péché" ! Les "péchés mortels" ! Voilà le résumé.

Certains néoplatoniciens, dont les vues sont reprises par S. Augustin, avaient également une aversion pour la matière, le corps, le sexe et ... femme,

b. Mais on connaît aussi l'autre tendance extrême, qui "justifie" tout ! Et nulle part, ni la conscience ni (surtout) "la connaissance de la Sainte Trinité" n'entrent dans le débat. La vérité saine se trouve au milieu.

Vingt-troisième échantillon. -- L'âme et l'économie. (103/108)

“Dis-moi quelle activité économique tu exerces, et je te dirai quelle âme tu as”. Si ce dicton est jamais vrai, il l'est en économie.

A.R. Henderickx, La justice dans l'État de Platon, Tijdschr.v.Phil. 6 (1944) 1/2, 83, dit : “Platon fait commencer une première vie communautaire sur la base de l'insuffisance de l'individu à satisfaire ses besoins nécessaires (Politeia ii : 369b ; Nomoi iii : 676a/680e).

Beaucoup de choses sont nécessaires et c'est ainsi que “tandis que l'un appelle à l'aide d'un autre pour ceci et un autre pour cela, la nécessité en réunit plusieurs dans une même demeure afin que chacun aide l'autre”. Cette cohabitation est aujourd'hui appelée “polis” (ville, cité-état).

Note --- C'est la raison externe. Mais elle reflète une raison intérieure : la nature de chaque personne est différente. L'un est adapté à cette forme de travail, l'autre à une autre forme de travail.

“ On produit davantage, on en prend mieux soin et on travaille avec plus d'aisance lorsque chacun ne produit qu'un seul produit, celui auquel il est naturellement adapté, et qu'il le fait au moment opportun sans se mêler de rien d'autre “ (*Politeia ii, 370c*).

Ce qui est en jeu ici, en choisissant, c'est la “fusus”, la nature, de l'homme, même à ce stade bas (*note* : les premiers lineamenta d'un quartier, d'un village ou d'une ville) de la vie communautaire”. Ainsi Henderickx, a.c.,64.

Le problème du travail.

a. Dans chaque communauté, il y a des gens qui n'aiment pas travailler.

b. Il y a ceux qui ne trouvent pas de travail.

c. Il y en a beaucoup qui ne trouvent pas le travail qui convient à leur nature individuelle... Il en était ainsi à l'époque de Platon. C'est toujours le cas. Peut-être plus que jamais, compte tenu de la richesse actuelle. Les points “a, b, c” sont radicalement platoniciens.

Ils sont au cœur de la question du travail. Par “question”, on entend “une question persistante”.

Une fois de plus, Platon, qui n'est pas du monde pour certains, a ouvert la voie pour voir ('theoria') le problème. En tant que “penseur fondamental”.

Note - On dit parfois que Hegel a introduit l'économie dans la pensée philosophique. Il est clair, pour ceux qui lisent la *Politeia*, que Platon a très nettement inclus l'activité économique dans sa dialectique.

La question du capitalisme.

Idéalement, le travail et l'âme vont de pair, mais vice versa : l'âme et le travail vont également de pair. Platon a esquissé un type de genèse de la capitalisation.

1. “ Mû par la pensée qu'on comprend d'autant mieux la portée d'un facteur - stoicheion archè - qu'on le voit à l'œuvre, dans une certaine mesure, dans sa genèse, Platon traite d'abord de la genèse de l'“ État “ (note: “ politeia “, “ polis “) et de la justice (note: conscience) en son sein “. (A. Gödeckemeyer, *Platon*, Munich, Rösl, 1922, 71).

2. “Socrate a raconté l'origine, la croissance, la destruction et la purification de la polis afin d'établir, parallèlement à cette description génétique, les mêmes étapes de développement de la justice (conscience)”. (A.R. Henderickx, *La justice dans l'État de Platon*, in : *Tijdschr.v.Phil.* 6 (1944) 1/29 93),

Cela indique l'historicité (E.PL.P5Y. 55) de l'âme en tant qu'elle est impliquée dans l'économie. En d'autres termes, le “capitalisme” grec (pour utiliser un terme moderne pour un phénomène antique) s'est développé historiquement et “l'âme du capitaliste” a grandi avec lui.

L'âme du capitaliste.

À quoi ressemble une telle “âme” - “centre de toute platonisation” - ? Ou plutôt : comment Platon dessine-t-il le comportement extérieur dans lequel il se manifeste (E.PL.PSY, 34 : observations quotidiennes) ? Nous citons *H.Arvon, La philosophie du travail*, Paris, 1961, 5.

“ Le désir de richesse - comme l'observe *Platon, Lois* - nous prive de tout loisir et nous empêche de nous engager dans ce qui n'est pas notre enrichissement individuel.

On suppose que l'âme de chaque citoyen est tout simplement absorbée par ces biens matériels. Dans ce cas, elle serait totalement incapable de se consacrer à quoi que ce soit qui ne soit pas la recherche quotidienne du profit.

Dans cette hypothèse, chacun est prêt à approfondir ou à exercer pour lui-même avec ardeur toute compétence ou activité concernant les biens matériels. Dans ce cas, toutes les autres compétences ou activités sont ridiculisées.

Regardez : c'est la seule raison pour laquelle aucune société n'est prête à faire un effort en matière de sciences ou, plus généralement, de sens de tout ce qui est beau et bon.

En raison de l'appétit vorace pour l'or et l'argent, tout homme, dans cette hypothèse, est prêt à employer tous les moyens et toutes les méthodes - qu'ils soient appropriés ou honteux - sans distinction, ne serait-ce que pour s'enrichir. Autant pour Platon lui-même.

1.-- Analyse à partir de perspectives non platoniciennes.

Arvon utilise - mal interprète - ce texte de Platon comme la preuve éloquente du mépris de Platon pour le travail manuel. "La noblesse de l'idée (...) est l'antithèse du caractère impie d'un travail de la matière,--un acte qui présuppose une réalité imparfaite et inachevée". Ainsi Arvon.

a.1. Arvon ne situe pas ce texte dans l'ensemble - le système - des énoncés de Platon, mais dans sa propre perspective (le marxisme/gauchisme qu'il connaît bien).

a.2 Comme le dit de Vries : toute affirmation de Platon doit être interprétée avec les affirmations correctives, parce que Platon s'exprime habituellement dans des phrases restrictives (contenant des réserves).

b. Selon Platon, par exemple, la contemplation unilatérale des idées est une forme d'hubris, de franchissement des limites, et donc de parafrosunè, de pensée irréaliste en opposition à la réalité.

Selon Platon, même un esclave, la catégorie la plus basse de l'Hellas, est parfaitement capable de theoria, de pénétrer dans quelque chose jusqu'à son idée (ce qui implique une grande estime pour cette catégorie la plus basse). La raison en est que Platon ne connaît pas de simple "élitisme" (préférence sans raison suffisante pour une classe) : "L'objet de la connaissance et du jugement des philosophes et de leurs sujets (*note* : dans l'état utopique de Platon) reste le même pour tous. Seule la manière dont ils la connaissent diffère sensiblement".

A.R. Henderickx, De rechtvaardiging in de staat v.Pl. 7 (1945) : 1/2, 27). -- Dans la *Politeia* 596v., il parle du charpentier qui fait un lit : avec l'œil de son esprit (le même esprit que celui du penseur-dialecticien concentré sur l'idée " lit "), le charpentier fait le lit matériel.

Conclusion : Arvon attribue à Platon une antithèse "idée/travail manuel" qui n'est pas cohérente avec les textes de Platon eux-mêmes.

2.-- Analyse des perspectives platoniciennes.

a. Le texte de Platon est une illustration de sa méthode hypothétique : si chaque citoyen de la polis agit de manière générale de façon possessive, que s'ensuit-il ?

b. Mais il y a plus : le raisonnement hypothétique intègre des observations quotidiennes concernant le comportement des capitalistes de l'époque.

Le texte est un raisonnement. Mais il est également descriptif. Le capitalisme de l'époque est décrit comme un élément du grand monstre du désir effréné.

Conclusion. Le but du texte n'est pas de dénigrer le travail manuel au nom des théories des idées ; le but du texte est de dénoncer la recherche incontrôlée du profit, tant sur le plan logique (hypothétique) qu'empirique (descriptif).

Il s'agit d'une critique platonicienne du capitalisme (pour utiliser un mot actuel). Et ce, à travers la représentation de l'âme. Avec ses désirs.

Note.-- Ceci est renforcé par l'historicité. Avec l'apparition de bergers, d'importateurs et d'exportateurs, de marins, de changeurs, de commerçants de gros et de détail, de journaliers, la polis s'est développée à tel point qu'elle est "telea", développée à ce qu'elle devrait être. Ainsi *Politeia*.

Glaukon, l'un des interlocuteurs, l'appelle "un état de porc" : il désire plus de plaisirs ! Il en résulte une "société hypertrophiée" : des biens de luxe superflus s'ajoutent aux biens essentiels à la vie. Ce qui entraîne ensuite un cortège coloré d'"experts" (artistes, domestiques, etc.).

Cette expansion malsaine de l'État nécessite à son tour l'expansion de la possession de terres fertiles. Ce qui, à son tour, implique des guerres de conquête.

Le capitalisme implique l'impérialisme...

Conclusion - La politique de départ et la spécialisation (chacun sa compétence) vont de pair. Une polis gonflée, dans une nouvelle phase de croissance, et une foule d'experts opulents vont également de pair. Dans laquelle l'économie va généralement sans poser de questions de conscience.

L'âme évolue parallèlement à la croissance de la société.

Ce que donne le calendrier :

a. surgir,

b. la croissance,

c. la destruction ("état gonflé"),-

avec le besoin de "purification" ("catharsis") afin d'éliminer cette "corruption". Ce que Platon, avec Socrate et dans son sillage, considère comme sa tâche.

Cfr A.R. Henderickx, De rechtev. I.L'État, T.v.Ph. 6 (1944):1/2, 63vv.. -- A la ruine de la polis appartient le capitalisme du grand monstre.

Note -- Voilà pour un aspect du grand monstre qu'est le capitalisme. Que l'âme soit en jeu est également démontré par ce qu'écrit *Ch. Odier, Les deux sources - consciente et inconsciente - de la vie morale*, Neuchâtel (CH) 1943, 130. Le titre d'Odier se lit comme suit :

“Le complexe de la petite friture-“.

La pulsion primaire - l'eros propre au grand monstre - qui interprète tout en termes de “gain économique”, peut prendre des formes paradoxales. Platoniquement, la même idée économique de “profit” peut se manifester par des phénomènes très différents, voire apparemment contradictoires.

Note -- Le terme “complexe” signifie en fait “conflit entre plus d’une tendance psychique”. Ce qui, entre autres, donne lieu à une “idée fixe”, une pensée compulsive. Ce que nous allons voir maintenant.

Sur le plan psychanalytique, Odier voit le complexe des petits profits de la manière suivante.

a. Le complexe de la petite friture est assez fréquent.

b. Son essence consiste en ce qui suit.

1. Il découle du besoin possessif de prendre, d’obtenir ou de récupérer. “Besoin captatif”.

2. Ce désir tend à devenir méthodique (agir avec délibération) et même chronique.

3. Ce besoin se concentre sur ce qui est insignifiant (accidentel, coïncident, infime).

Odier note également que cette forme possessive - en soi pas si mauvaise - d’avarice s’accorde bien avec une tendance bienveillante et généreuse (“tendance ablative”).

Cela se transforme parfois en une véritable douceur, en une merveilleuse insouciance lorsqu’il s’agit de grosses dépenses ou de pertes !

Odier : “Les petits éléments d’un budget sont plus importants - pour ce comportement complexe - que les grands. Les petits perdants provoquent un choc plus grave que les grands”.

Modèles appliqués

1. Un Parisien, lorsqu’il voyage en train, le fait toujours en wagon-lit (très cher). S’il prend le bus, il fait invariablement un long trajet à pied (ultra-petite économie),

2. Un homme très bon

a. couvrirait sa femme de bijoux et de manteaux de fourrure,

b. devient extrêmement furieuse lorsqu’elle poste accidentellement une lettre de trop.

3. Un fonctionnaire d’État raconte sans vergogne comment il ne peut s’empêcher de voler des agrafes au travail : “Je m’en réjouis. C’est comme une petite victoire sur un ennemi puissant et invisible”, dit-il.

Note -- Autre modèle : une dame très riche de naissance noble ne veut pas inscrire son personnel domestique au R.S.Z. (“Cela coûte trop cher de donner cela à ces dames espagnoles”). Mais elle reçoit chaque année des invités extrêmement coûteux dans tous les luxes possibles. (“Il ne faut pas être trop avare”).

Explication psychanalytique.

Le phénomène du “complexe du menu fretin” et l’idée qui le sous-tend et le dépasse, Odier, en tant que psychanalyste, l’identifie comme suit

a. Les petits vols révèlent souvent une propension scénique dès l’enfance (explication typiquement freudienne). La possessivité ou aussi la “complainte” (“kwerulantisme”) s’expriment de cette manière.

b. L’Ueber-Ich de l’adulte (les présupposés moraux réels de son comportement qui se trouvent dans l’inconscient ou le subconscient) tolère le vol.

Cependant, plus ce même Ueber-ich (= la conscience démoniaque réelle) punit impitoyablement les grands vols, plus il est facile de justifier les petits vols.

Note -- Comme déjà noté dans les insertions, ce que les psychanalystes appellent “Ueber-Ich” (“conscience”) n’est pas la pure conscience éthique qui jaillit de notre esprit (le petit homme), mais une conscience démoniaque.

C. Odier connaissait très bien ce fonctionnaire d’État parfaitement honnête. Mais il n’était pas très malin : il confondait “l’État” (notez le mot abstrait, que les psychanalystes aiment utiliser) avec “le père”, (encore une fois : le mot abstrait). Son père - représenté par “le père” - avait satisfait ses exigences avec une grande avidité et une grande avarice.

Note -- L’Ueber-Ich est apparemment le nom psychanalytique de la “conscience” telle qu’elle fonctionne réellement, c’est-à-dire “penser à côté d’elle” (Paraphrosunè).

L’une des caractéristiques de cette conscience démoniaque est sa fausse généralisation. Mon père était insupportable. Donc tous les pères sont insupportables !

Autre caractéristique : les systèmes complets sont (à tort) identifiés au “père” (qui est alors “mon père”, bien sûr). De “mon père” à “tous les pères” ou de “le père” à “l’État” !

Conclusion - Platoniquement parlant, il y a un problème avec la faculté d’ordre (la faculté harmologique) : ce qui n’est pas quelque chose est identifié à cette chose.

Un autre trait, de nature platonicienne, est le raisonnement erroné : “Si mon père est insupportable (dans mon enfance), alors tous les pères ou le père sont insupportables.

Et, sur la même lancée : “Si mon père et tous les pères ou le père, alors aussi l’État (qui est mon père, tous les pères, le père)”.

Note -- Les psychanalystes trouvent ce type de “conscience” chez les primitifs (où la démonisation est clairement présente) et chez les enfants (“stade infantile”).

Mais Platon se réjouirait de la psychanalyse du complexe de la petite friture !

Vingt-quatrième échantillon, -- L'âme et l'honneur. (109/114)

Nous quittons le domaine du désir vilain (le grand monstre) pour entrer dans celui du désir "noble" (le petit lion).

Les noms avec lesquels on traduit sont "partie courageuse" (aussi : "aspect émotionnel"). Courageux" pour affirmer ou défendre quoi ? L'honneur, le prestige. Oui, l'auto-préservation. L'assertivité.

Autre nom : "partie furieuse". Furieux" pour quelle raison ? Pour cause de déshonneur, de disgrâce, de situation honteuse.

Encore un autre nom : "partie triste". Pourquoi "triste" ? Pourquoi ? Parce que, parce que l'honneur n'est pas là. Parce que, parce qu'on est déçu ("frustré").

Note.- Euagrios Pontikos, le moine chrétien, qui s'est appuyé sur la science spirituelle de Platon, situe à tort ici "le démon de la vaine gloire" ou "le démon de l'orgueil".

Pourquoi ? Parce qu'il considère que l'honneur, le courage, la colère, la tristesse, la vaine gloire ou l'orgueil sont des péchés de l'esprit. Ce qui est une absurdité platonicienne : l'esprit en nous, le petit homme, susceptible de "theoria", de saisir la vraie réalité, la vraie beauté, est précisément cette capacité par laquelle nous (et le grand monstre et) le petit lion en, dépassons ses exagérations et les gardons dans leur juste mesure.

Note --. W. Jaeger, *Paideia (Die Formung des griechischen Menschen)*, Berlin/Leipzig, 1936-2, I, 31.

Jaeger souligne l'historicité de l'honneur et du sens de l'honneur. L'honneur est concentré dans l'"aretè" (virtus des Romains), la vertu(ilité) : celui qui a perdu son honneur n'est plus une personne "vertueuse".

Et inversement, celui qui n'est pas vertueux (= un homme à sa place) manque d'honneur. Mais Jaeger pense pouvoir discerner une évolution (avec Aristote). À l'époque d'Homère, la "valeur propre" d'un individu réside dans le fait d'être "honoré" par ses semblables.

Note -- Les ethnologues, quant à eux, savent bien que les Primitifs sont honorables, extérieurement.

Par exemple, celui qui a travaillé à l'étranger et qui n'apporte pas de richesse au Nigeria, par exemple, "perd sa dignité". "Les gens vont se moquer de sa mère. Sa mère mourra de honte. Sa famille aura honte de lui".

Jaeger dit que ce ne sont que les philosophes ultérieurs qui apprennent à situer l'honneur dans l'homme lui-même, dans une large mesure indépendant de l'environnement.

Héroïsme, héroïsme.

-- S.N. Kramer, *L'histoire commence à Sumer*, Paris, 1975 (o.c., 242/257 : *Le premier Age héroïque de l'humanité*)

-- H. Munro Chadwick, *The Heroic Age* (1912).

Un certain nombre de peuples nous ont laissé une littérature où l'honneur, défendu jusqu'au bout, est central. Nous appelons cela "l'héroïsme". La littérature épique, par exemple, est pleine d'"héroïsme" (avec des individus "forts", des "leaders") et d'"actions glorieuses".

Note -- Même le processus de canonisation de l'Église catholique présente des caractéristiques héroïques : on est "saint", digne de "l'honneur des autels", si on fait preuve d'un degré héroïque de foi et de vertu.

Note -- Assistez aux cérémonies du 11 novembre, et vous entendrez parler des "héros tombés au champ d'honneur".

Le sport a ses "héros" : J.-L. ne l'a-t-il pas fait ? *Domacq pas Sirènes, sirènes*, Paris, 1985 (dans lequel l'auteur parle des "héros de l'auto" qui gagnent leur honneur dans des courses de voitures avec des millions de spectateurs).

Le monde de l'art et du cinéma a ses héros ("héros de l'écran", par exemple).

Note -- Ce qui précède est un type d'héroïsme "sain". Il y a aussi des malades : Lord Byron (= George Gordon, Lord Byron (1788/1820)) n'est-il pas le créateur du "héros byronien" ? Plus précisément : un personnage à la fois magnifique, puissant, -- attirant et terrifiant, -- de la nature de Satan, -- le Satan de Milton, par exemple, le Faust de Goethe, l'Ueberschmensch de Nietzsche, -- titanesque et cosmique.

Les supporters de Liverpool - dont des skinheads - qui rendent les terrains de football dangereux veulent atteindre la "gloire", si nécessaire par le biais d'émeutes meurtrières. "Nous serons regardés comme des héros plus tard. Nous en sommes fiers".

Deux "héros" du drame du stade du Heysel après le match Liverpool/Juventus en ont témoigné. Un "hooligan" veut une forme d'"honneur" (par exemple son club de football, mais surtout l'honneur de son propre groupe).

Jusqu'en 1985, il y a eu, sur les terrains de football internationaux, environ mille morts et quelque trois mille cinq cents blessés ! Ce dont les autres ont "honte" à leur place (embarras par procuration), ils le vantent.

Conclusion - Cette liste très incomplète des formes - types - du petit lion prouve
a. qu'il y a "un problème d'honneur" (où met-on son honneur (ses sentiments)) ?
b. que ce problème, depuis les temps primitifs sumériens jusqu'à nos jours, reste un cas social de premier ordre. Platon - encore une fois - a vu juste.

Platon sur “le petit lion”.

L'honneur est partout... Ainsi dans le dialogue *Euthydèmos*, qui traite essentiellement de la méthode sophistique... Socrate, au cours de ce dialogue, en vient progressivement à révéler les principaux traits de “l’habileté des sophistes”. Tout d’abord : “L’habileté d’un sophiste est la capacité de réfuter à la fois ce qui est vrai et ce qui est faux, -- ainsi que l’art de l’extraire de toute discussion. Socrate appelle explicitement cela “éristique” “ (*Monique Canto, trad./intr., Euthydème, Paris, Flammarion, 1989, 21*).

D’ailleurs, selon Canto, l’*Euthydèmos* est devenu trop étudié au cours des trente dernières années !

Note : L’importance de l’honneur, qui découle de l’éros sophiste, est évidente tout au long du dialogue. Par exemple, lorsqu’il s’agit de l’“epideixis”. Il s’agit d’une “démonstration” de la capacité sophistique. Le sophiste “démontre” son habileté, par exemple dans un système d’enseignement ou une compétence (par exemple, combattre ou faire la guerre). D’où le nom de “genos epideiktikon”, “éloquence” épideictique ou démonstrative. L’un des traits marquants de ce dialogue est le fait que les sophistes prétendent être capables de “persuader” ... parler de n’importe quoi. Ce qui, bien sûr, est un signe de “tharros” (= tharsos), d’audace, de confiance en soi, de suffisance, l’une des formes de “thumos”, le petit lion.

Platon sur “le petit lion”.

La septième lettre (Calw, 13ss).

L’occasion... Il s’agit du premier voyage sicilien (-389). Les parents et amis de Dion font explicitement appel à la sagesse de Platon, en tant que penseur dans le domaine politique.

La réponse de Platon... Dans une analyse réflexive (E.PL.PSY. 64 : méth. introspective) Platon exprime une connaissance de sa propre âme.--

J’ai donc examiné la situation et je me suis demandé si j’avais “le devoir” de voyager. Comment je mettrais les choses à bord. À ce moment-là, la considération suivante fut décisive : “J’ai le devoir d’aller en Sicile”.

De “C’est maintenant ou jamais que je dois prendre le risque”. Du moins si l’on voulait réaliser ses idées concernant les lois et les constitutions des États. Si un seul homme avait été pleinement convaincu de la vérité de mon idée de la restauration éthique de l’État, j’aurais obtenu tout le salut en ce monde qui réside dans cette idée.

Note : On peut voir que Platon était tout sauf un combattant du monde.

Platon : “C’est précisément cette pensée et ce sentiment courageux qui m’ont décidé à quitter ma chère maison. Pas le motif que les pensées délirantes de certains m’ont attribué.

a. Le respect de moi-même m’a décidé à le faire. Je refusais de donner l’impression que je n’avais une certaine “force” que dans le domaine théorique, alors que lorsqu’il s’agissait de travaux pratiques, je n’étais nulle part.

b. Je ne dois pas non plus être soupçonnée de trahir mes amis, surtout Dion. Après tout, j’étais lié à lui par les liens de l’hospitalité et ceux d’une relation de longue date. De plus, il était vraiment dans une situation non négligeable”.

Note.-- Platon dissèque magnifiquement son sens de l’honneur et son sens de l’honneur concernant la loyauté envers les amis (E.PL.PSY. 58 : amitié).

Un “tableau hypotypose ”.

Une “peinture hypothétique” est un procédé littéraire (figure de style) : on “peint” une réalité absente comme si elle était présente.

Nous écoutons.

“Supposément” : Dion tombe dans une profonde détresse ou il est exilé par (le tyran) Dionusios et le reste de ses adversaires politiques... Dans ce cas, j’ai imaginé qu’il - fuyant quelque part - vienne à moi et me dise : “ Platon, comme un homme battu, comme un exilé, je viens à toi “. Non pas que je n’aie pas une armée de fantassins ou de cavaliers pour me défendre contre mes ennemis. Non : c’est parce que j’ai besoin d’un professeur et d’un orateur éthique et politique, domaine dans lequel (je le sais bien) vous avez une maîtrise inégalée.

Ceci, pour guider les jeunes hommes dans la voie du bien et de la droiture. Ceci aussi, pour unir leurs cœurs dans la fermeté de l’amitié et de l’alliance.

Mais, ayant été abandonné par vous à cause de cela, j’ai été chassé de Syracuse - immédiatement par votre faute - et je suis ici comme un fugitif.

Pour vous personnellement, ma situation malheureuse signifie le moindre dommage. Plus grave est le fait que vous avez trahi la philosophie. En d’autres circonstances, vous ne tarissez pas d’éloges sur la philosophie et vous critiquez sans cesse le fait que “le reste de l’humanité” n’a que faire de la “philosophie”.

La philosophie n’a-t-elle pas alors - avec moi - également été abandonnée ? Sans offrir la moindre excuse ?

Si nous avons vécu à Mégare (*ou en Hellas même*), vous seriez sans doute apparu comme un conseiller politique dans la réalisation des projets pour lesquels nous avons fait appel à vous, ou vous n'auriez pas eu une nature honorable. Non, se soustraire à sa tâche en prétendant que la grande distance, le long voyage et l'ampleur de l'effort requis, -- en tentant ainsi de se donner l'apparence d'un manque de caractère, c'est échouer.

Supposons : Si Dion s'était adressé à moi de cette manière, aurais-je été en mesure de faire valoir un argument valable ? Absolument pas. C'est pourquoi j'ai voyagé (...)

Note. -- Lire E.PL.PSY. 56 : "Dites à mes amis et à mes collègues penseurs que je n'ai rien fait qui soit indigne de la philosophie et irresponsable envers elle" annonce, sur l'échafaud, comme une ultime miséricorde accordée par un tyran, Hermias d'Atarneus, en Asie Mineure, un disciple de Platon.

Philosophie" et "amitié" vont de pair ! Presque partout dans le monde à cette époque, après des années d'Académie, il y avait des "amis philosophes" qui se promenaient et qui ne s'oubliaient pas, certainement pas dans les moments solennels de leur vie parfois difficile. Ils ne se sont sentis seuls nulle part.

Note.-- La philosophie, à l'Académie, était plus qu'un "académisme" à la facilité, loin de la vie, depuis une chaise à débattre des "idées" sans - ce qu'on appelle depuis les Existentialistes - "engagement, engagement, engagement".

L'"effort" est précisément l'une des principales valeurs du petit lion, ce qui en fait un noble désir (s'efforcer courageusement).

E. De Strycker, *Bekn. gesch. v/d Ant. fil.*, 90, dit à propos du platonisme : "La philosophie a à voir avec les problèmes de la vie. Elle cherche des réponses qui sont objectivement fondées, mais qui ne cessent pas pour autant de concerner la vie et comportent donc une décision ou un choix". Une telle décision relève à la fois de la volonté et du petit lion. Car c'est la capacité de s'engager dans quelque chose.

Un penseur platonisant, Alfred Fouillée (1838/1912), dans son *L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience*, Paris, 1889, 272, écrit : " La vraie morale (= solidité morale) n'est pas " vouloir croire ", -- encore moins " vouloir maintenir quelque chose, malgré le doute ". C'est "la volonté d'agir au milieu de l'incertitude d'une valeur qui, bien que "certaine" en tant qu'idéal pur, apparaît incertaine en tant que fait à réaliser".

Qu'a dit Platon, déjà ? "Maintenant ou jamais, il faut tenter sa chance" ". A propos : *Fouillée* est connu pour son "idée-force", un concept qu'il a développé dans *La psychologie des idées-forces*, Paris, 1893. Elle précède et influence le résultat, comme une hypothèse de travail (un "lemme"), -- "comme l'hypothèse lors d'une expérience en laboratoire" (dit Fouillée).

Note - Psychologie de l'action.

"Dis-moi si tu oses, et je te dirai quelle âme tu as". Théodule Ribot (1839/1916) a introduit une forme de psychologie qui porte le nom français de "science de l' action".

Charles Baudouin, *L'âme et l'action (Prémises d' une philosophie de la psychanalyse)*, Genève, 1969, 11 rejoint ce qui précède : " Maintenant ou jamais " ! En effet, le petit lion qui est en nous contient, en résumé, une psychologie de l'action.

Conclusion .- Dans la mesure où Platon décrit "son propre petit lion" comme "ne faisant rien qui soit indigne de la philosophie ou irresponsable envers elle", la petite personne y est déjà présente.

L'esprit, dans la pensée de Platon, est la volonté, dans la mesure où elle est informée par la "theoria", d'entrer de façon précise dans l'essence des données.

Nous avons très peu parlé de ça... du petit homme. Et pourtant, cette petite personne - Platon est loin d'être naïf sur les personnes réelles telles qu'elles sont - a été présente tout au long du récit précédent. Présente comme la lumière - peut-être une toute petite, toute petite lumière - des idées qui traversent nos compréhensions, aussi déformées soient-elles, elles sont néanmoins sensibles quelque part. La doctrine des idées - comme il s'avère maintenant - est tout sauf un regard étranger - parafrosunè, erneven thinking - à la vie réelle.

Les écrits mêmes de Platon, toute la structure de ses idées - nous ne disons pas "de son système", car Platon était trop aporétique (E.PL.PSY. 01) - nous l'ont fait comprendre.

Le fait que, malgré les textes explicites, la structure de son discours, Platon soit pourtant usé comme un combattant du monde (Nietzsche), prouve que certains "penseurs" actuels ne lisent même pas vraiment Platon. Ou bien le lisent-ils en "réfléchissant" ? Dans un état de "para.frosune" ? Il faut le supposer.

Philosophie de deuxième année (1991-1992) -Contenu et notes d'étude. (115-122)

Introduction. (1/8) -	1
Premier échantillon... la psychologie des valeurs. (09/11).....	9
Deuxième échantillon... La psychologie de la beauté. (12/14)	12
Troisième échantillon... L'âme harmonieuse. (15/16)	15
Quatrième échantillon. -- L'âme et les œuvres d'art. (17/19).....	17
Cinquième échantillon. -- Gros monstre/petit lion/petit homme. (20/24).....	20
Sixième échantillon : âme et divinité. (25/27).	25
Septième échantillon : l'âme et le bonheur. (28/31).	28
Huitième échantillon... âme et capacité de rêve. (32/33).	32
Neuvième échantillon. -- La méthode. (34)	34
Dixième échantillon : l'âme comme " être " et " principe de vie " (35/37).....	35
Onzième échantillon. -- L'âme en tant qu'être immortel. (38/40).....	38
Le douzième échantillon. L'âme comme principe de vie, et non comme résultat. (41/43). 41	
Treizième échantillon -- l'âme comme "ouverture/fermeture" (44/50)	44
Quatorzième échantillon. -- L'âme et les étapes de la vie. (51/52).....	51
Quinzième échantillon. -- Changement d'âme et d'état d'esprit. (53/61).....	53
Seizième échantillon -- L'âme entre "les anciens" et "la techne" (62/68).....	62
Dix-huitième échantillon. -- L'âme et la manie (ravisement). (70/76).....	70
Dix-neuvième échantillon... Âme et magie. (77/82).	77
Vingtième échantillon... L'âme et la nuit. (83/89)	83
Vingt et unième échantillon, -- Âme et nutrition, (90/93).	90
Vingt-deuxième échantillon,-- L'âme et la vie sexuelle (94/102).....	94
Vingt-troisième échantillon. -- L'âme et l'économie. (103/108)	103
Vingt-quatrième échantillon, -- L'âme et l'honneur. (109/114)	109
Philosophie de deuxième année (1991-1992) -Contenu et notes d'étude.	115

Le thème principal de l'année.

a. Nous vivons dans une culture post-chrétienne et même de plus en plus post-moderne. Conséquence : les "valeurs" (idées en langage platonicien) chrétiennes et modernes sont de plus en plus "dévaluées" (elles perdent leur validité).

b. Cela pose un problème très aigu aux éducateurs - parents, enseignants, etc. - à savoir : quelles idées, quelles valeurs transmettons-nous aux jeunes en pleine ascension ?

Ce problème - bien que dans un contexte partiellement différent - a été vécu par (Socrate et) Platon, par Soloviev, par Kierkegaard et d'autres.

Les sous-cours de la deuxième année traitent donc du problème actuel de l'éducation aux valeurs (idées) dans le miroir des modèles des figures mentionnées.

1 -- La philosophie de Platon, --

C'est le chef-d'œuvre de Platon. L'âme et ce qu'il appelle dans son langage "le bien" (c'est-à-dire les valeurs supérieures englobantes) étaient au centre de la culture archaïque des Grecs (bien que sous une forme purement païenne). Ces deux éléments - l'âme et le bien - ont été soumis à une crise profonde, en partie due aux philosophies émergentes (avant tout la prophylosophie).

En effet, le pouvoir de raisonnement à l'œuvre dans ces philosophies - la "raison" (comme on l'appelait) - se limite de plus en plus au purement phénoménal (ce que cette terre et le cosmos visible et tangible montrent immédiatement). On peut sans risque appeler cela, avec un terme actuel, la "sécularisation".

L'âme et le bien deviennent de plus en plus problématiques, oui, des objets de dérision. Trouver une réponse à ce défi était l'intention de Socrate et surtout de Platon.

L'aspect aigu du problème à cette époque était :

a. La "raison" émergente (capacité de raisonnement dans un horizon purement visible et tangible) a formé de plus en plus d'"experts" (technè, epistèmè,-- compétence, science). Mais

b. avec une négligence toujours plus grande de la conscience (= de la justice, dans le langage de l'époque).

Comme Socrate l'a dit à Menon, le voleur est un expert (il a la technè et l'epistèmè, l'habileté, la science). Mais : il n'a pas une once de conscience. C'est donc un homme, mais il manque d'humanité.

Cet exemple paradoxal résume brillamment la situation de l'époque. C'est comme si on traduisait en : Il est un enseignant expert sans conscience.

L'"âme", au sens socratique-platonicien, est notre capacité de valeur ou d'idée (supérieure)).

Conséquence : la valeur réelle (= le bien sans faille) - et non la valeur trompeuse - et le "beau" (c'est-à-dire la valeur réelle à un degré plus fort, de sorte qu'elle suscite l'admiration et l'étonnement) sont au cœur de la psychologie de Platon. Tous les échantillons que nous prendrons dans cette psychologie ne seront que des illustrations de ce que nous venons de dire.

2.-- La cosmologie de Vl. Soloviev.

Au cours des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, la Russie a connu une profonde crise culturelle.

Les valeurs traditionnelles d'un christianisme et d'un nationalisme oriental platoniste dégénéré sont progressivement dévaluées par la pénétration des idées et des

valeurs occidentales des Lumières et du rationalisme. Cela prend la forme d'une lutte à la vie à la mort entre les slavophiles et les oksidentalistes.

Soloviev, à cet égard égal à la postmodernité et même au New Age, s'efforce d'atteindre une position qui dépasse les deux, selon lui intenable car unilatérales. Il appelle cela le "Godmensdom", un renouveau de la tradition russe sur une base moderne et même postmoderne.

3.-- *Les éléments de la rhétorique.*

En apparence, il s'agit d'éloquence (publicité) et de littérature. Mais il existe une éloquence experte et une littérature experte, avec ou sans conscience.

Le texte est inspiré de Sören Kierkegaard, qui voulait initier un renouveau de l'éloquence et de la littérature chrétiennes autour du double concept d'"existence chrétienne", c'est-à-dire être un chrétien moderne réel et pas seulement un chrétien imaginaire.

4.-- *Éléments du platonisme.*

Ce texte sert de référence lorsque certains d'entre nous veulent en savoir plus et très précisément sur le philosophe de Platon. On dit "philosopher" et non "philosophie".

Pourquoi ? Parce que Platon a passé toute sa vie à évoluer avec les questions émergentes dans le milieu grec. Un système fermé - ce qu'il a fait en tant que logicien - n'est donc même pas à chercher dans son cas, et encore moins à trouver. C'est un aporétique : de nombreuses questions restent en suspens. Parfois comme des pommes de terre chaudes. Ce à quoi les personnes pensantes de l'époque n'osaient pas penser à moins d'être désespérées.

Éléments de psychologie platonique.

Intr. -- Dialogique. -- Pas la psychologie "sans âme". -- La psychologie de Platon comme science humaine (anthropologie philosophique), avec trois dimensions (psy., socio., culturo.logies).

1.-- *Psychologie des valeurs* (09/11).-- Le joug noble (subj.-obj.). Scheler (sens des valeurs, échelle)... La psychologie des valeurs de Spranger.

2.-- *La psychologie de la beauté* (12/14).-- La valeur, pour Platon, est " tout ce qui est bon ". Soit " le bien " (soi), soit ce qui a quelque chose du " bien " en lui (participation, méthexis, participation).-- Toujours sur la base de l'ontologie : Platon appelle " bien " " tout ce qui est vraiment bon ".-- Ce que Platon appelle " néant " est " tout ce qui est plus rien que quelque chose " (c'est-à-dire le néant relatif ou relatif (et non l'absolu)). L'"être" est, dans son langage, "tout ce qui est réellement (et non faussement) réel" (en grec : "to ontas on", ce qui est être à la manière d'un être).

Le "bien" (= valeur) est donc "tout ce qui a une valeur réelle (= non trompeuse)". -
- Le terme "propre" désigne "tout ce qui est vraiment précieux à un degré tel qu'il provoque l'étonnement et la stupéfaction".

Rappelez-vous ces concepts de base, et vous serez en mesure de comprendre sérieusement toute la psychologie platonicienne. Pourquoi ? Car Platon a défini la

qualité de l'âme comme suit : "Dis-moi ce que tu considères comme 'bon' (précieux) et surtout 'beau', et je te dirai quelle (qualité d') âme tu as".

En d'autres termes, les jugements de valeur - les "évaluations" - révèlent les choix profonds de l'âme. Il s'agit d'une sorte de psychologie des profondeurs axiologique (jugement de valeur).

La "profondeur" signifie ici "ce que l'âme, en tant que réalité indéfinissable en nous, cache, de telle sorte que nous n'en prenons conscience que par des jugements de valeur, exprimés ou non en paroles et/ou en actes (psychologie indirecte)". Mod. appl. : "le bel homme".

3 - L'âme harmonieuse (15/18) - L'harmonie, c'est la fusion. La belle harmonie, -- et le contre-modèle chez les possédés.

4.-- L'âme et les œuvres d'art (17/19) -- La littérature, voire les œuvres d'art en général, ne sont, selon la vision ontologique de Platon, que des représentations de réalités (et non ces réalités elles-mêmes).

Conséquence : Platon regarde ce que le non-dialectiquement formé appelle "propre", et pose immédiatement la question : "Propre, oui, mais vraiment propre ou faussement propre ?".

Toujours cette question ontologique : "Est-ce rien (plus rien que quelque chose, malgré les apparences) ou est-ce quelque chose ?".

Le "bon" artiste peut être un expert (un bon écrivain, un sculpteur doué), mais il n'est "vraiment bon" que s'il n'est pas seulement un expert mais aussi un consciencieux, et s'il n'inculque pas de faux jugements de valeur irréels dans l'âme de ceux qui apprécient l'art.

Modalité d'application : poésie homérique, Platon admire Homère. Mais... il appelle les pages immorales de ses œuvres par leur nom "à côté de la vraie réalité" ! Et donc à rejeter comme moyen d'éduquer la jeunesse.

Ceci complète les connaissances de base. Maintenant, la typologie ou la théorie des types. Il y a des types d'âmes qui se trahissent dans leurs jugements de valeur.

5.-- Gros monstre / moins gros lion / petit homme (20/24).

Les jugements de valeur du grand monstre (vie nocturne/ alimentation/ sexe/ économie), du petit lion (honneur) et du petit homme (connaissance de la vraie réalité, valeur, beauté) sont très différents. Ils trahissent, en profondeur, un type d'âme (qualité) constamment différent.

Côté éthique-religieux (divin-mortel : le petit homme ; noble-mortel : le petit lion ; noble-mortel : le grand monstre).

Ethno-psychologique.-- Plante, animal, âme humaine.-- Parallèle : désir/ volonté/ esprit.

Vertus : la prudence (le grand monstre contrôle), le courage prudent (le petit lion contrôle), la sagesse, source de la prudence (le petit homme),-- la sagesse comme équilibre des trois (la droiture).

6.-- Âme et divinité (25/27).-- L'aspect psychagogique.--

Le vraiment bon, dans les yeux grecs de Platon, est appelé "divin" (dans un sens paranormal propre). La vie catagogique (vers le bas). La vie anagogique (vers le haut) - La déification comme vie anagogique.

Note : le Père English parle de "matérialisme" et d'"idéalisme" (essentiellement platonicien) ; de spiritualisme (dité et immatériel - âme immortelle) ; ceci a préparé la question de l'âme en tant qu'"être" (entité).

7 -- L'âme et le bonheur (28/31). -

Eudémonologie : le sens de la vie : une vie heureuse. -- Platon sur le bonheur : l'eros, le besoin de jouir de la vie.

1. La cité-État grecque : chaque individu "réussit" dans la mesure où il trouve le rôle approprié dans la société. Dégénérescence (en tant qu'aspect de la croissance. Catharsis, nécessaire).

2. Le plaisir comme forme de vie heureuse. Plaisir réel ou irréel.

8. -- Capacité d'âme et de rêve (32/33). -

L'oniologie... Le rêve nocturne... La maîtrise. La vie incontrôlée (dans le rêve). Le côté nocturne de la psychologie des profondeurs de Platon.

9.-- La méthode (34).-- La méthode de Platon :

Theoria. Il s'agit de l'observation précise, l'une des fonctions de l'âme, afin que l'aspect invisible soit néanmoins exposé quelque part.

10.-- L'âme comme essence et principe de vie (35/37). -

L'indéfinissabilité de l'âme.

1. L'âme comme "mouvement" (se mouvoir, vivre), comme "pensée pure" (parvenir à une compréhension plus profonde par les sens). C'est l'âme en soi.

2. L'âme comme principe du corps. Le spiritualisme stricto sensu de Platon : il est le premier à préciser l'"immatérialité".

L'individualité de l'âme. Tandis que l'esprit, partie de cette âme, travaille à la fois individuellement et universellement.

Inégalité des âmes (voir typologie) -- L'expression "le corps" signifie "le corps et tout ce qui est associé au corps, à savoir l'ensemble du cosmos matériel". (Système).

11.-- L'âme en tant qu'être immortel (38/40). -

Le mythe de Er (sortie de l'âme immortelle) "voyage en bateau". La réincarnation. Anamnèse (souvenir).-- **Note.**-- Réaction de l'Église catholique.

12.- *L'âme comme principe de vie, non comme résultat (41/43).* -

L'interprétation fondamentalement très matérialiste de l'âme comme "harmonie (intégration) des parties du corps". Ou comme la "configuration" *Faidon dialogue* à ce sujet. Aporétisme (indécidabilité).

13.-- *L'âme comme ouverture / fermeture (44/50).* -

Psychiatrie dans les textes platoniciens.-- Para.frosunè, c'est-à-dire penser à côté de la réalité réelle;-- aussi : pensée insensée, folie.-- Base de la théorie de la réception (voir : pragmatique) : esprits ouverts ou fermés (modèles : Dion, Dionusos.)

-- Le terme para.frosunè, pensée ernevienne, couvre les concepts de "répression (inconsciente) / suppression (consciente) "

L'"esprit" comme sens des valeurs (mais les vraies valeurs). Crise des valeurs (chez ceux qui connaissent la dialectique de Platon). L'Utopie de Platon (l'état idéal).

14.-- *L'âme et les étapes de la vie (51/52).*

L'historicité (deux significations

a. historiographie : authenticité prouvable d'un fait (par exemple, l'historicité des miracles de Jésus) ;

Platon n'était pas seulement un "philosophe" mais avant tout un "connaisseur de l'homme". Parce qu'il s'intéresse à la "réalité immédiate" des gens qui l'entourent dans la polis.

15.-- *Changement d'âme et d'état d'esprit (53/61).*

Psychologie du développement -- Histoire/ histoire(s) des sciences (heuristique/critique/synthèse). - L'historicité (avoir/avoir une histoire) comme "geworpenheid/design" (existentiel).

Déterminisme/liberté.-- Futurologie (prospective).-- Platon et l'historicité. Information/ sens historique/ historiologie. La mentalité de Platon - l'esprit historique.

- Combinatoire divine/liberté humaine.

Le schéma platonicien : "début/développement/décomposition/récupération (catharsis)".

Le développement de l'humanité : à la fois primitiviste et progressiste.

- Structure cybernétique. -- Modèle d'application : Lusus. Au premier plan : l'amitié. Contexte : ancien/ nouveau (la grande archéologie de la loi *Metabetica*).

16 -- *L'âme entre "les anciens" et "techne" (62/63),*

"Les anciens disent que ..." "De tout temps on a dit que ...". La proximité de la divinité, pas un vol dans le passé lointain ! Nouvelle science de Platon, désormais "obsolète".

17-- *L'âme et l'imagination (64/69).*

Méthode introspective (= réflexive) avec Platon.-- Phénomènes,-- fantômes, ombres, fantasmata. Platon interprète l'in- et l'imagination de manière assez suspecte (ils ne donnent pas la réalité effective mais seulement la réalité in- ou imaginée). -- M. Eliade sur les "archétypes" (religion).

Note --- Mythe et idée chez Platon. H. Corbin : Le monde imaginaire (des visionnaires) plus que l'imagination.

18.-- Âme et manie (ravisement) (70/76)

L'homme comme microcosme dans le macrocosme -- La manie comme expansion de la conscience. Une "intoxication" malade et divine ! Termes : manie, transe, entousiasmos (inspiration, sens de Dieu), epipnoia (inspiration), katochè (être contrôlé, être possédé).-- Les quatre types : mantique (prophétique), telestique (thérapeutique), poétique,-- érotique.-- Le concept de catharsis de Platon.-- Ernst Dichter : notre comportement d'achat rose. - Ethnopsy-chologie.

19.-- Âme et magie (77/82).-- L'epoidè, le chant magique.

Platon sur l'éducation par l'epoidè, (l'âme des enfants est touchée).

Modèle appliqué : Charmides. Propre mais avec un mal de tête ! La nourriture saine :

a. une feuille (plante),

b. Une chanson magique (epoidè) qui "fait marcher les choses". La guérison holistique. Le corps entier. La personne entière (corps + âme).

Structure du chant magique : "dunamis" (force vitale) activée par des chants "propres" (réellement précieux à un degré supérieur).

Psychosomatique. -- Magie : praxis + logos (= explication).

20.-- L'âme et la nuit (88/89).-- Le problème de la nuit.

La dolce vita en Sicile... Le turannos (tyran, dictateur), oui, le criminel sans faille. Sexe dans les rêves nocturnes (inceste). La mort dans le rêve nocturne... Le lien "folie/étrangeté (cynisme)" (tous deux, selon Platon, des cas (psychiatriques)).

Structure du crime : ce qui appartient aux rêves nocturnes est accompli pendant la journée, quand on est conscient.--

Le rôle de l'"eros", ici en tant que pulsion de vie (don de la déesse/homme).

Le vampire et le loup-garou (sexe + meurtre).

Âme et nutrition (90/93). -- Le problème de la nutrition.

La diététique holistique (harmonie/ harmonie des contraires (hubris, dépassement des limites) / harmonie de la diététique) -- Le concept actuel plus étroit de "diététique"!-
- Les Iks affamés ("Cela ne sert à rien").

22.-- L'âme et la vie sexuelle (94/102).-- Le problème sexuel.

L'Occident, comme l'Hellas, entre ennoblissement et dégradation.

Au passage : Kunisme (cynisme) ancien et contemporain... Cl. Calame : l'homoérotisme antique-grec. La circonscription de Platon : le charme, la mémoire (= l'esprit), l'inspiration spécifiquement philosophique (le noble eros).

Culture... Eros et agapè biblique (catharsis).

Le christianisme reconnaît que le simple eros est déjà nécessaire dans le cadre du paganisme :

a. un sens de l'honneur prudent et purifié (le noble petit lion) et, comme fondement de toute purification, à

b. la petite personne, c'est-à-dire l'esprit qui est capable de reconnaître "la vraie réalité" (à ontas on, qui est à sa manière), et bien sûr immédiatement "la vraie valeur et la beauté".

Mais ce même christianisme, au moins dans sa volonté équilibrée de purification, introduit la "connaissance" (au sens biblique : "la relation intime") de la Sainte Trinité, qui transforme l'"eros" de l'intérieur en "agapè", l'amour tranquille de Dieu et du prochain. La magie de l'"eros" demeure, mais elle devient plus objective.

23.-- Âme et économie (103/108).

Le problème du travail.-- Platon : Chaque individu cherche quelque part une forme de travail qui convient à sa nature individuelle.-- Le problème du capitalisme de l'époque (l'âme du capitalisant).-- Le malentendu d'Arvon.-- La psychanalyse : par exemple le complexe des petits profits (avec une critique platonicienne des concepts de base de la psychanalyse).

24 -- L'âme et l'honneur (109/114). -- Le problème de l'honneur (héroïsme).

L'éristique des sophistes comme modèle d'honneur irréel (pensée de la mesure du pouvoir au lieu de la pensée de la vérité) -- L'engagement de Platon dans la réalisation de sa propre philosophie : "Maintenant ou jamais je dois le risquer". Une philosophie sans engagement est une philosophie trahie (Hermias d'Atarneus). La philosophie est une amitié basée sur le fait d'étudier ensemble à l'Académie. La psychologie de l'action de Platon.

Conclusion .--Ceci conclut les grands traits de la connaissance de l'homme par Platon. Il n'a jamais voulu, comme son brillant mais aride élève Aristote, élaborer un système de psychologie. Pour cela, Platon était trop concentré sur la "réalité immédiate" des gens qui l'entouraient.

Ce qui n'empêche pas beaucoup, lorsqu'ils le lisent (ou le font), de penser - en plus de sa réalité effective - qu'il est un "penseur mondain et terrestre".

Maintenant, jugez par vous-même si c'est vrai. -- Rappelez-vous : "Quelle est la réalité d'un tel jugement sur Platon ? Comment est-ce que c'est réel ? (C'est-à-dire : "En quoi est-ce vrai ?"). En répondant à ces questions, vous transcendez l'état d'esprit de Platon tout en y restant quelque part !